

917.104622

N134L

1927



Bibliothèque
nationale

Québec







1927

LA LIAISON FRANÇAISE

Sur les traces de La Vérendrye.... et au delà



Cathédrale de Saint Boniface à la mort de Mgr Taché (1894)

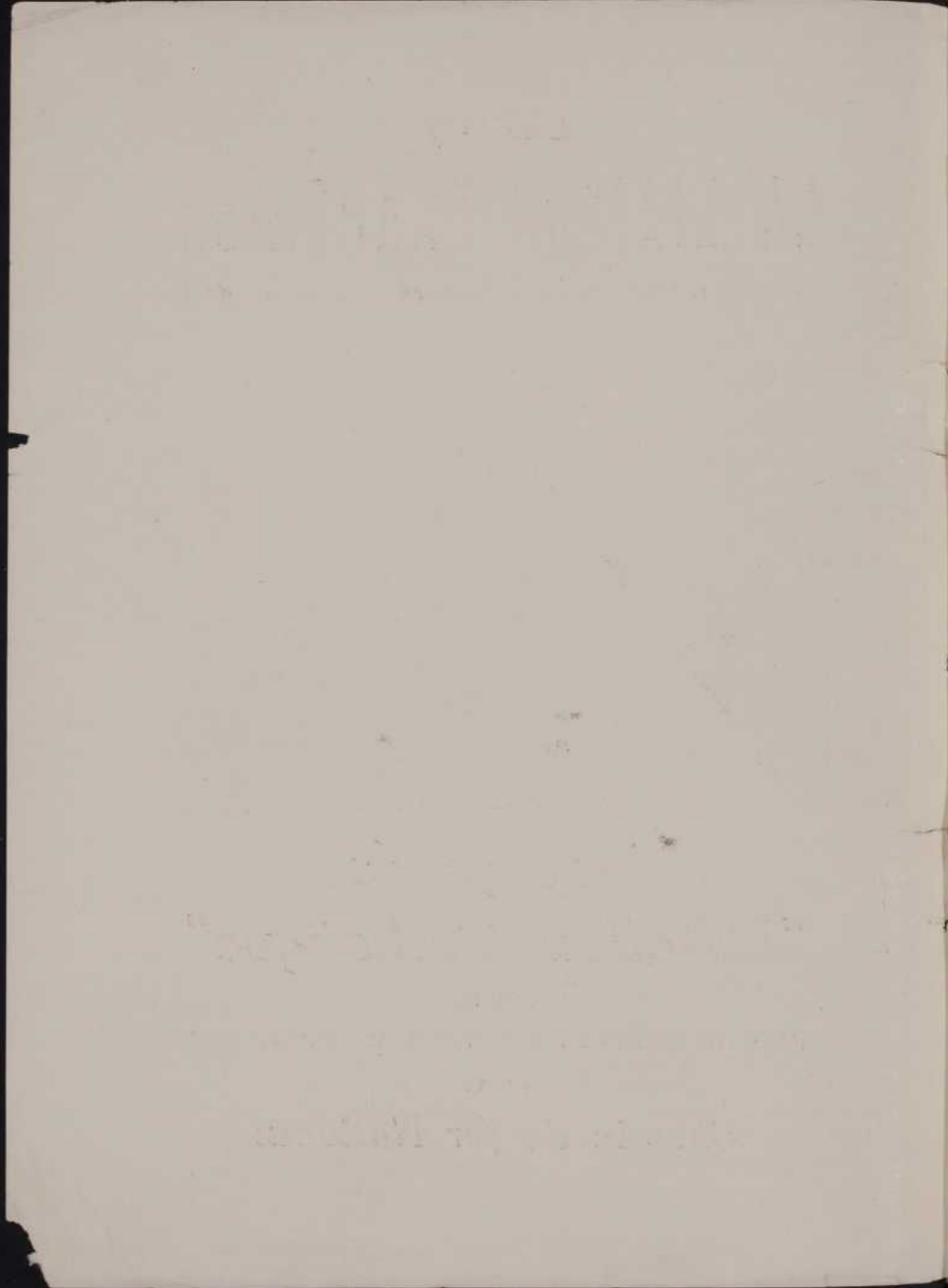
Voyage de "L'Action Catholique"

SOUS LE

PATRONAGE DES MISSIONNAIRES - COLONISATEURS

PAR LE

Chemin de fer National



DANS L'OUEST

AVEC LA "LIAISON"

Les voyages dans l'Ouest se multiplient, au grand avantage de ceux qui y prennent part, au grand avantage aussi du pays tout entier.

Chaque année le nombre augmente des Canadiens qui, sans sortir de chez eux, vont d'une mer à l'autre, de l'Atlantique au Pacifique, et constatent de leurs propres yeux que leur pays soutient avantageusement la comparaison avec n'importe quel autre pour le pittoresque, et ne le cède à aucun autre au point de vue des ressources, dont la grande majorité est encore inexploitée.

Ces voyages à travers le Canada sont donc un des meilleurs moyens de contribuer au développement du patriotisme canadien.

En effet, parmi les principaux éléments du patriotisme se placent la fierté légitime de la beauté de son pays, et la confiance en ses ressources et en son avenir. Voyons ce qui existe chez nous ; sachons ce que nous sommes. Nous serons mieux placés pour comparer ensuite avec ce qui existe ailleurs, avec ce que l'on fait ailleurs, avec ce que l'on espère ailleurs.

*

* *

Mais il y a plusieurs moyens de traverser le Canada ; et sans craindre de passer pour chauvins je crois bien qu'il est difficile d'en trouver un qui soit plus agréable et plus pratique que ces voyages inaugurés il y a quelques années sous le nom si heureusement trouvé de "Liaison française".

La race française, personne ne le conteste, a été la race pionnière dans l'Amérique du Nord. De l'Atlantique aux Rocheuses, et de la mer d'Hudson au golfe du Mexique, elle a rayonné en tous sens, et il ne faut pas se baisser longtemps pour retrouver partout la trace de ses pas. Il n'est pas nécessaire non plus de chercher longtemps pour retrouver des vestiges de son influence.

917.104622

N 134 L.

1927

Bien mieux, on n'a qu'à passer pour voir les descendants, car, et c'est la particularité de la " Liaison française " de traverser surtout les localités où ils sont restés, où ils ont fait souche, où ils se sont ancrés. Et on les retrouve là tels qu'ils sont chez nous, avec toutes les caractéristiques de la race de pionniers dont ils sont.

*

* *

Il y a là une constatation ethnique du plus grand intérêt, mais aussi une constatation que je pourrais appeler patriotique, et qui ne manque pas non plus d'importance.

En effet, il se fait tant de publicité anglaise autour des provinces de l'Ouest, que bien des gens paraissent sous l'impression que les français du Québec n'ont rien à faire là-bas ; et ceci explique pour une large part la violence et la continuité du courant qui les entraîne depuis plus d'un demi siècle vers les Etats de l'est américain.

Pourtant, il y a dans le Manitoba, dans la Saskatchewan, dans l'Alberta, même au-delà des monts de la Colombie anglaise, de solides noyaux des nôtres, qui ont plongé dans ce sol canadien des racines à la manière des arbres bien acclimatés. On ne parle guère d'eux ; on n'en parle même pas du tout ; mais ils existent, et ils ont cette exubérance de vie qui est un signe de longévité et de multiplication. Or ce sont ceux qui durent, qui sont réellement forts, parce qu'ils ont pour eux l'avenir.

Voilà une vérité qu'il suffit de se rappeler pour échapper au pessimisme que plusieurs accueillent avec trop de facilité. Ceux-ci n'ont peut-être jamais examiné et suivi la culture de certaines plantes exotiques ; celles-ci croissent d'une façon parfois exubérante, et qui fait paraître chétives à côté d'elles les plantes du pays ; mais laissez faire les années : les plantes du pays seront bientôt seules à continuer de croître simplement, mais avec la même rigueur, là où les pousses étrangères se sont bientôt épuisées.

*

* *

Dans l'Ouest on a amené à grands frais des millions d'étrangers. Où sont-ils aujourd'hui ?

Mais ceux qu'ils devaient noyer sont encore là, sont toujours là, qui s'étendent lentement, mais constamment comme des plantes qui se trouvent chez elles. La "Liaison" les découvre aux yeux qui ne soupçonnaient pas leur existence ; elle révèle leur prospérité à ceux qui l'ignoraient complètement ; elle apprend à ceux qui croyaient notre expansion définitivement arrêtée que la sève court toujours aussi vigoureuse dans les branches de l'arbre canadien français, et que si ses racines sont longues à s'agripper au sol, c'est pour y mieux rester.

Quoi de plus agréable que de voyager non seulement en se reposant, non seulement en s'instruisant, mais en éprouvant par surcroît les plus vives satisfactions patriotiques !

Soyons de la "Liaison française". Nous ne tarderons pas à en sentir le charme et l'utilité.

Jules DORION.



MURRAY
101, RUE SAINT-ANDRÉ
QUÉBEC, CANADA



TELEPHONE : 8700

L'Action Catholique

Organe de l'Action Sociale Catholique

Québec, le 15 Juin 1927

L'ACTION CATHOLIQUE souhaite joyeuse tournée aux membres de la LIAISON FRANÇAISE.

L'ACTION CATHOLIQUE a compris les bienfaits de la LIAISON FRANÇAISE. Elle n'épargne pas sa peine pour la promouvoir.

Les membres de la LIAISON FRANÇAISE se doivent d'aider qui les assiste, et de répandre L'ACTION CATHOLIQUE.

L'ACTION CATHOLIQUE salue tous les frères de l'Ouest qui les présentes verront.

Ils ne sauraient s'informer de ce que fait l'Est pour eux et toutes les causes catholiques et françaises en ce pays, s'ils ne lisent régulièrement L'ACTION CATHOLIQUE.

Il y a une élite nombreuse dans l'Ouest qui surveille la position des Canadiens français des diverses provinces et s'intéresse à leur santé nationale. Cette élite doit lire L'ACTION CATHOLIQUE, sans quoi il lui manque beaucoup d'éléments d'information.

La lecture régulière des journaux patriotes français de l'Est et de l'Ouest constitue d'ailleurs l'un des grands moyens de LIAISON FRANÇAISE.

LISEZ DONC régulièrement L'ACTION CATHOLIQUE.

Gérant de L'ACTION SOCIALE (limitée)

DES LETTRES

NN. SS. Rouleau, archevêque de Québec ; Béliveau, archevêque de Saint-Boniface ; Mathieu, archevêque de Régina ; Prud'homme, évêque de Prince-Albert et de Saskatoon ; Hallé, Vicaire Apostolique de l'Ontario-Nord, ont bien voulu nous adresser, à l'occasion de LA LIAISON FRANÇAISE 1927, les lettres bienveillantes que nous reproduisons ici :

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC

Québec, le 4 février 1927.

Monsieur l'abbé François BLANCHET, ptre,
Directeur de l'Action Sociale Catholique,
Québec.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Vous me dites que *L'Action Catholique* veut organiser un nouveau voyage de "Liaison française" dans l'Ouest, en réponse à celui de la "Survivance française" de nos frères des provinces éloignées.

A mon avis, nous ne pouvons que nous réjouir de ces relations suivies entre les Canadiens français de tout le Dominion. Elles sont de nature à cimenter une union précieuse pour l'avantage de notre religion et de notre langue, et de notre immense pays tout entier. L'an dernier, l'émouvant spectacle offert au Congrès eucharistique de Chicago par le groupement de tous les catholiques de langue française de l'Amérique du Nord nous a donné les plus consolants espoirs.

Les résultats que nous attendons de cette union valent bien les quelques sacrifices qui les préparent.

Je vous encourage dans votre projet et vous souhaite un plein succès,

† fr. Raymond-Marie ROULEAU, O.P.,
Arch. de Québec.

ARCHEVÊCHÉ DE SAINT-BONIFACE

Saint-Boniface, Manitoba, Canada, le 20 avril 1927.

Monsieur l'abbé Frs BLANCHET,
Directeur de l'Action Sociale Catholique.

CHER MONSIEUR LE DIRECTEUR.

L'Action Catholique a pris l'initiative d'un nouveau voyage de "Liaison française" dans l'Ouest Canadien, je l'en félicite.

Faire mieux connaître l'Ouest et les avantages qu'il offre aux fils de cultivateurs, s'efforcer de diriger vers nos immenses plaines ceux qui sont décidés de quitter la vieille province, nous paraît être œuvre salutaire.

Nous sommes de ceux qui désirent que Québec garde tous ses fils. Les Canadiens français ne trouveront nulle part assez d'avantages matériels pour compenser la plus grande sécurité que leur offre Québec pour leur foi et leur langue.

Mais l'exode est un fait. Si les avantages matériels incontestables qu'offre l'Ouest Canadien peuvent attirer vers nous ceux qui quittent la vieille province, nous les recevrons avec joie et nous croyons pouvoir affirmer que leur foi et leur langue seront plus en sécurité ici qu'aux États-Unis.

Les voyages de "Liaison française" valent mieux que les longues dissertations ; ce sont des actes patriotiques et un acte vaut toujours mieux que cent pages d'écriture.

Vous serez les bienvenus dans l'Ouest Canadien comme les aînés de la famille sont bienvenus chez leurs frères cadets. Sans vaine complaisance nous croyons pouvoir dire que ceux qui sont venus nous voir ne doutent pas qu'il en sera ainsi.

Veuillez me croire, Monsieur le Directeur.

Votre tout dévoué,

† ARTHUR, *Arch. de Saint-Boniface.*

ARCHEVÊCHÉ DE RÉGINA

A Monsieur l'abbé F. BLANCHET.

BIEN CHER ABBÉ,

Vous avez eu l'heureuse idée d'organiser une excursion de nos bonnes gens de la Province de Québec vers nos immenses prairies de l'Ouest. Permettez-moi de vous en féliciter.

Quelle œuvre utile vous faites en travaillant ainsi à faire connaître notre si beau pays ! J'ai vécu près de soixante ans dans l'Est ; j'en connaissais les différentes provinces. Maintenant que je connais l'Ouest, je suis porté plus que jamais à vouloir dire ce que disait Mgr de Ségur après sa première visite à la belle ville de Naples : "O mon Dieu, s'écriait-il, quelle sera la patrie de vos enfants, quel sera le ciel que vous leur avez préparé, si leur exil est déjà si beau !" Je comprends comme notre poète national avait raison de dire :

*"J'ai vu le beau ciel de l'Italie,
Rome et ses palais enchantés ;
J'ai vu notre chère mère-patrie,
La noble France et ses beautés.
En saluant chaque contrée,
Je me disais au fond du cœur
Chez nous la vie est moins dorée,
Mais on y trouve le bonheur."*

Ceux qui se rendront à votre appel comprendront facilement le rôle important qu'est appelée à jouer dans l'histoire du Canada cette partie de notre cher pays ; ils auront l'opportunité de comprendre aussi la faute commise par un trop grand nombre de nos compatriotes qui ont cru aller trouver le bonheur dans les villes manufacturières des États-Unis et qui, le plus souvent y sont allés pour épuiser leurs forces, ruiner leur santé dans un travail aussi pénible que peu lucratif. Si, il y a trente ans, tous les nôtres qui nous ont quittés, étaient allés s'emparer des vastes prairies de l'Ouest, devenues le grenier du monde, quelle influence nous aurions aujourd'hui dans ces belles provinces dont des étrangers se sont emparées ! Et ce sont cependant les nôtres qui les ont parcourues tout d'abord ces immenses et fertiles plaines

et ils semblent avoir laissé quelque chose d'eux-mêmes à ces lieux qui les ont vus travailler comme ces fleurs qui communiquent leur parfum à tout ce qui les touche.

Vos excursionnistes reviendront persuadés que notre si belle et si florissante Province de Québec doit s'intéresser à ceux de ses enfants qui sont allés s'établir là, qu'elle doit rester en relations intimes avec ceux qui la font connaître, admirer, aimer, et qui par conséquent lui sont grandement utiles ; plus leur nombre s'augmentera, plus notre chère Province de Québec en profitera.

Ceux qui prendront part à cette excursion seront reçus à bras ouverts par leurs compatriotes qui n'ont pas oublié leur province natale. Vous le savez :

*“ L'absence est à l'amour ce qu'est au feu le vent
“ Elle éteint le petit ; elle allume le grand.”*

Croyez toujours, cher M. Blanchet, à mon inaltérable attachement et à mon entier dévouement.

† Olivier-Elzéar MATHIEU,
Arch. de Régina.

Évêché de Prince-Albert, Sask., le 29 mars.

Monsieur l'abbé Frs BIANCHET, ptre,
L'Action Catholique,
Québec, P. Q.

CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

En rentrant à Prince-Albert, je trouve votre bonne lettre m'annonçant que *L'Action Catholique* organise actuellement un voyage de Liaison française dans notre belle province de la Saskatchewan pour l'été prochain.

Permettez-moi de vous féliciter de cette patriotique initiative. Dieu soit loué ! maintenant la tradition de ces échanges de visites est établie entre les Canadiens français de la “douce Province” et les différents groupes de leurs frères que la Providence a conduits dans les immenses et fertiles espaces de l'Ouest canadien.

Il y a lieu d'augurer beaucoup de bien de ces rencontres où les liens de fraternité se renouent et se ressèrent.

Inutile d'ajouter que vous êtes les bienvenus au milieu de nous. L'accueil franchement fraternel que vous avez fait à la Survivance vous ménage, soyez-en assuré, de la part des colons de la prairie la noble revanche digne des cœurs français, celle de la plus cordiale hospitalité chez nous en Saskatchewan.

Je fais des vœux pour que les voyageurs de la Liaison française soient nombreux. Qui sait? peut-être voudront-ils laisser quelques-uns des leurs en otage; d'avance nous leur promettons qu'ils seront traités en benjamins. Tout au moins, les pèlerins voudront emporter de leur randonnée dans les Provinces des Prairies la résolution d'être des apôtres prêchant le même mot d'ordre: Restons chez nous. Donnons le trop plein de notre population aux provinces sœurs de l'Ouest Canadien.

Bon courage et bon succès! Nous ferons tout en notre pouvoir pour vous seconder dans votre noble entreprise.

Votre tout dévoué en N.-S.,

† Joseph-H. PRUD'HOMME,
Ev. de Prince-Albert et Saskatoon.

Hearst, Ontario, le 31 mars 1927.

Monsieur l'abbé F. BLANCHET,
Directeur de l'Action Sociale Catholique.
Québec.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Vous me demandez une lettre à l'occasion du voyage de "Liaison française", organisé cette année par l'*Action Catholique*.

J'accepte votre invitation, d'autant plus volontiers, qu'étant supérieur ecclésiastique des missionnaires-colonisateurs, j'ai eu l'occasion de connaître un peu l'œuvre accomplie par les précédentes "liaisons".

D'abord, vous me permettrez bien de féliciter les directeurs de *L'Action Catholique* d'avoir assumé le rude travail de cette organisation ; ils ont compris que ces pèlerinages à travers le Canada faisaient beaucoup de bien et ils n'ont pas hésité.

Laissez-moi vous dire, de plus, ma satisfaction en constatant que cette nouvelle "liaison" reste sous le patronage des missionnaires-colonisateurs. Ces prêtres dévoués et spécialement leur Directeur ont eu le grand mérite d'avoir trouvé cette idée féconde et d'en avoir fait un succès, dès le premier voyage, alors que beaucoup d'obstacles paraissaient insurmontables. Je tenais, en passant, à faire résonner, à leur adresse, cette note de reconnaissance.

Maintenant, pour en venir au but principal de cette lettre, que vous dirai-je qui puisse intéresser vos lecteurs, et, peut-être, en décider quelques-uns à vous accompagner jusque chez nous et jusque "dans les pays d'en haut?"

Réflexion faite, je crois que le plus pratique est de vous donner les principales raisons qui nous ont déterminés à entreprendre les premiers voyages de "liaison française". Ces raisons ont encore la même valeur. Les voici :

1° La *vieille* Province de Québec a au moins 400,000 de ses enfants dans les terres neuves de l'Abitibi, dans l'Ontario et dans l'Ouest. Ces enfants sont partis depuis cinq, dix, vingt ans ou plus. N'est-il pas naturel qu'elle aime à les visiter, comme une mère à visiter ses enfants ? Serait-il exagéré de prétendre que ce voyage est pour elle *presque un devoir maternel* ?

2° La Province-Mère a des surplus, non seulement en argent, mais en enfants. Ses berceaux sont encore plus remplis que ses coffres.

Laissera-t-elle toujours ses fils et ses filles se disperser sur tout un continent au hasard des relations ou des caprices de chacun, au grand dommage de la religion, des familles, des âmes, du Canada et de la Province de Québec elle-même ?

Un des meilleurs moyens de diminuer cet exode n'est-il pas, pour notre élite de toutes les classes sociales, de connaître nos terres nouvelles et notre pays tout entier ?

30 Ces milliers de canadiens français partis des foyers de la *vieille* Province ont du cœur eux aussi. Comme leur mère *ils se souviennent*. Ils voudraient bien la voir de temps en temps, contempler son visage, sentir palpiter son amour, lui parler les yeux dans les yeux et le cœur dans la voix.

Ce sentiment intense d'affection nous le ressentons, nous le vivons nous qui sommes partis. Ce n'est pas de l'ennui ! C'est de l'amour filial !

N'est-ce pas une raison de venir nous voir ?

4° Ces fils de la Province de Québec, dispersés dans tout le Canada, minorités perpétuelles, perpétuellement jalousées, persécutées ou méprisées font *une œuvre* de géants ; ce n'est pas assez dire : ces groupes épars font une œuvre surhumaine, catholique et nationale à la fois : oui, nationale au point de vue canadien dans le sens le plus large ; œuvre providentielle enfin qui nous dépasse de beaucoup, parce qu'elle est notre raison d'être, et que, pour y travailler, nous sommes que des instruments entre les mains du Maître des nations.

Est-ce que les constructeurs d'une œuvre aussi grandiose ne méritent pas d'être encouragés ?

5° Le bien qui résulte de ces visites pour nos frères séparés eux-mêmes est incalculable. Que les voyageurs de la première "liaison" se rappellent l'enthousiasme de ces messieurs après le banquet officiel de Winnipeg. De grosses vérités avaient été dites pourtant ; mais l'ensemble des grands discours et des conversations amicales avait jeté comme un flot de lumière éblouissante dans ces âmes sûrement droites mais en partie aveuglées par certains préjugés. Les bienfaits de ces rencontres se sont renouvelés à Régina, à Edmonton et ailleurs.

6° Enfin, pour revenir à la Province de Québec, par où j'ai commencé, je me pose souvent une question bien grave : Est-ce que cette bonne Province avec toutes ses richesses et ses belles traditions séculaires n'aura pas à souffrir, disons dans vingt ans, des mauvaises influences d'une population canadienne qui se forme pêle-mêle, de la manière que l'on sait. Cette si bonne Province, en face des capitaux étrangers, semble déjà incapable de faire respecter le saint jour du dimanche. Que fera-t-elle, que feront ses députés à Ottawa, en face des représentants d'une majorité indifférente ou hostile manœuvrée par la mauvaise vague de fond que connaissent déjà très bien les députés expérimentés et les observateurs sérieux ?

Et le remède, me direz-vous, quel est-il ? Je réponds : Ne disons pas le remède, parce qu'il y en a plusieurs ; mais un des meilleurs ne serait-il pas de fortifier les groupes homogènes déjà existants en dehors de la vieille Province, de les multiplier le plus possible, afin que le travail d'influence sur les députés même incroyants se fasse sentir de plus en plus dans l'avenir ? Et qui ne voit que ces "liaisons françaises" peuvent avoir en ce sens une portée considérable.

Voilà les principales raisons qui nous ont fait entreprendre les premiers voyages de ce genre à travers le Canada. Ce sont les mêmes motifs qui doivent décider beaucoup de gens de bonne volonté à continuer avec nous la même œuvre.

J'espère qu'ils seront nombreux les voyageurs de cette nouvelle "liaison française". Ils seront comme les délégués de notre mère auprès de ses enfants, je veux dire les groupes de l'extérieur qui les attendent et les invitent très cordialement.

Votre très dévoué en Notre Seigneur,

† Joseph HALLÉ.

Evêque de Pétrée,

Vicaire apostolique de l'Ontario-Nord.



HORAIRE ET PROGRAMME

LES GRANDES LIGNES DU JOURNAL DE BORD DE LA LIAISON FRANÇAISE 1927

L'HEURE. — La course commence à Québec, à l'heure solaire de Québec. A Fort-William, nous entrons dans le méridien central, et par suite du changement de méridien, il faut reculer les montres d'une heure.

A Lebreton, nous tombons sous l'heure des Montagnes (*Mountain time*), et à Vancouver, sous l'horaire du Pacifique. Il faut donc reculer d'une heure encore à Lebreton, et d'une autre heure à Vancouver.

LES REPAS. — Tous les repas non mentionnés particulièrement dans le programme seront pris sur le train.

QUÉBEC

Départ de la Gare Union (Gare du Palais), le lundi, 27 juin, à 12 h. 50, (heure solaire).

Le train de la LIAISON fait les arrêts voulus; aux gares intermédiaires, afin d'accommoder les voyageurs qui montent avec nous à différents endroits entre Québec-Montréal-Ottawa.

MONTREAL

Arrivée à Montréal (gare Bonaventure) à 5 h. 50 p. m.
Nous repartons de la même gare, à 7 h. 15 p. m.

Première journée, mardi, 28 juin

Nous avons laissé le Québec, pendant la nuit. Nous sommes en territoire ontarien.

SUDBURY

Arrivée à Sudbury à 10 h. 00 a. m.

Nous serons reçus par les RR. PP. Paré, S.J., curé, Carrière, S.J., supérieur du Collège, M. Samson, maire de la ville, M. l'abbé Côté, curé de Chelmsford.

Des automobiles prennent les pèlerins de la Liaison française pour la visite de Coniston et de ses hauts fournaux, puis de Chelmsford. M. l'abbé Côté et ses paroissiens nous reçoivent à dîner. Deux discours, puis conversations.

À 2 h. 30 p. m., retour par Blezard Valley et Hammer, deux paroisses canadiennes-françaises, où nous faisons arrêts de vingt minutes.

Retour à Sudbury à 5 h. 50 p. m. Banquet, réception officielle. M. le maire Samson, M. le curé Paré, M. le Dr Hurtubise, président de la Commission Scolaire, donneront en de brefs discours les renseignements divers, de la vie paroissiale, municipale et scolaire à Sudbury.

Départ à. 9 h. 00 p. m.

Deuxième journée, mercredi, 29 juin

PORT ARTHUR

Arrivée à Port Arthur à. 2 h. 00 p. m.

Réception officielle, organisée par M. J.-M. McDonald, président, et M. Léo Bolduc, directeur de la Chambre de Commerce. Deux discours, puis visite en automobile de la ville, de la Baie du Tonnerre et de Fort William.

Départ de Fort William à. 3 h. 00 p. m.
(Heure du méridien central.)

Troisième journée, jeudi, 30 juin

LETELLIER

Arrivée à Letellier à. 7 h. 00 a. m.

Déjeuner sur le train. Des automobiles conduisent les voyageurs à l'église paroissiale. Messe basse ; sermon par Mgr Béliveau.

Course en automobiles à travers la région.

Dîner donné par les paroissiens.

Départ de Letellier à. 2 h. 00 p. m.

WINNIPEG

Arrivée à Winnipeg à. 4 h. 00 p. m.

Temps libre jusqu'à 6 h. 00 p. m. Banquet au Fort Garry, l'hôtel luxueux des C. N. R.

Après ce banquet, il y a réunion à Saint-Boniface et veillée de famille.

Quatrième journée, vendredi, 1er juillet**LEBRET**

Arrivée à Lebret à 9 h. 00 a. m.
(Heure des Montagnes — « Mountain Time »)

*Visite de la région en automobile. Dîner champêtre. Promenade sur le lac.
Visite du vieux fort Qu'Appelle, etc.*

Départ de Lebret à 2 h. 00 p. m.

RÉGINA

Arrivée à Régina à 4 h. 00 p. m.

*Réception officielle. Visite de la ville en automobile. Souper. Les membres de
la LIAISON FRANÇAISE sont les hôtes de S. G. Mgr Mathieu.*

Départ de Régina à 7 h. 00 p. m.

Cinquième journée, samedi, 2 juillet**WILLOW-BUNCH**

Arrivée à Willow-Bunch à 6 h. 00 a. m.

*Réception. Assez probablement Mgr l'Archevêque de Régina accompagne la
LIAISON à Willow-Bunch et à Radville, à moins que ce ne soit Mgr Marois,
Grand Vicaire de l'Archidiocèse.*

Dîner à Willow-Bunch.

Départ à 2 h. 00 p. m.

RADVILLÉ

Arrivée à Radville à 5 h. 00 p. m.

*Souper ; course dans la campagne aux environs de Radville. Cette région est
canadienne-française comme celle de Willow-Bunch, du reste.*

Départ de Radville dans la veillée.

Sixième journée, dimanche, 3 juillet

ROSETOWN

Arrivée à Rosetown à 9 h. 30 a. m.

Messe à l'église paroissiale. Dîner champêtre. Visite de la région en automobile. Bénédiction du Saint Sacrement.

Départ de Rosetown à 5 h. 00 p. m.

Septième journée, lundi, 4 juillet

CALGARY

Arrivée à Calgary à 6 h. 00 a. m.

Départ pour la visite de la ville, le déjeuner pris sur le train. Ensuite randonnée jusqu'à Banff en auto.

Arrivée à Banff à 12 h. Dîner ; visite ; bains ; repos. Souper. Retour à Calgary en auto.

Départ de Calgary à 11 h. 00 p. m.

Huitième journée, mardi, 5 juillet

MORINVILLE

Arrivée à Morinville à 10 h. 00 a. m.

Réception. Dîner donné par les paroissiens de Mgr Pilon. Course en automobile dans la région voisine de Morinville.

Départ de Morinville à 4 h. 00 p. m.

EDMONTON

Arrivée à Edmonton à 5 h. 00 p. m.

Dîner au Château McDonald avec un groupe canadien-français de la ville. Réception par l'Association Franco-Canadienne de l'Alberta. Visite de la ville en automobile. Les salles du club "La Vérendrye" seront ouvertes aux voyageurs qui veulent y rencontrer quelques parents ou amis.

Départ d'Edmonton à 12 h. 10 a. m.

Neuvième journée, mercredi, 6 juillet

JASPER PARK

Arrivée à Jasper Park à. 9 h. 30 a. m.

*Des automobiles conduisent les voyageurs aux "Lodges" et les ramèneront à la fin de la journée.**Jour de congé et de repos. Bains, excursions dans le parc, temps libre.*Départ de Jasper Park à. 7 h. 00 p. m.
(Horaire de la Côte.)

Dixième journée, jeudi, 7 juillet

VANCOUVER

Arrivée à Vancouver à. 6 h. 00 p. m.

Souper à bord. Temps libre. Tous les voyageurs devront être revenus à la gare à 10 h. 30 p. m., afin de monter dans les automobiles qui les conduiront au vapeur en destination de Victoria.

Onzième journée, vendredi, 8 juillet

VICTORIA

Arrivée à Victoria à. 7 h. 00 a. m.

Visite de la ville, des parcs, du jardin Butchart, de l'observatoire. Dîner à Crystal Garden et temps libre.

Départ de Victoria à. 2 h. 15 p. m.

VANCOUVER

Arrivée à Vancouver à. 6 h. 30 p. m.

Souper sur le convoi. Veillée libre.

Douzième journée, samedi, 9 juillet

VANCOUVER

Visite en automobile du parc Stanley et de Shaughnessy Heights. Retour à la ville à 2 h. 30 p. m., après un dîner pris en route. Temps libre.

Départ de Vancouver à 6 h. 00 p. m.

Treizième journée, dimanche, 10 juillet

Retour par les Rocheuses, avec wagon-observatoire, (sauf empêchements majeurs).

Quatorzième journée, lundi, 11 juillet

DELMAS

Arrivée à Delmas à 3 h. 00 p. m.

Réception. Visite de la région en automobile. Souper. Veillée en famille avec les délégués régionaux de l'A. C. N. C. pour Vacon, Edam, St-Hippolyte, Cut Knife, North Battleford, Battleford, Jack Fish.

Départ de Delmas à 11 h. 00 p. m.

Quinzième journée, mardi, 12 juillet

VONDA

Arrivée à Vonda à 7 h. 00 a. m.

Nous fêtons la Saint-Jean-Baptiste avec les frères de Vonda. Messe avec sermon par Mgr Prud'homme, évêque de Prince-Aibert et Saskatoon.

Visite, en automobile, de la région avoisinante.

Dîner champêtre sur les bords du lac McEvoy, en commun avec les Franco-Canadiens de Vonda, Prud'homme, Aberdeen et Saint-Denis.

Bains et amusements.

Départ à 5 h. 00 p. m.

(Mgr Prud'homme fera route avec la *Liaison* jusqu'à Kuroki.)

Seizième journée, mercredi, 13 juillet**ELIE**

Arrivée à Elie à. 8 h. 15 a. m.

Les paroissiens de Saint-Eustache viendront nous recevoir en automobile à Elie et nous transporteront à travers les champs de blé jusqu'à l'église paroissiale de Saint-Eustache. Après réception à Saint-Eustache, on nous reconduira en auto, par la route nationale qui longe la rivière Assiniboine, jusqu'à Winnipeg. En route, il y aura quelques minutes d'arrêt pour saluer les autorités de Saint-François-Xavier et de Saint-Charles.

WINNIPEG

Arrivée à Winnipeg à. 12 h. 00 (midi)

Dîner à Fort Garry, le grand hôtel des C. N. R. Rencontre avec les Métis contemporains de Louis Riel.

Après le dîner, temps libre.

Départ de Winnipeg à. 7 h. 00 p. m.

Dix-septième journée, jeudi, 14 juillet**COCHRANE**

Arrivée à Cochrane à. 7 h. 30 p. m.

Réception. Visite en automobile de la ville et de la région voisine. Veillée de famille.

Départ de Cochrane à. 11 h. 00 p. m.

Dix-huitième journée, vendredi, 15 juillet**AMOS**

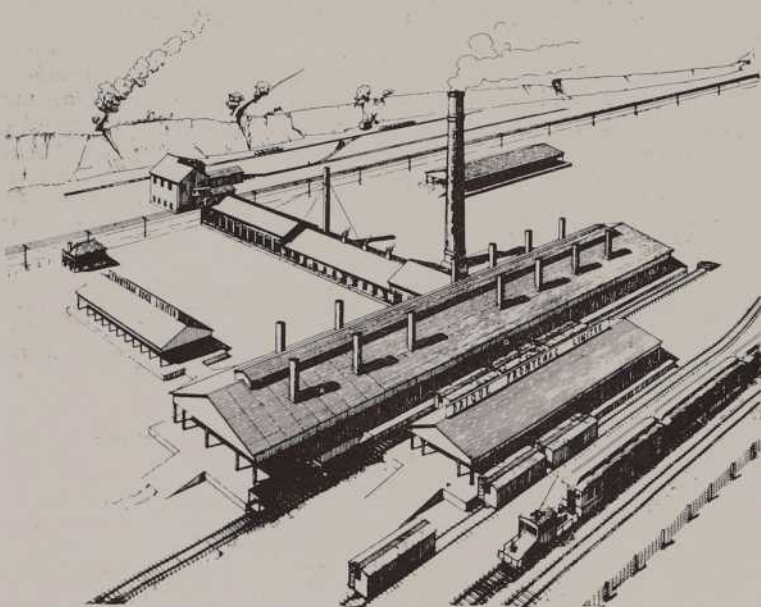
Arrivée à Amos à. 7 h. 00 a. m.

Visite de la ville et de la région agricole voisine, particulièrement d'une paroisse canadienne-française des environs.

Départ de Amos à. 5 h. 00 p. m.

Retour à Québec à 9 h. 00 a. m., le 16 juillet.

Retour à Montréal à 11 h. 15 a. m., le 16 juillet.



La vignette ci-dessus est une reproduction exacte du plan d'ensemble des usines de la BRIQUE FRONTENAC (Ltée.) maintenant en construction à Beauport Est, Qué.

Cette nouvelle compagnie, exclusivement canadienne française, a été organisée au capital de \$1,000,000.00 pour la fabrication de la brique et de la terra-cotta avec l'argile schisteuse. Ces usines seront en opération vers le 1er septembre.

Nous souhaitons un heureux voyage aux voyageurs de la Liaison Française de 1927.

P.A. Galarneau,
Président,

BRIQUE FRONTENAC, LIMITEE
17, D'Auteuil,

QUEBEC.

SUR LES TRACES DE LA VÉRENDRYE... ET AU DELÀ

Par l'abbé J.-T. NADEAU, prêtre.

Où allons-nous?

Sous le patronage des missionnaires-colonisateurs, *L'Action Catholique* a organisé son voyage, en train de devenir annuel, de la "Liaison française".

Cette tournée s'accomplit dans les plus beaux jours de l'année. Elle prend, une fois de plus, la direction de l'Ouest. C'est la visite de la vieille Province aux nôtres de là-bas.

La "Liaison française" a un caractère spécial. Elle devient en quelque sorte comme une institution nationale. Entre autres résultats féconds qu'elle a déjà produits, elle a provoqué les voyages de la "Survivance française", qui nous viennent au vieux Québec, chaque hiver, au temps des fêtes, et qui sont, tout comme les randonnées de la "Liaison", des causes et des moyens de rapprochement plus étroit, de relations plus intimes, d'échanges plus fructueux de vues entre les différents groupes français établis des côtes brumeuses du Cap-Breton aux falaises fleuries du Pacifique. C'est aussi, la "Liais n", ainsi qu'on l'a fait remarquer, qui a ouvert l'ère du grand tourisme parmi les Canadiens français.

Trois semaines de vacances intelligentes, une promenade instructive, où le patriotisme a sa grande part, à travers la géographie, l'histoire et les immenses ressources économiques de notre pays, un pèlerinage à des endroits illustrés par nos découvreurs, sanctifiés par nos missionnaires, ouverts à la colonisation par des nôtres, voilà ce que la "Liaison" offre à ses amis, avec les meilleures conditions de confort et la garantie d'une bonne et agréable compagnie.

Pour se renseigner sur l'histoire des nôtres, au-delà de l'Ottawa, dans le bassin de la rivière Rouge et la vallée de la Saskatchewan; pour bien se mettre au courant de leur situation économique, scolaire, religieuse et nationale, ils auront à leur disposition, dans la personne des prêtres, de maints professionnels ou habitants instruits des endroits ou des régions qu'ils visiteront, les guides les plus sûrs et les plus véridiques.

Étant donné la longueur et la variété du trajet, le nombre des arrêts et des courses à droite et à gauche, le prix défiant toute concurrence demandé pour le voyage; étant donné aussi toutes les rencontres que nous aurons l'avantage de faire là-bas, c'est une tournée d'un cachet peu ordinaire que nous entreprenons. Songez donc : faire un parcours de 7,660 milles en luxueux pullman d'acier, 150 milles en bateau, 675 milles en automobile, toutes dépenses comprises, même la plaie des pourboires ; traverser l'Ontario, aller et venir par les régions françaises du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta, faire la traversée des Rocheuses en char-observatoire, se rendre jusqu'aux rives de Vancouver et de Victoria, humer les brises du Pacifique après avoir, tant d'années, fait le gros dos sous le vent de nord-est que ne cesse guère de souffler l'Atlantique ; revenir de là-bas en multipliant les zigzags comme à l'aller : tout cela pour \$275.00 ! Évidemment les promoteurs et organisateurs

du voyage ont songé à tout autre chose qu'à se payer un pourcentage à même l'entreprise. C'est plutôt une "coopérative de voyage" qu'ils ont préparée pour l'avantage et le profit des membres de la "Liaison".

Étude, encouragement et leçon

Occasion d'une belle étude de géographie physique et humaine, ce voyage offre l'intérêt particulier de coïncider avec le soixantième anniversaire de la Confédération. Sur place, les excursionnistes verront dans quel esprit on a appliqué, ou non appliqué, les principes du pacte confédératif en dehors des frontières de notre province. Bien mieux qu'à travers le tas de littérature aussi pompeuse qu'officielle qui va embrouiller le sujet et, avec des yeux que n'auront pas voilés une prose ou des jets d'éloquence marqués au coin de la "politesse" caractéristique de trop des nôtres en face de l'élément anglo-saxon, ils y verront comment la Confédération a tenu les promesses de ses fondateurs, et, une fois le contrat signé, quel cas la majorité a fait des droits du contractant catholique et français. Ils sauront dans quel esprit il convient de fêter ce jubilé et à quelle hauteur il convient de hisser ou de ne pas hisser les drapeaux.

Cette visite de parents constituera un encouragement pour les nôtres de l'Ouest. Ils sont fiers, et avec raison, de montrer comme ils ont survécu, comme ils ont tenu et grandi en dépit de tout, et — quoi qu'en aient pensé les personnalités portés à rognier notre drapeau, à raccourcir le mât qui le porte, et, au besoin, à le mettre "poliment" dans leur poche pour qu'il n'offusque personne —, comme ils ont eu raison de décorer leur voyage annuel au vieux Québec du titre de "la Survivance française".

Chez nos compatriotes de l'Ontario et de l'Ouest nous trouverons de beaux exemples de fierté nationale, de défense et de maintien de la foi avec la langue, celle-ci gardienne de celle-là. À l'heure où nous subissons l'invasion des produits et sous-produits du matérialisme anglo-américain, au moment où la féodalité de l'argent trouve les complicités nécessaires pour tailler, chez nous, ses duchés et baronnies dans lesquelles nous sommes conviés au servage, dans un temps où notre "politesse" profite tant à nos concurrents, n'est-il pas bon que nous allions chercher des exemples de fierté et de défense dans les hauteurs du Nouvel-Ontario, de même qu'aux plaines de la Rivière-Rouge et de la Saskatchewan, et jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses !

On m'a demandé de préparer quelques notes de géographie et d'histoire pour étoffer une brochure-programme à l'usage de ceux qui feront le voyage et même d'un certain nombre de ceux qui, pour une raison ou une autre, devront se borner à n'être que des excursionnistes de désir. Resserrer dans un livret un sujet aussi vaste, c'est vouloir condenser le contenu d'un plein chaudron à sucre dans un cornet d'écorce de bouleau. C'est pourquoi, il ne sera question, dans ces quelques pages, que de certaines parties du voyage.

Ce furent des nôtres

C'est à peine si les Anglais de la Nouvelle-Angleterre s'étaient éloignés de quelques lieues des rives de l'Atlantique ou de la rivière Hudson, que nos missionnaires et nos découvreurs avaient déjà parcouru notre continent, des bords glacés de la Baie d'Hudson aux plages brûlantes du Golfe du Mexique, des rivages du Saint-Laurent aux plaines immenses de l'Ouest.

Ce sont eux qui, en étendant le règne de Dieu et celui du roi de France, ont donné des noms aux fleuves, aux lacs, aux rivières, aux montagnes, aux caps, aux îles, aux endroits qu'ils ont découverts. Il n'est guère de centre important dans l'Ouest canadien comme dans le centre américain et dans la région d'autrefois des Grands Lacs, qui ne trouve à son origine des Français ou des Canadiens français. Dans les profondeurs du Nord-Ouest même, nos trappeurs et nos métis ont de longtemps précédé les Anglo-Saxons. Plus tard, les pionniers des côtes du Pacifique ont été, eux aussi, des Canadiens français. Et s'ils portent des noms anglais, ceux qui, les premiers pour l'histoire, ont franchi les Montagnes Rocheuses et vu, des hauteurs de leurs contreforts occidentaux, briller au soleil les flots du Pacifique, ils n'en avaient pas moins pour compagnons et pour guides des "voyageurs" canadiens-français. Or un guide connaît, pour les avoir fréquentés, les lieux où il dirige ceux qui les découvrent officiellement après lui.

En 1789, quand Mackenzie descendait jusqu'à l'Océan Glacial le fleuve qui porte son nom, c'étaient des Canadiens français qui l'accompagnaient. En 1793, quand il traversait les Montagnes Rocheuses au milieu de toutes sortes de périls et qu'il atteignait l'Océan Pacifique, il devait encore son succès aux Canadiens français. Lorsque, en 1808, Simon Fraser entreprit, par delà les Rocheuses, l'exploration de la rivière à qui il a légué son nom, c'étaient des nôtres qu'il avait comme lieutenant et canotiers. Quand Franklin, en 1820-22 et en 1825-27, fait ses tournées si dures d'explorations dans le Nord, il est accompagné par des Canadiens. Quand deux marins anglais, Pullen et Hooper, voulurent, en 1848-49, remonter le Mackenzie, ce fut encore un Canadien qui, parmi le dédale d'îles qui forment le delta du fleuve, pilota les explorateurs. Et nous pourrions, sur des pages et des pages, continuer cette nomenclature pour la plus grande édification de ceux qui se pâment d'admiration devant la hardiesse et les travaux des gens de langue anglaise. Ce furent en grande partie des nôtres aussi, ces obscurs tâcherons au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui, par leur travail aussi ardu que peu rétribué, par leur intelligente compréhension de l'âme des Indiens dont ils surent capter l'amitié, ont édifié la prospérité de la puissante société anglo-saxonne et l'ont mise en situation de distribuer annuellement, aujourd'hui encore, un dividende de deux millions à ses actionnaires.

Un peu partout, nos anciens ont planté la croix ; ils ont semé les forts et les postes de commerce ; ils ont aussi fondé des établissements agricoles. Ce fut un des nôtres, le chevalier Saint-Luc de la Corne, qui, en 1754, fit avec grand succès, dans la vallée de la Saskatchewan, près du fort de La Corne, dans la région actuelle de Prince-Albert, les premiers essais d'agriculture, de culture du blé, auxquels se soient livrés les blancs dans les vastes plaines de notre Ouest canadien. C'était un des nôtres aussi, ce Jacques Legardeur de Saint-Pierre, qui, en 1751, faisait bâtir à proximité des Montagnes Rocheuses, sur l'emplacement de la ville actuelle de Calgary, le fort la Jonquière.

Ce furent de rudes voyageurs que nos ancêtres. Le besoin de voir de nouveaux paysages, et de rôder dans la grande liberté des régions lointaines, la griserie de l'espace, le mirage de l'inconnu, l'attrait des aventures, souvent aussi l'appât du lucratif commerce des fourrures les attiraient. Les édits de nos anciens gouverneurs, pour leur interdire de "prendre les bois" sans autorisation — édits joliment mal respectés d'ailleurs, — en sont une preuve. Les deux premiers explorateurs qui s'enfoncèrent en 1659 dans les bois vers les plaines de l'Ouest,

Radisson et Chouart-Desgroseillers, étaient deux de ces déserteurs. Notre "allons voir ça" ne date pas d'hier.

Et c'est ainsi que les nôtres ont déferlé peu à peu jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses, et puis, par delà les monts, jusqu'aux rives du Pacifique. Déjà, en 1838, sept à huit cents Canadiens vivaient dans l'Orégon, alors que l'émigration américaine n'y était même pas commencée. Et parmi eux il y en avait qui, comme leurs missionnaires, les abbés Demers et Blanchet, plus tard les premiers évêques de la région, venaient des environs de Québec. Mgr Demers, premier évêque de Vancouver, était originaire de S.-Nicolas, et Mgr François-Norbert Blanchet, premier évêque et archevêque de l'Orégon, tout comme son frère, Mgr Magloire Blanchet, premier évêque de Nesqually (Orégon), étaient nés à S.-Pierre de la Rivière-du-Sud.

Sur leurs traces

Le trajet que nous faisons en sept jours, leur prenait cinq à six mois. Cette traversée du continent, que nous accomplissons confortablement, sans fatigue et avec sécurité, à bord d'un char d'acier luxueux et solide, ils la faisaient, d'abord l'aviron à la main, en canot d'écorce, et puis, suant et pliant sous la charge, de portage en portage, et enfin, au milieu de mille difficultés, dans les brèches de la barrière des montagnes. Ils allaient ainsi, au péril de leur vie, au danger des rapides sur les rivières, au danger des bourrasques sur les lacs, et au danger des sauvages un peu partout.

Le trajet qu'on peut faire en quarante-huit heures pour se rendre à S.-Boniface, prenait une couple de mois de dur voyage, de fatigues et de dangers, aux missionnaires, officiers, trafiquants, colons et voyageurs d'autrefois. Ils avaient à compter avec les maringouins, les "brûlots" et les mouches noires, avec au moins soixante-dix portages, avec le danger des tempêtes sur les Grands Lacs, avec les campements sommaires à la pluie, au gros vent et au froid, avec les rencontres de sauvages hostiles. Il faut convenir qu'ils avaient autrement que nous le temps de bien voir les régions qu'ils traversaient. Et il n'y a guère que ceux qui ont rôdé dans la profondeur des forêts, qui ont porté, campé à la belle-étoile ou presque, au bord de rivières et de lacs lointains, dans le silence immense et solennel des nuits pleines d'étoiles, pour goûter cette griserie de l'espace, cet appel du lointain et de l'inconnu, et pour comprendre l'attrait qu'on finit par trouver, malgré tout, à ce genre de vie.

Et ce sont les fils ou descendants de ceux qui ont marché sur les pas de La Vérendrye et de ses compagnons, sur les pas des missionnaires, sur les traces de Jean-Baptiste Lajimodière et de Marie-Anne Gaboury, le premier ménage canadien-français établi à la Rivière-Rouge en 1807 et parti de Maskinongé, ce sont les courageux qui, de nos jours, ont pris la même voie, avec de plus rapides moyens de locomotion, que nous allons saluer.

En nous rendant là-bas, nous suivrons, soit dans la vallée de l'Ottawa et dans le Nouvel-Ontario, soit dans les plaines de l'Ouest, les voies ouvertes par nos découvreurs et missionnaires de jadis. Nous irons sur les traces du grand découvreur de l'Ouest, La Vérendrye, et même au-delà. Mais nous irons le voyage sans avoir à endurer les misères qu'il a subies. Nous irons sans nous ruiner comme le pauvre découvreur, qui se vit bafoué par les marchands de fourrures, furieux de ce qu'il ne voulait pas être simplement un chef de trappeurs à leur profit. Les trafiquants de fourrures de jadis, rappelons-nous-le en

passant, regardaient des hommes comme Champlain, Louis Hébert, de Maisonneuve, Mgr de Laval, de La Vérendrye et combien d'autres, du même oeil qu'aujourd'hui et pour les mêmes raisons, des magnats du gros commerce du bois et de la grande industrie avec certains politiciens à leur dévotion ou à leur solde, reluquent nos curés de paroisses de colonisation, ceux qui veulent faire cesser le fléau du travail du dimanche et ceux qui se cabrent contre le vol de leurs terres spoliées au nom d'un prétendu intérêt général qui n'est qu'une égoïste et vorace coalition de quelques gros intérêts particuliers.

Du berceau de la Nouvelle-France

C'est du berceau de la Nouvelle-France, de la capitale du souvenir français en Amérique, de l'endroit d'où sont partis vers l'Ouest nos découvreurs, nos missionnaires et nos premiers groupes de colons, c'est de Québec que, le 27 juin prochain, part le voyage de la "Liaison française". Notre ville, qui n'était encore qu'un village d'à peine 400 âmes en 1653, de 547 âmes en 1666, qui renfermait 55 à 60 maisons en 1660, qui avait une population de 1,395 âmes en 1681, de 2,000 âmes en 1700, de 4,600 âmes en 1739, de 8,000 en 1754, de 8,997 en 1765, de 14,000 en 1790, de 42,000 en 1857, a sauté à 68,000 âmes en 1900. A présent elle atteint et dépasse son 100,000 âmes.

N'essayons pas de tracer ici une notice historique de notre vieille cité. Pour ne pas tomber dans la redite de ce que tout le monde sait et de ce que contiennent les manuels, il faudrait écrire un bon volume, au moins. Faire l'histoire, même sommaire, de Québec, c'est rappeler toute l'histoire du Canada, car rien de ce qui est canadien-français ou catholique en notre pays, n'est étranger à notre ville.

En flânant d'une façon intelligente avant le départ du train, contentons-nous de circuler, en amateurs avertis et cultivés, par l'une ou l'autre des rues pittoresques — il en reste encore — de la vieille cité : et pénétrons-nous de la physionomie archaïque de ce "reliquaire d'histoire et de beauté".

C'est la seule ville d'Amérique qui ait jusqu'ici gardé sa ceinture de fortifications. Je dis jusqu'ici, car, inintelligemment, voilà qu'on laisse des faiseurs d'argent crever la ligne pittoresque des remparts pour asseoir dans la brèche une rallonge de théâtre ou plutôt de cinéma vulgaire. Ce coin enfoncé dans les vieux murs qui, tracés par Chaussegros de Léry, remontant, dans l'ensemble, bien que largement restaurés, à avant 1750, n'est-ce pas le symbole du mauvais goût et, plus encore, du matérialisme anglo-américain se lançant à l'assaut du rempart de notre foi, de nos traditions, et de notre nationalité, et, malheureusement, réussissant à l'entamer.

Malgré nombre de vilaines constructions que nous a values le "progrès", malgré quelques cubiques taupinières du genre des deux gros capharnaïms qui, de leur masse encombrante, laide et caractéristique de l'idéal de ceux qui les ont lancées hors de terre, déshonorent la Grande Allée ; malgré quelques aspirants gratte-ciel et boîtes aux pseudo-corniches ou "architectures" de tôle, que l'ignorance, l'indifférence, l'apathie ou les vues intéressées d'une municipalité béotienne ont laissé s'élever dans les vieux quartiers et qui donnent une si piètre idée du goût comme de la science des constructeurs et architectes qui en ont conçu les plans, le vieux Québec garde encore l'empreinte de trois siècles d'histoire.

Avec son clair piédestal d'eau, il rappelle toujours certaines petites villes maritimes ou fluviales de province française.

Dans son auréole de poésie et d'histoire, dans la beauté, la majesté et l'ampleur de son horizon, avec la puissante originalité de son site, et grâce à l'atmosphère française qu'on y respire encore malgré ceux qui, par sottise, par snobisme ou par intérêt mal entendu s'évertuent à l'anglifier, notre ville constitue un point unique en Amérique.

Pour bien pénétrer la beauté de certains sites privilégiés, il faut les caresser un peu longtemps du regard. C'est dire qu'il ne faut pas se contenter, à Québec, d'un rapide tour en auto ou en tramway, avec arrêt pressé sur quelques points et dans le brouhaha des visiteurs. Rarement, l'âme des choses habite les curiosités que visitent les touristes — et par touristes j'entends, évidemment, ceux qui visitent pour voir et se renseigner, et non pas le troupeau assoiffé qui vient de la république étoilée, simplement pour se gorger dans l'abreuvoir de la Commission des Liqueurs et cuver son whisky en faisant le sabbat dans certains hôtels —.

Pour bien goûter le charme de Québec, il faut errer sans se presser dans ses vieilles rues ombrées, s'arrêter devant les échappées qui, subitement, s'ouvrent sur les lointains ou sur des groupes d'édifices religieux qui composent un cadre évocateur du dix-septième ou du dix-huitième siècle ; il faut, sans hâte, jouir de l'imprévu comme de l'originalité de certains coins, de certaines perspectives qu'ignorent les guides et les cartes postales illustrées ; il faut savoir se rapeler les faits qui se sont déroulés sur cette terre, respirer, pour ainsi dire, ce parfum subtil qui flotte sur les pignons pointus et s'évade des clochers sur les vibrations des cloches dans les cités d'autrefois.

Vieilles places, vieilles églises, vieilles maisons, vieux monastères imprégnés d'histoire, évocateurs des souvenirs de jadis, nous parlent encore des temps anciens de la Nouvelle-France. La place de la Basse-Ville, la place de la Basilique, la place d'Armes, la Terrasse, la Grande Batterie, le parc Montmorency, le jardin du Fort, l'emplacement du monastère des Récollets occupé aujourd'hui par la cathédrale anglicane, les champs de bataille des Plaines et de Sainte-Foy ; le Séminaire, le monastère des Ursulines, l'Hôtel-Dieu, l'Hôpital Général, dans leurs parties anciennes ; les églises de l'Hôpital-Général, de l'Hôtel-Dieu et de la Basse-Ville, le mobilier de la chapelle des Ursulines, la cathédrale-basilique, dans le peu qui en reste d'autrefois — tout l'intérieur n'étant qu'une reconstitution en plâtre de l'ancien, détruit par l'incendie de 1922 — ; nombre de vieilles maisons aux toits pointus, aux murs épais, aux cheminées saillantes, à l'aspect archaïque et dont l'une, probablement la plus ancienne, sise sur la rue S.-Louis, tout près du Château Frontenac et en face du Palais de Justice, remonte, les agrandissements de 1819 exceptés, aux environs de 1660 et fut alors la résidence de Monsieur et Madame d'Ailleboust ; nos vieux remparts maintes fois réparés, mais qui remontent aux environs de 1750 ; la citadelle, qui date de 1823, d'où, la vue s'étend sur un des plus beaux paysages de l'Amérique, qui fut élevée, chose qu'on ignore généralement, sur les plans faits un siècle plus tôt par Chaussegros de Léry, qui coûta trente-cinq millions, et dont les contrats de construction furent tous jalousement conservés pour des entrepreneurs de la "race supérieure" ; les vieilles côtes, du sommet desquelles nos ancêtres, restés fidèles à l'Angleterre alors que les hommes d'affaires anglais avaient déserté pour se sauver à l'île d'Orléans, culbutaient les Américains dans la nuit du 31 décembre 1775 et conservaient

ainsi le Canada à l'allégeance britannique : voilés, ramassés, entassés et alignés dans le raccourci d'une sèche énumération, autant de sites, d'institutions et de constructions qui font de Québec une ville unique de ce côté-ci de l'Océan.

Si on pouvait se décider, une bonne fois, à cesser de défigurer la partie ancienne de la ville et à mettre un terme aux déprédations des mercantis de la construction ! Nos édiles auraient grand besoin d'aller rencontrer leurs confrères les échevins de Bruges, de Cantorbéry, ou de Neuremberg, pour en apprendre comment on conserve sa physionomie à une ville ancienne et comment on y attire ainsi le vrai tourisme. Par ignorance ou pour des motifs... d'affaires on a trop de tendances à sacrifier d'anciennes constructions riches d'histoire, à laisser avilir la beauté de certains sites pour des motifs d'un utilitarisme douteux ou faux, à laisser élever de hautes et abominables cambuses, fruits bâtarde d'un mercantilisme outré et qui ne voit pas plus loin que le bout de son coffre.

Notre temps, si peu fertile en beaux édifices, en a cependant quelques-uns à son crédit. Citons le Parlement, le Palais de Justice, certaines parties du Château-Frontenac, l'Hôtel-de-Ville, l'église de S.-Athélie, l'intérieur de S.-Roch, la façade et la crypte de S.-Sacrement, etc. Signalons aussi quelques jolies maisons, trop rares dans le grand nombre de résidences qui se sont élevées depuis quelques années.

De statues en statues

Tout en circulant sur ce sol pétri d'histoire, gravissons la verte colline du Parlement, la butte à Neveu d'autrefois. Le regard y embrasse un horizon harmonieux de côtes, d'eaux et de montagnes. Dirigeons-nous vers la façade de ce joli édifice de style français du XVII^e siècle qu'est l'Hôtel de notre Législature provinciale, œuvre d'un ingénieur ci il et d'un architecte de chez nous, MM. Taché et Derome, et qui a tout à fait bonne allure au milieu de son jardin à la française entretenu avec un soin et un goût qui ne sont guère loin de la perfection. Saluons, avant de partir, la statue du découvreur de l'Ouest. Retenons "poliment" la grimace de déception qui nous monte à la figure à la vue du bronze représentant un vague trappeur mal bâti et qui rappelle ou est censé rappeler la mémoire de La Vérendrye. Des statues de la façade du Parlement c'est celle qui a le moins de valeur.

D'une inspiration et d'une facture fort quelconques, d'un dessin plutôt pauvre et même défectueux, ce trappeur, auquel il ne manque que trois plumes sur la tête pour devenir un sauvage dégénéré et qu'on a mal grisé en un La Vérendrye, est l'œuvre d'un étranger. Ignorant des choses de notre histoire ou les comprenant mal, il a fait de La Vérendrye justement ce que le découvreur refusa d'être : un trappeur. Le grand explorateur, gentilhomme et officier canadien-français, voulut être plus et mieux que cela. Et il le fut. Qu'il ait porté le costume de coureur de bois ou de métis pour voyager en canot d'écorce ou pour porter, c'est une autre affaire. Mais ils'agissait ici de le camper dans sa physionomie historique et non dans un attirail d'occasion.

Lorsque, par exemple, dans cinquante ans ou moins, l'Ontario-Nord élèvera un monument à son premier évêque, est-ce que le sculpteur représentera Mgr Hallé en culotte et capote de corduroy, en bottes sauvages, coiffé d'une grosse casquette, le moustiquaire rabattu sur la figure et un "paqueton" sur l'épaule,

sous prétexte que, au cours de ses tournées pastorales chez les Cris de l'Albany et de la Baie James, il lui fallait porter cette tenue forestière pour traverser bois, savanes et marais, voyager en canot de toile et portager dans les rapides des rivières ? Entendez-vous le "concert" justifié des diocésains en voyant tomber le rideau de sur semblable bronze !

N'allons pas donner ici une répétition anticipée du "concert", car nous passerions pour des gens épais et ignorants aux yeux des snobs et de ceux qui, avec envie, reluquent le ruban rouge. A les croire, il ne nous peut venir que des chefs-d'œuvre et des génies d'outre océan. C'est à tel point qu'ils n'ont pas l'air de savoir distinguer entre les compétences, les valeurs véritables et... les autres.

En fait de statues commémoratives dressées sur les places publiques, notre ville, qui a le culte du souvenir, est assez abondamment pourvue. Parmi les quarante monuments qu'on y a parsemés, les uns sont de belle inspiration et de bonne facture, comme le groupe des Abénaquis de la façade du Parlement, le Montcalm des Buttes à Neveu, le Louis Hébert de la place de l'Hôtel de Ville, etc. D'autres ont moins de valeur; d'autres... heu!... d'autres... hum!hum!... certains, enfin, sont condamnés à proclamer l'indigence artistique de leurs auteurs.

A la façade du Parlement saluons aussi la statue de Pierre Boucher, gouverneur des Trois-Rivières, (1653-58 et 1663-67), fondateur de Boucherville et père de l'abbé Philippe Boucher, premier curé de S.-Joseph de Lévis. Ce fut une des belles figures de notre histoire. Type accompli d'honnête homme, de véritable colonisateur, de chrétien convaincu, écrivain aussi, il fut le premier chef de famille canadienne annobli, le grand père de M. de La Vérendrye et l'ancêtre de Mgr Taché. Sans viser à être un chef-d'œuvre, sa statue, par le sculpteur Laliberté, rend justice à sa physionomie et se caractérise par une allure noble et distinguée comme par une facture soignée.

N'oublions pas, non plus, les statues au geste puissant du P. Viel, du P. de Bréboeuf et de Salaberry, non plus que les statues de noble tenue de Montcalm, de Wolfe, de Lévis et de lord Elgin, toutes œuvres de notre sculpteur canadien-français Philippe Hébert.

De lui, remarquons surtout le groupe des Anénaquis, qui couronne la fontaine du Parlement. Cet ensemble de personnages constitue probablement la plus belle pièce de sculpture du Canada. Même au-delà de l'Océan, on en rencontre peu pour le dépasser en valeur. Et de ce groupe bien rythmé, bien balancé, d'une facture soignée, il se dégage une impression de beauté reposante, sereine et harmonieuse. A l'encontre de certaines œuvres à la réputation aussi tapageuse que mondiale, ces personnages ne laissent rien de trouble ou de malsain dans l'imagination.

"En voiture..."

"En voiture ! En voiture ! En route !" crie le chef du train, et le convoi au complet, portant sa centaine de joyeux pèlerins, démarre lentement, pendant que, sur la galerie d'arrière du dernier char, un groupe de gais loustics salue bruyamment la troupe de ceux qui, venus reconduire les voyageurs, les ont chargés de "bien des saluts pour nos gens de par là-bas" et qui, restés sur le quai, regardent, comme avec un regret de n'être pas de la caravane, le train diminuer en s'éloignant et disparaître à une courbe de la voie.

Accentuant sa vitesse, la roulante demeure articulée sort de la ville en longeant la rivière S.-Charles.

Ce cours d'eau sinueux, serpentant dans les terres basses avant de se jeter dans le fleuve, prend sa source dans le lac S.-Charles, à quatre lieues de Québec. Les Montagnais l'appelaient Cahir-Coubat à cause de ses méandres. Jacques-Cartier, y étant arrivé le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, en 1535, lui donna le nom de Sainte-Croix. Plus tard, quand les Récollets, amenés par Champlain (1615), eurent bâti leur couvent sur ses bords, là où s'élève l'Hôpital-Général, elle reçut le nom de S.-Charles, en l'honneur de Charles des Boues, vicaire général de Pontoise. A la pointe formée par la rencontre du ruisseau Lairet avec la rivière, Cartier éleva un petit fort et hiverna avec ses navires pendant l'hiver de 1535 à 1536.

La campagne canadienne

Derrière nous, par delà S.-François d'Assise, Maizerets et Giffard, s'étend la belle et populeuse paroisse de Beauport, la seconde en date de nos paroisses de la campagne canadienne. En 1634, la première seigneurie concédée au pays était octroyée au sieur Robert Giffard, médecin parisien qui avait déjà passé deux ans au Canada (1627-29). Excellent colonisateur, Giffard recruta ses colons surtout à Mortagne, au Perche, d'où il était originaire. Dès juin 1634 il se mettait à l'œuvre avec un premier contingent de quarante-deux personnes, auquel s'était joint l'abbé Le Sueur, curé de S.-Sauveur de Thury, en Normandie, le premier prêtre séculier venu au Canada, et qui accompagnait ses compatriotes. Dès 1645, M. l'abbé Le Sueur de S.-nt-Sauveur, était chargé de la desserte régulière de l'endroit. En 1666 la localité avait une population de 165 âmes et de 305 en 1681.

Beauport vit la bataille de la Canardière en octobre 1690. Elle servit de camp retranché et renferma le quartier général de Montcalm en 1759. Elle vit, le 31 juillet de cette année-là, la belle victoire de Montmorency.

Riche en sites remarquables et en beaux points de vue, elle a vu s'élever sur son territoire les maisons de campagne de plus d'un de nos gouverneurs anglais.

Comme souvenirs du passé, elle contient nombre de vieilles maisons, dont une couple, près de l'église, remontent à la fin du dix-septième siècle.

Nous avons laissé derrière nous les dernières usines de la banlieue québécoise. Nous voici en rase campagne. A droite, s'élargit la vallée de la S.-Charles, d'où se dégageant, en pente douce, des côtes nonchalantes et féconds. Comme des processions un peu en désordre d'enfants de chœur aux jours des Rogations, les maisons et les granges, blanches sur le fond vert de la campagne, longent les routes. Ça et là, tassés autour de leurs églises d'où jaillissent de fins clochers tout brillants au soleil, se dissimulent dans la verdure les villages de Charlesbourg, de Loretteville et de l'Ancienne-Lorette. Et, couronnant ce décor qui n'a rien de tourmenté ni de tumultueux, les Laurentides allongent sur leurs molles ondulations leur grande et harmonieuse silhouette bleue, mouchetée de blanc en hiver, violette au soleil de midi des beaux jours du printemps, ardente du rouge qui pétille dans le feuillage des érables après les premières gelées d'automne.

A mesure que s'étendirent les défrichements, à Beauport, la colonisation monta vers les hauteurs, dans la seigneurie concédée en 1626 aux Jésuites

par le duc de Ventadour, vice-roi de la Nouvelle-France. Et c'est ainsi que, peu à peu, s'est formée la paroisse de Charlesbourg, nonchalamment assise, pour ainsi dire, sur le marchepied des Laurentides.

De 1660 à 1675, Charlesbourg a été desservi par les Jésuites, puis par le clergé séculier. La première église paroissiale, bâtie sur le site de l'église actuelle, servit au culte de 1660 à 1697. Elle fut dédiée à saint Charles Borromée. Et de là vint le nom de Charlesbourg. L'église actuelle, la troisième, une de nos rares églises consacrées, date de 1830.

Charlesbourg possède, au point de vue de la division des terres, une caractéristique qui la rend unique dans tout le Canada. Un carré central, entouré d'un chemin : le *trait carré*, autour duquel, en forme de triangles allongés comme l'espace ouvert entre les rais et jantes d'une roue, convergent, les terres des habitants, compose un bourg. Trois de ces bourgs forment la plus grande étendue de la paroisse. Ce système fut appliqué par l'intendant Talon, d'après l'édit royal de 1663, pour rapprocher davantage les habitations les unes des autres. Ce plan fut abandonné. Peu commode pour la culture, il avait, en outre, le gros désavantage de ne pas tenir compte des circonstances et du milieu. Il fallait que les colons pussent s'établir le long du fleuve et des rivières, ces "chemins qui marchent", et qui, à cette époque, étaient les seules voies de communication et aussi, souvent, à cause de la pêche, une importante source d'alimentation.

Lorsqu'il sera relié à Québec par une voie de tramway, Charlesbourg, comme ça devient le cas pour Giffard et Beauport, deviendra une banlieue de Québec. Il y perdra son cachet de belle et ancienne paroisse rurale.

Les deux Lorette

A l'ouest des belles cultures et des riches vergers de Charlesbourg voici les deux Lorette : d'abord Loretteville ; puis l'Ancienne-Lorette.

St-Ambroise de la Nouvelle-Lorette s'est d'abord appelé Notre-Dame-de-Lorette, nom du village huron établi, en 1697, en haut de la pittoresque cascade de la rivière S.-Charles, et qui existe encore. Au centre du village, s'élève la petite église de genre dix-huitième siècle, refaite en 1865, après l'incendie de l'ancienne en 1862. Les murs sont ceux de l'ancienne église qui remontait très probablement à 1730. Tout le mobilier comme les reliques et les ornements sont ceux de l'ancienne église.

Cette antique chapelle a donc vu s'exercer dans ses murs le zèle apostolique des Jésuites, durant les deux derniers tiers du dix-huitième siècle, depuis le Père Richer jusqu'au Père Girault de Villeneuve, l'avant-dernier survivant de l'Ordre au Canada et qui desservit la mission de 1754 à 1794, année de sa mort.

L'autre côté de la rivière s'étend le beau grand village de St-Ambroise, paré aujourd'hui du titre de Loretteville.

Dans le cours du XVIII^e siècle la colonisation française s'était étendue dans les environs du village huron. Ce territoire appartenait à Charlesbourg. A la fin du dix-huitième siècle (1792), devenus trop nombreux pour trouver place dans la petite église des Hurons et se trouvant trop éloignés de l'église de Charlesbourg, les habitants canadiens-français demandèrent la création d'une nouvelle paroisse.

A force de requêtes et de considérants, avec cette persistance toute canadienne, encore en pleine vigueur de nos jours en semblable occurrence, ils l'obtinrent au bout de trois ans. Et la chapelle temporaire fut bénite le 2 décembre 1795. L'église, commencée peu après, fut terminée en 1810. Elle passait pour une des belles de l'époque. Elle fut remplacée par une plus grande vers 1875.

En 1844, la paroisse recevait pour curé un ancien missionnaire à la Rivière-Rouge, ordonné prêtre à S.-Boniface par Mgr Provencher, en 1829, et revenu à Québec quatre ans plus tard. C'était l'abbé Boucher. Il mourut curé de St-Ambroise en 1880. Pendant toute sa carrière curiale il sut trouver le temps de prodiguer ses soins aux Hurons de Lorette, aux Montagnais du Lac S.-Jean et aux Micmacs. Il fut aussi un des pionniers de la colonisation au Lac S.-Jean, un de ceux dont les profiteurs de la grosse industrie sont en train de saccager l'œuvre.

A une couple de lieues au sud-ouest de Loretteville, on voit pointer vers le ciel les deux flèches élancées et vieilles d'une vingtaine d'années de l'Ancienne-Lorette. C'est là qu'en 1673, dans la seigneurie de S.-Gabriel, propriété des Jésuites, les Hurons s'établirent pour y demeurer jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Leur missionnaire, le P. Chaumonot, leur éleva une chapelle qui, dans ses dimensions et son agencement, était une reproduction aussi exacte que possible de la *Santa Casa* de Lorette.

Lorette devint bientôt un lieu de pèlerinage. On y vit des pèlerins comme le comte de Frontenac, la vénérable Marguerite Bourgeoys, etc. Des faveurs signalées y furent obtenues.

Au bout d'un peu plus de vingt ans, les Hurons s'en vont au bord de la S.-Charles. Avec eux ils emportent tout ce qu'ils vénèrent. Et la Nouvelle-Lorette d'alors, en devenant une paroisse française, prendra le nom d'Ancienne-Lorette. Le clergé séculier remplace alors les Jésuites dans la desserte de l'endroit qui se développe jusqu'à devenir une des paroisses les plus belles et les plus prospères du diocèse.

Une paroisse chargée d'histoire

Tout en nous reposant les yeux sur ce paysage aussi gracieux qu'impregna d'histoire, nous gravissons les pentes de Sainte-Foy et nous franchissons sé grande route Québec-Montréal. C'est par là que, le 27 avril 1760, après avoir barboté et pataugé sous la pluie, dans la neige fondante et la boue du marail de la Suète, débouchait l'héroïque armée de Lévis. Mal vêtue, mal chaussée, mal armée, sans vivres, écrasée de fatigue après les marches forcées de Montréal à Lorette dans les chemins qu'on peut imaginer à pareille date en ce temps-là, elle allait, quand même, le lendemain, ramener la victoire sous le drapeau fleurdélisé et, presque sur le même champ de bataille, venger la défaite du 13 septembre 1759.

Sur notre gauche, Sainte-Foy domine de son côté toute la vallée de la S.-Charles. C'est sûrement la doyenne de nos paroisses de campagne du Canada, car sur son territoire d'avant la division de Sillery, les Jésuites desservaient dès 1638 les sauvages et les colons. Une chambre dans la résidence de la mission S.-Joseph, sur la grève du Fleuve, servit d'abord de chapelle jusqu'en 1647, année où fut bénite une chapelle en pierre restée debout jusqu'au commencement du XIXe siècle. Les fondations en sont encore visibles.

Ce ne fut qu'en 1669 que la paroisse fut érigée sous le nom de Notre-Dame-de-Foy, à cause d'une statuette en bois envoyée de Belgique au P. Chau-monot, S.J., l'apôtre des Hurons.

Ces Indiens s'étant installés sur les hauteurs, leur missionnaire leur bâtit une chapelle en bois sur l'actuel Chemin Sainte-Foy, près de la route du Vallon, et y déposa la statue. Quelques années plus tard, le manque d'eau et de rivière en cet endroit força les Hurons de décamper. Ils gagnèrent Lorette.

La chapelle, qui servait aux colons de l'endroit, fut incendiée en 1698. La troisième église, construite sur le site de l'église actuelle, dura jusqu'au 27 avril 1760, alors que le général Murray, qui en avait fait un entrepôt de munitions, la fit sauter pour empêcher l'armée de Lévis de s'en emparer.

La nouvelle église, bâtie vraisemblablement sur les mêmes murs, car Murray donna vingt-cinq louis "pour les réparations", fut démolie en 1878 et remplacée par l'église incendiée en février 1918. Rebâtie, celle-ci, la sixième, a un intérieur en bois sculpté qui a du mérite. Le curé actuel, le chanoine Scott, en a été l'architecte et le constructeur.

La statuette primitive de Notre-Dame de Foy a péri dans le feu de 1698. Elle a été remplacée par une autre plus grande, sculptée en 1716 par l'abbé Le Prévost, curé de la paroisse pendant quarante-deux ans (1714-56).

Voici que nous allons tourner le dos au paysage harmonieux que nous venons de traverser. Du haut de la falaise que nous avons gravie en soufflant bruyamment... par la cheminée de la locomotive, jetons un coup d'œil sur la vallée du Cap-Rouge,

Le cap tient son nom de la couleur de son roc et donne accès à l'immense viaduc d'acier qui, de son demi-mille de longueur et de son cent cinquante pieds d'élévation, regarde de haut la croix du clocher et le village de S.-Félix du Cap-Rouge, paroisse détachée de Ste-Foy en 1860. Ne manquons pas, non plus, d'accorder en passant un souvenir au petit fort que Jacques Cartier éleva quelque part ici lors de son troisième voyage, en 1541. Un coup d'œil aussi sur les hauteurs d'en face. Avec leur riche couronne forestière elles nous cachent St-Augustin, paroisse qui commença à être desservie régulièrement en 1679 par M. Germain Morin, le premier prêtre canadien de naissance. La fondation de cette paroisse, cependant, remonte plus haut car, le 8 septembre 1647, M. de Montmagny concédait, sur le territoire où elle s'étendrait plus tard, une seigneurie à Jean Juchereau, sieur de Maur. Et on croit que c'est en l'honneur d'Augustin de Mézy, gouverneur de la Nouvelle-France, que la seigneurie de Maur fut placée sous le patronage de saint Augustin.

Sarcelons

Un brusque détour par une tranchée creusée dans le roc rougeâtre nous amène sur le falaise du fleuve, que nous longeons en retournant vers l'est.

Devant nous se dresse déjà l'immense architecture du Pont de Québec. Un arrêt: c'est la station de Bridge. Une autre halte, depuis Québec, porte le nom, bien canadien-français aussi, de Cadorna. L'un et l'autre proclament la science historique ainsi que la largeur d'esprit et le bon goût de ceux qui les ont trouvés et imposés.

Et comme il y en a encore comme cela, malgré l'échenillage et le sarclage aussi longs que laborieux, difficiles et patients, qui se sont poursuivis, malgré

les gens "polis" et les lâcheurs, pour conserver ou restituer à notre province sa physionomie française! Mais ces noms aux vocables étrangers, c'est comme du chiendent : on en arrache un, il en "repousse" un autre plus loin. Le nom de Beauce-Jonction, bien français — il y en a un en France — et bien significatif au point de vue géographique, a dû un beau jour céder la place à celui de "Valley Junction", d'une signification très vague, et cela dans une région totalement française. Et mes compatriotes de la Beauce n'ont pas, que je sache, encore vomis la grenouille que leur a fait avaler le Québec Central. Vomir, c'est que ce n'est guère "poli". Là-bas, dans les bois du haut de l'Islet, sur le Transcontinental, on a fait une halte pour desservir les chantiers et les scieries du lac de l'Est. Il y a eu, quelque part vers Moncton — car c'est Moncton qui a juridiction sur une partie des voies ferrées de Québec, histoire de faire combler par notre Province les déficits du réseau des Provinces Maritimes et d'arracher aux Canadiens français le plus possible d'influence et de positions dans la direction des Chemins de fer Nationaux — il y a donc eu, quelque part vers Moncton, quelqu'un de trop cruche pour s'imaginer que ça pouvait s'appeler autrement que "East Lake".

Mais laissons là le sarclage et regardons ; ça en vaut la peine : nous sommes sur le Pont.

Sur le Pont de Québec

C'est un paysage unique que l'œil découvre pendant que le train, à vitesse moyenne, franchit le fleuve sur cette merveille d'architecture métallique qu'est le Pont de Québec. Entre les puissantes charpentes d'acier la vision s'étend, à l'est, sur les quinze milles d'étendue du port qu'enserrent les falaises de Québec et de Lévis et que bornent la pointe de l'Île d'Orléans et puis, avec leurs teintes vaporeuses, les montagnes lointaines. Tout auprès, peut-être, et peut-être même sous votre train, passe quelque puissant transatlantique sur lequel vous plongez le regard et dont vous regardez de haut la pomme des mâts.

Sur la gauche, la falaise et les grèves de Sillery, d'un pittoresque attrayant. Sur la haute Pointe-à-Puiseaux, ainsi nommée parce que M. de Puiseaux, venu joindre Champlain à Québec, possédait en 1637, à cet endroit, un fief appelé S.-Michel et une maison considérée alors comme le bijou de la Nouvelle-France, se dresse l'église de Sillery, dont la silhouette légère et élancée s'adapte bien au paysage, s'harmonise bien avec lui. C'est une qualité qui manque à une foule d'édifices. Quand on les construit on ne tient aucun compte du cadre qui les renfermera.

Sillery tient son nom du commandeur de Malte, Noël Brulart de Sillery, ambassadeur de France en Espagne puis auprès du Saint-Siège et qui obtint le chapeau de cardinal pour le grand Richelieu. En 1624 il abandonna ses charges pour devenir prêtre et il consacra, dès lors, son immense fortune à faire des aumônes.

Entré dans la Compagnie des Cent-Associés, il se fit octroyer une concession de terre à une lieue et demie en haut de Québec. Il mit de fortes sommes à la disposition des Jésuites pour y organiser une bourgade de sauvages chrétiens, les y civiliser et franciser. L'établissement, appelé d'abord S.-Joseph, prit, plus tard, le nom de son fondateur. Dès 1639, on y voyait des familles montagnaises. Puis vinrent des Abénaquis et des Algonquins. On y compta jusqu'à

trois cents familles. Outre l'église et la résidence des missionnaires il s'y trouvait un hôpital assez considérable pour l'époque.

Depuis 1856, Sillery forme, comme paroisse, un démembrement de Ste-Foy. Et c'est sur son territoire qu'il faut venir chercher les origines religieuses de la paroisse mère.

Dans l'Anse S.-Michel, au pied de la Pointe-à-Puiseaux, s'élevait la maison où M. de Puiseaux donna l'hospitalité, pendant tout l'hiver de 1641, à M. de Maisonneuve et à Mademoiselle Mance. C'est là, tout auprès, que fut érigée par les Jésuites la première église élevée au Canada après Notre-Dame de la Recouvrance, à Québec. Elle était terminée en 1647. Elle était construite en pierre. Brûlée en 1657, elle fut restaurée en 1660-61. Elle resta debout jusqu'aux premières années du XIXe siècle, bien que, depuis longtemps, elle ne servit plus au culte. Les fondations, qui en sont encore visibles, sont entourées d'une clôture; et sous l'emplacement du chœur reposent les restes d'un des plus anciens missionnaires de notre pays, le P. Ennemond Massé, S.J., venu en Acadie en 1611 et décédé à Sillery en 1646. Un simple et joli monument, élevé en 1870 par les paroissiens de Sillery, rappelle ces souvenirs.

De l'autre côté du chemin existe encore la vieille résidence des Jésuites, édifice en pierre, aux murs massifs de trois pieds d'épaisseur. C'est la plus ancienne maison du Canada, car elle date de 1634. Dans ses murs elle a vu passer les missionnaires martyrs au pays des Hurons.

C'est entre Sillery et Québec, près du vaste manoir du gouverneur de la Province, tranquille sous ses grands arbres, que se trouve l'Anse-au-Foulon. C'est là que Wolfe réussit, à la faveur d'une surprise et des ténèbres, à faire débarquer ses troupes dans la nuit du 12 au 13 septembre 1759.

Dans la Seigneurie de Lauzon

La Côte-Sud du Fleuve, aussi pittoresque que la côte québécoise, bien que moins chargée d'histoire que sa sœur, est loin de manquer d'intérêt. On n'a qu'à lire ce modèle de nos monographies régionale que sont les cinq volumes de la *Seigneurie de Lauzon*, par Jos.-Edm. Roy, pour s'en rendre compte.

Du Pont l'œil aperçoit, se profilant en amphithéâtre et dentelant l'horizon des toits et des clochers de ses nombreuses institutions religieuses et de ses églises, la ville de Lévis.

Le territoire qu'elle occupe était déjà concédé et colonisé dans la deuxième partie du dix-septième siècle. En 1684 la Seigneurie de Lauzon fournissait à M. de la Barre, pour son expédition contre les Iroquois, une compagnie d'une soixantaine d'hommes. Le territoire lévisien faisait partie de S.-Joseph de la Pointe-Lévy, la plus ancienne de toutes les paroisses de la Côte-Sud, puisqu'elle remonte à 1680 et que la première messe y fut célébrée dans la maison de Guillaume Couture en 1647, par le P. Ballioquet, S.J. Cette paroisse, qui comprenait d'abord tout le territoire sis entre la rivière Chaudière et la Seigneurie de La Durantaye, est la mère de S.-Henri (1750), de S.-Jean-Chrysostôme (1831), de N.-D. de Lévis (1852), de S.-Romuald (1854), de S.-David (1875), de St-Antoine de Bienville (1896, et de S.-Louis de Pintendre (1899).

Le nom de Lévy fut donné à la pointe où s'étend le village de Lauzon, dès le temps de Champlain, en 1628 ou 1629, en l'honneur de Henri de Lévy, duc de Ventadour, qui fut nommé vice-roi de la Nouvelle-France en 1625 et envoya à ses frais, la même année, six missionnaires jésuites dans la Nouvelle-France.

La vieille paroisse de S.-Joseph a donné au Nord-Ouest trois collaborateurs à Mgr Provencher dans la personne des abbés Joseph Bourassa, né en 1817, Charles-Édouard Poiré, né en 1810, plus tard supérieur du Collège de Ste-Anne-de-la-Pocatière, J.-B. Thibault, V.G. de St-Boniface, né en 1810. Québec en donna un : l'abbé Jos.-Édouard Darveau, né en 1816.

De S.-Joseph aussi sont sortis Mgr Bourget, le grand et saint évêque de Montréal, et S. E. le cardinal Bégin.

Pour ce qui est de la ville de Lévis, elle a été ainsi nommée en l'honneur du général de Lévis, le vainqueur de Sainte-Foy. C'est en 1860 que ce nom fut choisi, alors qu'on élevait, près de Québec, "le monument destiné à rappeler à la postérité la mémoire des braves tombé pendant le combat livré devant ses murs un siècle auparavant". (1)

Lévis a eu pour fondateur son premier curé, Mgr Déziel. Homme de volonté, aux vues nettes, aidé par un groupe de citoyens actifs en qui il avait confiance et qui lui étaient dévoués, il a pu, au cours d'une longue administration de plus de trente ans, créer et organiser une paroisse puissante, pourvue d'une vaste église et d'un imposant groupement d'institutions religieuses qui sont l'orgueil de la ville. Citons particulièrement le Collège, une des maisons d'éducation les plus considérables du pays, dont une moitié, récemment bâtie, constitue un des édifices les plus beaux et les mieux construits de toute la province de Québec.

De clocher en clocher

A quelques milles en deça de Lévis, pointe sur la falaise le clocher de Saint-David de L'Auberivière, paroisse qui date de 1875 et qui porte, avec le prénom du fondateur de Lévis, le nom du cinquième évêque de Québec.

Puis, à une lieue à peine du Pont, c'est S.-Romuald d'Etchemin, à l'embouchure de la rivière Etchemin.

Dès 1651, Eustache Lambert y commençait un établissement. En 1681, il y avait trois familles comprenant vingt-huit personnes à Etchemin. Jusqu'en 1679, cette région, comme toute la côte lévisienne, fit partie de la paroisse de N.-D. de Québec, puis, de la paroisse de S.-Joseph de Lévis, jusqu'en 1829, et de S.-Jean-Chrysostôme jusqu'à la fondation de la paroisse en 1853, chose qui fut obtenue après six ans d'instances.

Le curé fondateur, M. Sax, américain par son père et canadien-français par sa mère, avait à diriger une population mixte, turbulente. Personnalité puissante, il sut organiser et gouverner d'une façon où le *fortiter* eut une part au moins aussi grande que le *suaviter*. Homme de goût, il éleva une belle église, qu'il fit, chose nouvelle au pays, décorer de peintures à l'intérieur. Un peintre bavaïrois, W. Lampreckt, fit la décoration du chœur et des pans, alors que les tableaux de la voûte sont du peintre Lang, un allemand, lui aussi.

Ces peintures, bien conservées, ne manquent pas de valeur et font que l'église, où il y a, en outre, quelques bonnes pièces de menuiserie, est intéressante à visiter.

Et maintenant, tout auprès de nous, c'est l'embouchure de la rivière Chaudière, étroite et profonde, au-dessus de laquelle le pont Graneau projette sa délicate charpente métallique.

(1) J.-Edm. Roy, *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, vol. 1er, p. 27.

F.34a-7-25-M.

100m-r. la 4, 121181

La Banque Provinciale du Canada

INCORPORÉE PAR ACTE DU PARLEMENT, JUILLET 1900

ADRESSE TELEGRAPHIQUE
TELEGRAPHIC ADDRESS
PROVIBANK, MONTREALDANS VOTRE REPONSE
MENTIONNEZ LES INITIALES

Québec 14 Juin 1927
Le gérant de la succursale
à Québec
de la
Banque Provinciale du Canada
Institution financière canadienne française
M. Arthur Foster
présente
aux pèlerins de la
Liaison française 1927
ses souhaits de bon voyage.

Le premier pont sur la Chaudière, en cet endroit, fut construit en 1831. Emporté par la débâcle des glaces le printemps suivant, il fut refait. Vingt ans plus tard il fut démoli (1852). On en eut ensuite pour un quart de siècle à s'en passer. On n'en entendait parler qu'au temps des élections, où les candidats promettaient à qui mieux mieux aux "libres et intelligents électeurs" de voir à sa reconstruction. L'élection faite, l'élu oubliait bien vite sa promesse solennelle, quitte à l'exhumer du tiroir quatre ans plus tard. Enfin, en 1890, le gouvernement Mercier éleva le pont que l'on voit aujourd'hui.

Comme nous sommes encore sur le pont de Québec, au moins en principe, jetons-y un coup d'œil.

Le Pont

Par la logique et la hardiesse de sa construction, l'originalité de son dessin, le soin apporté à l'exécution de tous les détails, ce pont constitue l'un de plus beaux et des plus puissants travaux de génie civil du monde. Son achèvement, en 1917, malgré le vacarme de la guerre, n'en a pas moins été un événement scientifique qui a eu sa répercussion.

Parce que chaque pièce de cette vaste structure est à sa place et possède la force avec les dimensions nécessaires au rôle qu'elle joue dans cette colossale construction ; parce que la logique et le bon sens ont présidé au tracé des plans comme à l'exécution des diverses parties, il s'en suit que l'ensemble constitue, en son genre, une fort belle pièce d'architecture. L'architecture, disons-le en passant, n'est pas de l'ornementation. C'est, d'abord et avant tout, la science de la construction. L'ornementation, la sculpture, la peinture, la décoration ne sont que ses servantes. C'est pour avoir oublié cela ou ne l'avoir jamais su que tant d'architectes pèchent contre la logique et la vérité dans leurs plans. Convenons que, souvent, leurs clients ont à porter leur grosse part de responsabilité dans ce péché.

A cause de la largeur du fleuve et de la profondeur de l'eau, on a construit le pont de Québec d'après le système "cantilever", c'est-à-dire à bascule. Ce système permet de lancer des portées plus grandes entre les piliers qu'avec les ponts à treillis ; et pour les lourdes charges, il offre plus de garanties de solidité que les ponts suspendus sur câbles métalliques. Dans ce genre le pont de Québec est la construction la plus célèbre du monde.

Il a une longueur totale de 3,240 pieds (18 arpents), avec une largeur de 100 pieds à l'extérieur et de 88 pieds à l'intérieur.

Chaque bras "cantilever" mesure 580 pieds de longueur et chaque bras d'ancrage 515 pieds. Deux passerelles d'approche, aux deux rives, ont, l'une 270 pieds et l'autre 140 pieds. La travée centrale a 640 pieds de longueur.

Construite sur la grève de Sillery et pesant 11,500,000 livres, cette travée a été amenée à pied d'œuvre sur des chalands, puis soulevée de 150 pieds et mise en place au moyen de crics hydrauliques capables de soulever un poids de 8,000 tonnes (16 millions de livres).

L'arche métallique qui unit les deux grands piliers a 1,800 pieds de longueur. C'est la plus longue qui existe. Elle dépasse de 90 pieds chacune des arches du fameux pont "cantilever" élevé sur la Forth, en Écosse.

Le tablier du pont, au niveau des rails, s'élève à 163 pieds au dessus de la ligne de marée haute. Les deux gros piliers se dressent à une hauteur de 370 pieds au dessus du niveau des basses marées.

Le pont supporte deux voies ferrées, dont une seulement est utilisée, et deux trottoirs en béton pour les piétons. Au centre, reste libre un large espace qui pourra contenir un passage pour les voitures. Jusqu'ici, de gros intérêts financiers ont empêché l'accomplissement de cette amélioration réclamée par le tourisme et par les intérêts de l'agriculture dans certains comtés du sud. Si les intérêts et les réclamations de l'agriculture pèsent seuls dans la balance, on peut se préparer à ne pas passer de sitôt en charrette sur le pont.

Les piliers renferment 106,000 verges cubes de béton. Ils contiennent plus de pierre que les fondations de tous les édifices de Québec. La structure métallique pèse 132,000,000 de livres. Plus de 3,000,000 de rivets relient ce vaste assemblage de pièces métalliques. Les travaux, commencés aux environs de 1900, furent arrêtés en 1907 par l'écroulement d'un des bras du pont. Il y eut soixante-dix pertes de vie dans l'accident. Reprise en 1911, la construction devait s'achever en 1916; mais la chute de la travée centrale dans le fleuve, où elle est restée, fit remettre à l'année suivante l'achèvement de l'entreprise.

Le coût total du pont est de \$16,876,000. On avait, au début, prévu un prix moyen de \$3,000,000.

A un brave homme qui, en me regardant par dessus ses lunettes, l'air un peu sceptique au sujet de mes capacités en chiffres, m'a demandé si mes calculs étaient sûrs, j'ai répondu que je les avais pris dans les *Propos scientifiques* de M. l'abbé Henri Simard, de l'Université Laval. Et du coup les inquiétudes scientifiques de mon interlocuteur se sont dissipées.

Ceux qui grandissent

Maintenant, sortons du puissant enchevêtrement d'acier qui a dressé à l'extrême les lois de la résistance en face des lois de la pesanteur. A mesure que nous nous en éloignons, nous avons l'impression de le voir grandir, comme nous avons la même sensation quand nous nous éloignons d'une puissante montagne. Il en est de même, dans l'ordre historique, pour la mémoire des véritables grands hommes. Elle grandit avec l'éloignement et le recul du temps.

La renommée de Mgr Roy, par exemple, grandira encore à mesure que les années passeront. Et l'histoire verra en lui, dans la puissante unité de sa vie, un grand conducteur de peuple, doué de la claire vision des dangers de l'avenir et des besoins du présent, alors que sera reléguée dans les poussiéreuses oubliettes des archives ou vouée au mépris la mémoire de tels ou tels politiciens étroits ou fielleux, sectaires et haineux, aux mentalités de jacobins à qu'il a manqué les circonstances pour l'être, qu'il l'ont détesté et maudit, et qui, avec des procédés souvent hypocrites, ont combattu son œuvre. Son œuvre, déjà, elle paraît grande à l'étranger; et jusque dans l'Amérique du Sud on s'en inspire, en certains endroits, pour reprendre l'offensive, pour opposer une digue au désordre intellectuel, moral et social qui monte là-bas comme ici.

Deux siècles de recul ont grandi le noble figure de Mgr de Laval. La réputation du coléreux baron d'Avaugour n'a guère dépassé la hauteur des tonneaux de rhum dont il avait pris le patronage.

Deux siècles d'éloignement ont fait sortir de la tombe Dollard et ses compagnons. Et, parce qu'ils se sont sacrifiés et que le temps met les choses et les gens à leur place, ils grandissent.

De l'Histoire à gauche et à droite

Le pont de Québec dépassé, une rampe rocheuse a tôt fait de nous supprimer le paysage du fleuve. Et nous traversons la Chaudière, dont les eaux, au fond d'une étroite et profonde tranchée, dévalent entre les cailloux et les pointes de roc, pleines de tourbillons, de convulsions et de bouillonnements, jusqu'au bassin spacieux qui s'arrondit à notre gauche. Dans les eaux profondes et tranquilles de ce petit lac pittoresque et encaissé qui, par un étroit goulet, communique avec le fleuve, on essaya de faire hiverner des navires au temps des Français. Mais on avait compté sans la débâcle des glaces, au printemps, qui se fait avec une grande violence. C'est ainsi qu'au printemps de 1754 la frégate le *Caméleon*, qui avait hiverné dans ce havre, fut perdue.

À droite du train, du côté ouest de la Chaudière, s'ouvre un large espace de prairies s'élevant d'une pente douce vers S.-Nicolas et où un ruisseau vient en serpentant se jeter dans la rivière. En 1683, M. de la Barre et l'intendant de Meulles accordèrent aux Jésuites une seigneurie de deux lieues de front sur autant de profondeur à cet endroit, chaque côté de la Chaudière. À l'embouchure du ruisseau les Pères organisèrent une grosse bourgade abénaquise et la mirent sous la direction de deux missionnaires de cette nation, les PP. Jacques et Vincent Bigot, S.J.

Dans les prairies naturelles des environs et d'en arrière d'Etchemin, les Abénaquis semaient du blé-d'Inde qui, avec la chasse et la pêche, formait la nourriture de la nation. Et pour chasser ils se répandaient dans tout le territoire de l'Etchemin, où une rivière a gardé leur nom, et en arrière de la côte lévisienne, où l'on voit encore trois endroits qui, par leur nom, ont conservé trace du passage de ces sauvages : ce sont *Taniata*, *Sarosto*, le rang où est né S. E. le cardinal Bégin, et *Arlaka*, le canton natal de Mgr Bourget.

La florissante mission du P. Bigot, placée sous le vocable de S.-François de Sales, possédait une chapelle de soixante pieds sur trente, autour de laquelle rayonnaient les longues rangées de cabanes. Il y eut jusqu'à mille âmes et plus dans ce village. C'étaient là, du côté du sud contre l'Iroquois, des sentinelles toujours en alerte à l'abri desquelles les colons pouvaient dorénavant, dans le bassin de Québec, s'occuper sans crainte aux travaux des champs.

Un rempart pour la Colonie

Les guerriers du village de S.-François firent partie de toutes les expéditions guerrières de l'époque contre les Iroquois ou les Anglais. C'est avec eux et une poignée de Canadiens que M. de Portneuf remonta la Chaudière pour aller rencontrer M. de Saint-Castin, sur la Kennebec et s'emparer de Casco. Ce sont eux qui, pendant le siège de Québec par Phipps, partirent en canot, allèrent avertir du fait les transports français qui remontaient le fleuve, et les conduisirent en sûreté dans le Saguenay. Toujours en campagne, ils montaient par la Chaudière et terrorisaient les villages de la Nouvelle-Angleterre.

Le village de S.-François, pendant la vingtaine d'années de son existence, fut le théâtre de belles vertus et d'une intense pratique religieuse. En 1691, les Abénaquis firent un vœu à Notre Dame de Chartres. Chartres était alors le grand centre de pèlerinage et de dévotion envers la T. S. Vierge.

Ce vœu, écrit dans leur langue et accompagné d'un grand collier de porcelaine artistement travaillé à leur façon, fut porté à Chartres par le P. Bigot,

beauceron de la région de Chartres, lui-même, et à qui les chanoines de la basilique donnèrent pour ses Abénaquis un beau reliquaire qu'il leur apporta à son retour, en 1694. Le vœu et le collier existent encore. On voit le collier, que renferme une chasse vitrée, dans la chapelle de Notre-Dame sous-Terre, l'antique sanctuaire sis dans la crypte de Notre-Dame de Chartres.

En 1700, M. de Callières songea à établir les Abénaquis de la Chaudière et de Sillery sur la rivière S.-François, pour y dresser une barrière plus sûre du côté de la Richelieu contre les Iroquois. Et dans l'automne, le P. Bigot s'y transporta avec la plus grande partie de son monde et y transféra la mission de Saint-François de Sales au lieu où elle est aujourd'hui. Plusieurs Abénaquis ne voulurent pas suivre les émigrants ; ils montèrent s'installer dans les beaux endroits tranquilles, riches en chasse et en pêche, où s'étendraient plus tard les paroisses de S.-Joseph et de S.-François de la Beauce.

Du village abénaquis de S.-François de Sales il ne reste aucune trace visible. Des fouilles permettraient probablement de ramener différents objets à la surface. Mais je ne dis pas cela pour inviter les voyageurs de la " Liaison " à prendre pelles et pics et à venir creuser des tranchées, car j'inviterais sûrement dans le désert en ce moment. Alors, continuons notre route.

Un petit mot, tout de même, sur la rivière que nous venons de franchir.

Un coup d'œil dans le sud

La Chaudière sort du lac Mégantic. Elle prend ses sources dans les hautes terres qui séparent le Maine et le Vermont de la Beauce. C'est une des rivières les plus importantes de la province. Elle baigne 116 milles de pays et draine de 2,500 à 3,000 milles carrés de territoire. Sa largeur varie de quatre à six cents pieds, sauf à certains endroits où elle ne dépasse guère un jet de pierre. Une cinquantaine de rivières et une vingtaine de lacs l'alimentent.

La région qu'elle parcourt est une des plus fertiles et des mieux peuplées de la Province.

" Ses bords, écrit M. Jos-Edm. Roy, (1) présentent les aspects les plus variés. Tantôt ils s'élèvent à pic en masses rocheuses et arides, et le flot coule, alors serré et rapide ; d'autres fois ils s'arrondissent en collines pittoresquement boisées. Quand ils traversent les paroisses de S.-Joseph, S.-François, Ste-Marie et S.-Bernard, ils s'abaissent pour former de grasses et plantureuses vallées dans le ravissant pays de la Beauce. Ici la Chaudière coule tranquille et douce sous les grands ormes." Entre les hauteurs qui s'éloignent, s'étendent ces beaux grands fonds, si fertiles, où s'appuient des côtes harmonieusement arrondis, couronnés de verdoyantes érablières qui en sont l'orgueil, l'ornement et la richesse. Et gracieusement, dans un paysage parfois ravissant, qui rappelle certaines parties de la vallée de la Loire, la rivière serpente paresseusement.

Dès les premiers temps de la Colonie, la Chaudière fut une voie naturelle de communications entre Québec et la Nouvelle-Angleterre. En 1646, le P. Druillettes, S.J., la remontait en se rendant au pays des Abénaquis. En 1650, comme ambassadeur de M. d'Ailleboust, il allait à Boston en remontant la même rivière. Dès 1671, il était question d'ouvrir, par cette vallée, une route pour atteindre l'Acadie par la vallée de la S.-Jean.

(1) *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, vol. I, XX.

Dans l'hiver de 1689-90, M. de Portneuf, avec cent-dix Canadiens et Abénaquis, passait par la Chaudière pour aller ravager l'établissement anglais de Casco. En 1697, d'Iberville proposait d'aller s'emparer de Boston en passant par la vallée de la Chaudière avec 1,600 hommes. Comme ce projet était le plus pratique, les autorités d'alors en acceptèrent un autre. L'expédition se fit par mer et aboutit à un fiasco.

En 1736, S.-Joseph, la doyenne et le chef-lieu des paroisses de la Beauce, fut fondée. Elle fut longtemps la seule paroisse de la région.

Ce fut par la vallée de la Chaudière, également, qu'une colonne des troupes de la révolution américaine, commandée par le colonel Arnold, passa pour venir prêter main forte à Montgomery sous les murs de Québec. Les "Bos-tonnais" furent reçus cordialement par les Beaucerons, population indépendante et remuante qui, apparemment, ne prisait guère le régime anglais. Personne ne vint donner l'alarme à Québec et Arnold survint à l'improviste à Lévis.

A S.-François de la Beauce, en 1804, naissait un des premiers missionnaires du Nord-Ouest, l'abbé François Boucher, qui fut ordonné à la Rivière-Rouge, par Mgr Provencher, en 1829.

Par la route de Kennebek, ouverte en 1830, la vallée de la Chaudière est la voie la plus courte entre Lévis et Portland.

Charny et la Chute

Voici Charny, gros village situé en haut du Saut de la Chaudière et point de jonction des réseaux de trois des voies ferrées de l'État.

Situé dans la Seigneurie de Lauzon, Charny tient son nom de Jean de Lauzon, sieur de Charny, troisième seigneur de Lauzon et grand sénéchal de la Nouvelle-France, qui fut tué par les Iroquois le 22 juin 1661. Cet endroit, sis dans la concession de la Hétière, portait jadis le nom sentimental de "Belles-Amours". Plus tard, avec le passage des voies ferrées semeuses de termes anglais, il s'est affublé du nom de *Chaudière Curée*. Avec la fondation de la paroisse, en 1902, il a pris son nom actuel. Comme cette paroisse est détachée de S.-Jean-Chrysostôme, il va sans dire que la séparation ne s'est faite qu'après de longs et laborieux pourparlers avec les Chrysostomites.

Nous allons maintenant prendre résolument la direction de l'ouest.

Nous franchissons de nouveau la Chaudière à quelques arpents au-dessus de la cataracte pittoresque qu'elle forme, et au-dessus de laquelle l'écluse de la Cie Canadienne d'Électricité forme un vaste bassin.

Du haut de l'écluse, au milieu d'un paysage d'un pittoresque sauvage, la masse des eaux se précipite d'une hauteur de cent cinquante pieds. Elles s'abattent et rebondissent dans un bassin profond, sombre gouffre qu'enserrent de noirs rochers, et dont personne n'a pu sonder la profondeur. L'action continue des flots a creusé au flanc du rocher des cavités arrondies qui ressemblent à des chaudières. Du pied de la Chute, dans les grosses eaux, monte une buée épaisse, semblable à la vapeur qui s'élèverait d'une vaste chaudière pleine d'eau en ébullition.

Champlain, le premier européen probablement qui l'ait vue, en 1613, en a laissé une courte description et il lui donne justement le nom qui, ensuite, est passé à la rivière.

Dès le dix-huitième siècle, le spectacle du Saut de la Chaudière était fort recherché par les touristes. Il nous en est resté plusieurs descriptions et aussi quelques dessins.

Dans la plaine

Des bords de la Chaudière aux rives de la Richelieu notre convoi va traverser une vaste plaine, sillonnée de rivières, avec, de ci de là, de légers côteaux, plaine d'aspect pauvre d'abord, puis, bientôt fertile, aux terres grasses, aux belles cultures, aux fermes d'habitants à l'aise et généralement bien bâties.

Des "concessions" de S.-Nicolas, où le train file en s'éloignant graduellement du fleuve, nous apercevons encore, fermant l'horizon au nord, la ligne bleue et sinueuse des Laurentides. S.-Nicolas est une vieille paroisse dont la fondation remonte à 1694. Elle fut taillée, elle aussi, dans la vaste seigneurie de Lauzon. Sa première église fut élevée en 1700. Jusque-là, on avait dit la messe chez André Bergeron, un des premiers colons de l'endroit. L'église actuelle, la troisième, est de 1821. Elle se trouve à environ un mille et demi à l'ouest du site de la première, qui s'élevait à l'Anse du vieux moulin. C'est à S.-Nicolas que naquit, le 11 octobre 1809, l'apôtre de l'extrême Nord-Ouest, le premier évêque de Vancouver, Mgr Modeste Demers. Il fut le premier missionnaire chez la plupart des tribus sauvages de la Colombie (1839-1871) et fut sacré évêque par Mgr Blanchet, à Oregon City, en 1847.

À une douzaine de milles de la Chaudière nous passons à St-Apollinaire, paroisse plus récente, formée en 1857, centre d'un beau district agricole. C'est un pays de cultures et de bois, aux longues lignes horizontales.

En passant, saluons le curé de St-Apollinaire, M. l'abbé Arthur Lacasse, de la Société Royale du Canada. Poète de renom, un de nos meilleurs, il vient de publier un nouveau recueil, *Les heures sereines*, qui lui fait honneur et augmente le patrimoine de notre littérature. Il est du nombre de ces curés de campagne, que d'aucuns regardent avec suffisance, mais qui ont fait la force de notre race, l'ont sauvée, et parmi lesquels on trouve, avec des hommes d'un jugement supérieur, des savants, de fins lettrés, des orateurs de valeur.

La station de Tilly, à cinq milles plus loin, nous rappelle que nous sommes sur le territoire d'une des vieilles paroisses de la Côte-Sud.

Le 29 octobre 1672, Talon concédait à M. de Villieu, lieutenant dans le régiment de Carignan, une seigneurie à l'ouest de la seigneurie de Lauzon. Il s'occupa assez peu d'exploiter son domaine, car, en 1680, cinq colons seulement avaient pris des terres sur sa concession et, en 1683, la population y avait diminué de cinq âmes. En 1700, un fils de M. de Villieu, Claude-Sébastien, vendit la seigneurie à Pierre-Noël Le Gardeur de Tilly.

La Seigneurie de Villieu prit le nom de son nouveau propriétaire et celui-ci se mit résolument à coloniser son domaine. Il commença par bâtir une chapelle en bois où, dès 1702, se déroulaient les offices.

La population augmentant rapidement, il fallut bâtir une église en pierre, en 1721, un peu au nord de l'église actuelle. Les Anglais s'y retranchèrent en 1759 et commirent beaucoup de dégâts dans les environs. La vieille église fut remplacée en 1788 par l'église qu'on voit aujourd'hui. Aux murs de cet édifice, dont l'intérieur, malgré plusieurs restaurations, a conservé son cachet ancien, on voit cinq peintures de la collection de l'abbé Desjardins. Cette collection, formée de toiles enlevées aux églises et aux couvents de Paris, pendant la Révolution,

fut envoyée à Québec au commencement du dix-neuvième siècle, pour être mise en vente. On comprend ainsi la présence, dans certaines de nos églises de vieilles paroisses de campagne, de tableaux de maîtres anciens, qui, à eux seuls parfois, financièrement parlant, valent beaucoup plus que l'édifice qui les renferme.

De Laurier à Villeroy nous traversons les terres boisées de la vieille seigneurie de Lotbinière, concédée en mars 1672 par l'intendant Talon à Ls-Théandre Chartier de Lotbinière, membre du Conseil Souverain, venu au Canada en 1646. Dans cette région la colonisation s'ouvre des enclaves croissantes. Nous y franchissons la rivière Henry et, au milieu d'un joli paysage forestier, la rivière du Chêne.

La région de Nicolet

Plus loin, à Daveluyville, village qui tient son nom d'un marchand de l'endroit, M. Adolphe Daveluy, nous traversons la rivière Bécancour. C'est un cours d'eau assez considérable, qui doit son nom à M. Robineau de Portneuf, sieur de Bécancour, et à qui la seigneurie de ce nom avait été concédée en avril 1647. Auparavant, cette rivière portait, paraît-il, le nom de rivière Puante, à cause de l'odeur répandue par les cadavres d'ennemis massacrés au cours d'un combat, à son embouchure, par les Algonquins des Trois-Rivières, une trentaine d'années avant l'arrivée de Champlain.

La rivière Bécancour va prendre sa source dans les hauteurs du comté de Mégantic et des cantons de Broughton et de Leeds, dans la Beauce et jusque dans le lac de S.-Ferdinand d'Halifax. Longue de 67 milles, elle daine 980 milles carrés de territoire. Elle est coupée, en plusieurs endroits, de chûtes ou de rapides. Au nord de la voie ferrée, sous le pont des voitures, on aperçoit une jolie chute.

A t ente lieues de Québec, après avoir dépassé S.-Wenceslas,] paroisse qui date de 1869, nous passons à S.-Léonard, paroisse dont la fondation remonte à 1866. Une voie latérale peut nous mener de là jusqu'à Nicolet, la capitale religieuse du diocèse du même nom, jolie petite ville d'environ 2,500 âmes, tranquillement assise près de l'embouchure de la rivière qui porte son nom et qui se jette dans le lac S.-Pierre.

Le lac S.-Pierre fut ainsi nommé en 1603 par Champlain. Jacques-Cartier l'avait appelé lac d'Angoulême. En 1609, le fondateur de Québec donna à la rivière Nicolet le nom de du Pont, en l'honneur de son ami Pontgravé. Elle reçut, plus tard, aux environs de 1660 probablement, le nom de Nicolet, en souvenir de Jean Nicolet, le grand interprète et découvreur dans l'Ouest, amené de Normandie par Champlain et qui s'établit aux Trois-Rivières. Le nom de la rivière est passée à la paroisse, fondée en 1715.

Nicolet renferme un beau groupement d'édifices religieux et de maisons d'éducation. Son séminaire, fondé en 1801 par le curé de la paroisse, l'abbé Brassard, est un des plus anciens et des plus en vue du pays. Le premier nom sur la liste des premiers élèves de 1801 est celui de Norbert Provencher, le futur premier évêque du Nord-Ouest et de S.-Boniface. Il fut aussi le premier élève du séminaire admis à prendre la soutane, en 1809. Du séminaire de Nicolet, aussi, sont sortis les abbés François Boucher, Ant Belcourt, Sévère Dumoulin, J.-Arsène Mayrand, collaborateurs de Mgr Provencher, et le fondateur de Lévis, Mgr Déziel.

VALMONT MARTIN M.D
MAIRE



CABINET DU MAIRE

Québec, le 23 juin 1927

Le maire de Québec, au nom de la plus ancienne ville du Canada et de la première ville française d'Amérique, souhaite un bon et fructueux voyage aux amis de l'ACTION CATHOLIQUE membres de la LIAISON FRANÇAISE 1927.

Que ce groupe de voyageurs distingués apporte à nos frères cadets des régions françaises du Canada, les hommages de leurs aînés québécois.

Que les membres de la LIAISON FRANÇAISE 1927 présentent dans les villes anglaises de ce Dominion, où ils s'arrêteront pour visiter, les saluts respectueux de la vieille cité de Champlain et de son premier magistrat.

L'occasion est belle pour moi de vanter à nos compatriotes français et anglais, les attraits uniques de Québec, son charme historique, sa population hospitalière et empressée envers les visiteurs.

Tous, compatriotes de l'une et l'autre langue sont invités à parcourir Québec et ses alentours.

VALMONT MARTIN M.D
MAIRE




CABINET DU MAIRE

Ils ne manqueront pas de remarquer le pittoresque de notre cité, les avantages qu'elle offre à l'industrie, l'attrait qu'elle procure aux personnes cultivées, les qualités de sa population, et les traditions qui distinguent celle-ci des autres groupes ethniques.

Québec a fait une fête aux délégués ontariens de la bonne entente. Il a reçu avec enthousiasme, deux fois déjà, nos frères de la SURVIVANCE.

Québec marque avec plaisir son affection pour ses enfants de langue française qui ont construit au loin, dans notre vaste pays, leur foyer, quand ils leur plaît de revenir à la maison paternelle. Il s'ingénie à prouver à nos concitoyens de langue anglaise qu'il ne désire, dans le respect de ses droits nationaux, que la plus grande harmonie entre races et pays.

Je fais le vœu que les tournées de LIATSON FRANCAISE fassent mieux connaître Québec et le Québec, car le connaissant mieux on ne manquera pas de l'estimer fort.

J. Valmont Martin
Maire de Québec

La cathédrale est remarquable par ses boiseries et ses vieux tableaux, qui firent partie de l'envoi de l'abbé Desjardins à Québec.

Filant vers le sud-ouest, nous ne pouvons saluer Nicolet qu'à une distance de cinq lieues. Sur un pont élevé et d'une longueur de 720 pieds nous franchissons la rivière Nicolet. D'un côté comme de l'autre, nous jouissons d'une jolie perspective sur la vallée fertile, riche en beaux grands arbres comme toute la région d'ailleurs. C'est une des caractéristiques du bassin nicolétain que la puissance et la beauté de ses arbres.

La vallée de la Saint-François

De poste en poste et en passant par S.-Cyrille, grosse paroisse érigée en 1868, nous atteignons Drummondville, petite ville industrielle de plus de 3,000 âmes et située sur le bord de la rivière S.-François. Son nom lui a été donné en souvenir du général Drummond, qui commandait les troupes canadiennes à la bataille de Lundy's Lane, à une couple de milles des chutes de la Niagara, le 25 juillet 1814, et qui fut, par intérim, gouverneur général du Canada, de 1815 à 1816. Il a été jusqu'à ce jour, depuis 1760, le seul canadien de naissance à occuper ce poste. Le 14 avril 1815, le major général Frédéric-Georges Herriot, qui remontait la rivière S.-François avec un détachement de soldats appartenant aux régiments licenciés des Meurons, des Watteville et des Voltigeurs, planta sa tente sur la côte sud de la rivière, près des chutes. Émerveillé du site et des pouvoirs d'eau dont il prévoyait, sans doute, l'importance pour l'avenir, il appela l'endroit Drummondville.

Le fondateur avait beaucoup d'estime pour les catholiques. En 1818, il donna quelques lots du village à Mgr Plessis pour la construction des édifices religieux et à condition que l'Évêque y envoyât un prêtre. C'est pourquoi, lorsque la paroisse de Drummondville fut érigée canoniquement, en 1856, on la plaça sous le patronage de saint Frédéric en l'honneur du fondateur de l'endroit.

Grâce à ses pouvoirs d'eau, à l'électricité qui s'y produit, Drummondville expédie des produits manufacturés dans ses usines pour plus de quatre millions par année.

La rivière S.-François, qui va tomber dans le lac S.-Pierre à quelques lieues plus bas, est un des plus importants cours d'eau de la Province. Elle a une longueur de cent trente-cinq milles. La vallée qu'elle arrose est une des plus riches et des plus belles de la Province. De ses eaux elle baigne quelques-uns des paysages les plus harmonieux des Cantons de l'Est, région où abondent pourtant les beaux sites.

La rivière remonte vers le sud-est, pour rencontrer le lac Aylmer et rejoindre, dans les Hauts de Beauce, le grand lac S.-François qui lui sert de source. À Sherbrooke, elle rencontre la rivière Magog qui lui apporte les eaux des hauteurs de la frontière américaine, du côté du sud. Plusieurs lacs s'y déversent, entre autres le vaste lac Memphrémagog, qui s'étend dans un cadre puissant de collines et de montagnes.

La rivière S.-François a reçu son nom en souvenir de François de Lauzon qui, en 1635, fit l'acquisition d'une seigneurie bornée par ce cours d'eau. Cette rivière a été une des grandes voies de communication des Abénaquis. Au mois de février 1690, le sieur Hertel de la Frenière, parti des Trois-Rivières avec cinquante-deux Français, Abénaquis et Algonquins, remontait la vallée de la S.-François jusqu'aux environs du site de Sherbrooke, pour, de là, par la

hauteur des terres, rejoindre la vallée de la Connecticut, la descendre et, après un rude voyage de deux mois en raquettes, arriver, le 27 mars, devant le village fortifié de Salmon-Falls, à Portsmouth, dans le New-Hampshire. Le même jour, l'audacieux parti prenait et détruisait la place.

Vers la Yamaska

De Drummondville continuons notre trajet à travers la plaine fertile des Cantons de l'Est, ainsi appelés, non parce qu'ils sont situés dans l'est de la Province — ils sont plutôt dans le sud —, mais probablement parce qu'ils se trouvaient à l'est de ceux d'Ontario que le gouvernement organisait en même temps qu'eux, à la fin du dix-huitième siècle. Et nous traversons les belles paroisses agricoles de St-Germain, organisée en 1859, et de St-Eugène, dont l'organisation remonte à 1878. Puis nous entrons dans le diocèse de Saint-Hyacinthe et dans le comté de Bagot et nous passons à Ste-Hélène, paroisse fondée en 1853.

En approchant de Ste-Rosalie, nous apercevons dans le lointain, vers le sud, la ligne bleuâtre, puis les premiers contreforts de la chaîne des montagnes du Vermont.

Ste-Rosalie, où notre voie rejoint celle du Grand-Tronc, a été taillée à même le territoire de Saint-Hyacinthe en 1832. Son nom lui vient de ce que plusieurs membres des familles Papineau et Dessaulles portaient ce prénom. Et cet endroit faisait partie de la seigneurie de M. Dessaulles.

Peu après Ste-Rosalie nous traversons la rivière Yamaska. Elle porte, depuis au moins 1678, ce nom, sur la signification et l'étymologie duquel on est encore à l'époque des doctes discussions. En attendant que les savants se soient mis d'accord sur ce grave sujet, contentons-nous d'admirer ce beau et large cours d'eau qui prend sa source dans le comté de Brome, dans les hautes terres qui bordent la frontière, et qui arrose une des vallées les plus riches du Canada. Il reçoit les eaux de plusieurs lacs et son cours atteint une longueur d'un trentaine de lieues.

A peine avons-nous eu le temps de jeter un coup d'œil sur la rivière, que nous pénétrons dans la ligne des beaux ormes de St-Hyacinthe.

Saint-Hyacinthe

Située à douze lieues de Montréal, St-Hyacinthe s'élève à la limite des Cantons de l'Est. Elle a une population de près de douze mille âmes. Centre rural important, chef-lieu judiciaire des comtés de St-Hyacinthe, Bagot et Rouville, desservie par trois chemins de fer, c'est une cité industrielle prospère.

C'est aussi une des plus jolies villes de la Province. Les arbres, des ormes pour la plupart, y sont en telle abondance que la ville disparaît sous leur frondaison. C'est comme une forêt d'où émergent ça et là, des clochers, des tourelles et des pignons.

Ce qui, avec ses arbres, et le charme de son site sur la rive d'une large rivière, avec un vaste horizon de plaines borné par la ligne sinuose de hauteurs lointaines, fait la beauté de la ville, ce sont ses églises et ses édifices religieux. A ses nombreuses communautés religieuses, près d'une douzaine, elle doit une large part de sa prospérité. Ville industrielle, elle est aussi un centre important de voies ferrées. Ses fabriques, au nombre d'une quarantaine, produisent

annuellement pour une valeur de huit millions. Parmi ses industries il en est une de grande réputation, non seulement chez nous, mais aux États-Unis et même en Europe : c'est la fabrique d'orgues Casavant & Frères. Cet établissement est un des plus intéressants à visiter qui soient. Sous la direction d'un guide compétent on y assiste, par le menu et dans le détail, à la création et à la mise en train du mécanisme si délicat, si compliqué du roi des instruments de musique.

En septembre 1748, le gouverneur de la Galissonnière et l'intendant Bigot concédaient à Pierre-François Rigaud de Vaudreuil, fils du marquis de Vaudreuil, gouverneur de la Nouvelle-France, une seigneurie de six lieues de front sur la rivière Yamaska sur trois lieues de profondeur chaque côté de cette rivière. M. Rigaud vendit sa seigneurie, en 1754, à Hyacinthe-Simon Delorme, de Québec, entrepreneur pour les plateformes et affûts d'artillerie pour le service du Roi. C'est lui qui a laissé son nom à la paroisse, érigée en 1777.

C'est en 1760 que furent concédées les premières terres. Le premier établissement seigneurial fut élevé au Rapide plat, à quatre milles plus bas que la ville. Les offices religieux se faisaient dans la maison du seigneur.

En 1780, il y avait soixante-quinze familles ; on construisait une église en bois que l'on remplaçait, au même endroit, en 1793, par une église en pierre. C'est la vieille église paroissiale.

La plus ancienne des institutions religieuses de la ville est le Séminaire, fondé en 1811, sur le terrain actuel de l'évêché, par l'abbé Antoine Girouard, curé de la paroisse (1805-1832). Parmi les anciens élèves qui ont illustré cette maison, mentionnons le premier archevêque de l'Ouest, Mgr Taché, né à la Rivière-du-Loup (en bas) en 1823, qui y fit ses études de 1833 à 1841. Citons aussi Jules-Paul Tardivel, le fondateur de la *Vérité*, le pionnier du journalisme catholique et indépendant au Canada. En 1853, le vieux Collège fut cédé à l'Évêque, Mgr J.-C. Prince, et on construisit le nouveau séminaire au site actuel.

Siège d'un évêché depuis 1852, St-Hyacinthe a vu, en 1861, la fondation, par la R. M. Catherine-Aurélien du Précieux-Sang, de la première communauté de religieuses contemplatives cloîtrées organisée au Canada par des canadiennes.

La petite maison, théâtre de la fondation, existe encore.

Cet institut compte aujourd'hui une vingtaine de monastères. L'Ouest en a sa part avec les maisons de St-Boniface, de Prince-Albert et de Gravelbourg.

Un journal catholique, le *Courrier*, alertement rédigé, mène le bon combat dans la région, et, d'après les méthodes de plus en plus comprises et appréciées de la presse indépendante, juge les faits à leur valeur et non d'après les couleurs des partis politiques. C'est un des doyens de la presse du pays et le doyen de nos journaux canadiens-français, car sa fondation remonte à 1852. Tardivel y a fait ses premières armes dans le journalisme en 1873.

Pour terminer, remarquons en passant la physionomie remarquablement française de la ville. A ce point de vue, elle l'emporte grandement sur Montréal et aussi sur Québec que le tourisme et le snobisme sont en train de défigurer.

Autour de Belœil

Passé St-Hyacinthe, les paroisses de Ste-Madeleine et de St-Hilaire nous offrent, du côté du sud, une belle perspective de hauteurs, particulièrement le massif imposant du mont Belœil, montagne volcanique de 1,430 pieds de hau-

teur, dont les abords et la base sont couverts de vergers célèbres et dont le sommet boisé porte un lac tranquille et profond dans le cratère du volcan éteint. En 1841, Mgr Forbin-Janson, évêque de Nancy, y bénit la croix qui couronnait la montagne autrefois et dont il ne reste plus guère que des débris.

Du haut de la table de roc qui domine tout le massif, l'œil commande d'immenses horizons et s'étend sur la plaine sans fin, "comme sur la page d'un gigantesque atlas! Nous embrassons d'un regard l'entrée du Lac Champlain et la bouche du Richelieu, St-Hyacinthe et Montréal, l'éparpillement des villages et des hameaux depuis le fleuve jusqu'à la frontière américaines!!" (1)

Nous contournons le pied de la montagne en longeant le cours de la Richelieu, intéressante avec sa bordure de grands arbres et de belles propriétés.

Voici, au bord de l'eau, le village de St-Hilaire, étendu autour de sa vieille église. St-Hilaire est une paroisse riche en vergers et qui date de 1799. Elle est ornée d'un monument aux morts de la Grande Guerre, qui a fait jaser et qui, même, à cause de son inscription, a reçu la visite écornante d'une cartouche de dynamite. Ce monument fait partie de la couple de douzaine, ou plus, de ses semblables, élevés après la guerre de 1914-18 sur le territoire de notre province. A peu d'exceptions près, ils brillent surtout par la platitude dans l'inspiration et la pauvreté dans l'exécution.

L'autre bord de l'eau, en face, c'est le village de Belœil, une des anciennes paroisses de la région et qui, comme telle, date de 1772. Mais nous avons bientôt fait de traverser la célèbre rivière dont le nom apparaît tant de fois dans notre histoire. C'est ici même que, le 28 juin 1864, à une heure du matin, un train spécial du Grand-Tronc chargé de trois cent cinquante émigrants allemands arrivés à Québec, vint s'engouffrer dans la rivière, le pont-levis du pont étant ouvert pour laisser passer des barges. Quatre-vingt-huit passagers furent tués ou noyés. L'enquête prouva que le mécanicien du train, qui se sauva, lui, était ivre et avait lancé son train sur le pont sans s'occuper du feu rouge d'arrêt. Encore un crime de l'alcool que les gros journaux vantent comme producteur de force, d'énergie et de valeur dans le travail.

La rivière Richelieu

Large et profond, ce cours d'eau, qui porterait le nom de fleuve en Europe, prend sa source dans le lac Champlain et se jette dans le S.-Laurent à Sorel. Il est navigable depuis Sorel jusqu'à Chambly. Le canal de Chambly long de quatre lieues, fournit ensuite une communication facile jusqu'au lac Champlain, celui-ci relié à l'Atlantique par le canal Champlain et la rivière Hudson, ce qui forme une importante voie de navigation avec le S.-Laurent.

Parce qu'elle était la grande route que suivaient les Iroquois pour venir semer le carnage dans la vallée du S.-Laurent, la Richelieu s'appela d'abord la rivière des Iroquois. Plus tard, on l'appela rivière Sorel et Chambly à cause des forts de Sorel et de Chambly élevés en 1666, l'un à son embouchure et l'autre au pied du grand rapide. En 1642, Montmagny construisit un fort à l'embouchure de la rivière et le nomma Richelieu en l'honneur du grand cardinal et premier ministre. Et le fort a donné, à la langue, son nom à la rivière.

C'est à l'embouchure de la Richelieu que Jacques-Cartier, en 1536, laissa son vaisseau l'*Emérillon*, pour monter en barque jusqu'à Hochelaga. Champlain

(1) Fr. M.-VICTORIN : *Récits laurentiens*.

y pénétra en 1603. Six ans plus tard, de même qu'en 1610, il la remonta avec les Algonquins et les Hurons, pour porter la guerre chez les Iroquois, qu'il rencontra dans le haut du grand lac qui prit son nom.

Au mois d'août 1642, c'est sur ses eaux que, captif, montait au pays des Iroquois le Bienheureux Isaac Jogues, S.J. En septembre 1666, la brillante expédition qui, sous le commandement de M. de Tracy, allait châtier les Iroquois, remontait son cours. C'est sur ses rives que, licenciés, s'établiront, les années suivantes, les soldats du régiment de Carignan avec leurs officiers comme seigneurs. Et ce sera l'origine des belles paroisses qui s'étendent chaque côté de la rivière.

Voie naturelle de communication entre les vallées du S.-Laurent et de l'Hudson, la vallée de la Richelieu fut le théâtre du va et vient des troupes dans chacune des guerres qui mirent aux prises Anglais et Français, Américains et Canadiens. Au mois de février 1690, elle vit passer les deux cents hommes de M.M. de Sainte-Hélène et d'Ailleboust de Mantet, qui s'en allaient détruire le village fortifié de Corlar, sur la rivière Mohawk, à six lieues d'Albany, et porter la terreur dans toute la région.

Région de postes fortifiés comportant garnisons, la vallée grandit dans une atmosphère militaire et d'expéditions guerrières, comme celles de 1754 à 1760, de 1775 à 1780, de 1812 à 1814. Aussi quand il y eut de la poudre dans l'air, en 1837, les patriotes de la vallée ne furent pas les derniers à "casser des vitres pour faire entrer de l'air dans la maison" où l'oligarchie anglaise travaillait à nous asphyxier. Les batailles de S.-Denis et de S.-Charles les brutales répressions anglaises, tout cela est encore dans les mémoires et s'est comme ramassé dans le "Monument aux patriotes de 1837" élevé à S.-Denis-sur-Richelieu.

Aujourd'hui et depuis longtemps, les randonnées guerrières sont choses du passé, tout comme le vieux fort Chambly qui, avec son apparence de forteresse moyenâgeuse, jette sa note d'archaïsme et d'héroïsme d'antan sur le bord de la rivière. Au lieu de la conquête par les armes, nos voisins du sud ont entrepris la conquête économique de notre province. Assurés des complicités nécessaires et sachant quelles avenues acheter et quelles trahisons provoquer, ils sont en train d'y réussir. Là où les armes ont échoué, l'or est en voie de réussir.

Aux approches de Montréal

De Belœil, dont l'érection canonique remonte à 1772, nous filons droit à travers les riches paroisses de S.-Bruno et de St-Hubert.

S.-Bruno, située sur la seigneurie de Montarville, dans une région accidentée, pittoresque et ornée de jolis lacs, doit son nom à une famille Bruneau qui était établie au mont S.-Bruno, sur les bords d'un beau lac. Cette paroisse, desservie autrefois par Chambly, date de 1843. Avec elle nous sommes entrés dans le diocèse de Montréal.

St-Hubert de Chambly, qui date de 1862, faisait autrefois partie de Longueuil, une des plus anciennes paroisses de la Côte et datant de 1669. La seigneurie de Longueuil fut concédée, le 24 septembre 1657, à Charles Le Moyne, le père de d'Iberville. Elle fut érigée en baronnie en 1700. En 1685, M. de Longueuil fit élever un fort en pierre, à deux étages, contenant une grande chapelle et flanqué de quatre tours rondes. Ce fort, connu sous le nom de Château de Longueuil,

fut occupé par les Américains en 1775 et, ensuite, par une garnison anglaise, jusqu'en 1792 où le feu le saccagea. Il fut démoli en 1810.

Le nom de Longueuil vient d'un village de la Normandie, où était né Charles Le Moynes.

Sur notre droite s'étend un long nuage de fumée. Nous approchons de Montréal. Bientôt nous voyons briller les eaux du fleuve, le "chemin qui marche"; nous sommes à S.-Lambert, petite ville industrielle de quatre mille âmes, et nous roulons sur l'immense pont Victoria, d'une longueur d'un mille et demi. C'est un des plus longs du monde. Il se compose de vingt-cinq travées de 242 pieds chacune, celle du centre ayant 330 pieds. Large de soixante-cinq pieds, il porte deux voies ferrées, une voie de tramways et une voie carrossable. Construit de 1854 à 1859, au coût de six millions, il a été refait en 1898-99.

Le nom de côte S.-Lambert donné à la rive sud du S.-Laurent, en face de Montréal, remonte aux premiers temps de la colonisation dans cette région. La Côte S.-Lambert faisait partie de la seigneurie de la Prairie de la Magdeleine, concédée aux Jésuites, le 1er avril 1647, par M. de Lauzon. Et c'est en l'honneur de Lambert Closse, major de Ville-Marie et gouverneur en l'absence de M. de Maisonneuve, que cette partie de la seigneurie, d'abord pourvue du nom d'évocatour et significatif de Mouille-Pied, reçut son appellation actuelle.

Lambert Closse fut un des plus braves parmi les premiers colons de Montréal. Il perdit la vie en bataillant contre les Iroquois, le 6 février 1662. Avec vingt-six hommes, il avait tenu tête à deux cents ennemis, depuis le matin jusqu'à trois heures de l'après-midi, et avait ainsi sauvé Montréal.

Le Saint-Laurent, que nous traversons encore une fois pour entrer à Montréal, tient son nom du fait que Jacques-Cartier le donna à la baie Sainte-Geneviève, où il entra le 10 août 1535, jour de la saint Laurent. De la baie, le nom de S.-Laurent s'étendit au Golfe, puis au Fleuve.

En passant dans la Métropole

Nous allons, pour cette fois, traverser rapidement Montréal. C'est une banalité de dire que c'est la métropole commerciale et industrielle du pays ainsi que la plus grande ville du Canada. Le produit annuel de ses manufactures atteint les six cents millions. Avec ses banlieues elle atteint son million de population. Son port, le deuxième de l'Amérique en importance, est le plus grand du monde pour l'exportation du blé; il a trente-deux milles de front et des quais pour accommoder une centaine de navires océaniques à la fois. Il est un des mieux outillés du continent. Ses hangars ont treize mille pieds de longueur. C'est le port le plus éloigné de l'Atlantique. C'est aussi le port le plus éloigné qui soit des côtes océaniques, car il est à mille milles de l'embouchure du Golfe S.-Laurent.

Là où s'élève cette active métropole du commerce et de l'industrie, il y avait une tranquille bourgade sauvage lors du voyage de Cartier, le 2 octobre 1535. "Solitude en 1642, l'île de Montréal devient, à partir du printemps de cette même année (17 mai), une colonie de la primitive Église, une pépinière de chrétiens et de héros. Ville-Marie, nom d'une pureté unique dans les annales de la Nouvelle-France. Maisonneuve, Jeanne Mance, les Sulpiciens, l'esprit chevaleresque, la passion de l'évangélisation, la charité, la sainteté, le dévouement et la bravoure, les plus nobles hommes et femmes de la France présidant

Québec, le 16 juin 1927

Le SECRETARIAT DES OEUVRES DE L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE accompagne de ses voeux les membres de la "LIAISON FRANÇAISE" dans leur randonnée.

Le SECRETARIAT DES OEUVRES possède un excellent service de librairie de propagande religieuse et sociale.

P O U R L E C L E R G E : missels, bréviaires, rituels et autres livres liturgiques ; chant grégorien et musique sacrée, graduels, vespéraux, accompagnements, cantiques, solfèges, etc, etc. ; ouvrages de sociologie, oeuvres de presse catholique, de tempérance, de missions ; formation de bibliothèques paroissiales, livres canadiens.

E N S E I G N E M E N T S E T E D U C A T I O N .- Nous choisissons avec grand soin parmi les nouveautés les livres les plus pratiques et les plus utiles aux éducateurs et aux éducatrices.

L I V R E S D E P I E T E .- Notre assortiment de livres de piété est très considérable et des plus variés, en tout conforme à la liturgie, de bonne qualité et du meilleur goût quant à l'apparence.

R E N S E I G N E M E N T S .- Nous accordons une attention toute particulière aux demandes de renseignements.

D E M A N D E Z N O S L I S T E S D E P R I X

Joseph Fortin, fils.
Directeur du SECRETARIAT DES OEUVRES
105, rue Sainte-Anne, QUÉBEC.

à la naissance et au progrès de l'établissement, poste d'avant-garde, face à la barbarie, devant l'Iroquois sanguinaire.

"Quelle ville peut se targuer de pareille origine, et surtout quelle ville aussi jeune? Le sacrifice de Dollard et de ses seize compagnons, au Long-Sault, est le sommet de l'héroïsme des premiers colons, qui bravaient tous les jours la mort. Et cette Ville-Marie des saints et des héros était destinée à devenir la métropole du Canada, un centre bruissant de commerce." (1)

Du vieux Montréal, il reste peu de choses. Le quartier des affaires l'a reconvert. Les deux tours du vieux fort de la Montagne, en face du Grand Séminaire et qui remontent aux premiers temps de la ville, le château Ramezay, le vieux Séminaire, l'église Notre-Dame de Bonsecours, quelques vieilles maisons, et c'est à peu près tout. Le reste n'est guère que sites ou souvenirs rappelés par des plaques commémoratives.

Le vieux Séminaire de Montréal, sis à côté de Notre-Dame et occupé par les Messieurs de S.-Sulpice depuis près de deux cent cinquante ans, a été commencé en 1680 et terminé en 1700. Avec son vieux jardin ombreux et enclos de murs, avec son antique horloge qui sonnait les heures au temps des Français, il a conservé le cachet et aussi la saveur archaïque des temps anciens de la Nouvelle-France.

Le château Ramezay fut construit en 1705. Il fut habité par Claude de Ramezay, gouverneur de Montréal, et par les gouverneurs anglais après la conquête. En 1775, lors de la prise de Montréal par les Américains, il fut occupé par le général de Montgomery. En 1778, Benjamin Franklin y fonda la *Gazette* qui, chose qu'on ne sait guère, fut d'abord rédigée en français. Et l'unique collection connue qui en reste de cette époque est conservée à... Toronto.

Le château Ramezay renferme aujourd'hui un musée historique intéressant.

Une vieille église

L'église actuelle de Notre-Dame de Bonsecours a été construite en 1771, sur les ruines d'une église en bois élevée en 1657. En 1889, elle a subi — c'est le cas de le dire — des restaurations cossues qui l'ont défigurée et lui ont enlevé, avec son charme discret, son cachet d'antiquité.

La chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, en pierre et de soixante-quinze pieds sur quarante, a succédé, en 1675, à un petit oratoire en bois, de quarante pieds sur trente, élevé en 1670 par la vénérable Mère Marguerite Bourgeoys.

En 1754 un incendie la détruisait ; mais, dans les cendres, on retrouva intacte la statue miraculeuse.

Ce n'eut qu'en 1771, après une tentative des autorités militaires de s'emparer du terrain, que la fabrique de Notre-Dame put songer à relever le sanctuaire. Et deux ans plus tard, le supérieur de S.-Sulpice, M. Montgolfier, bénissait la nouvelle église. L'édifice avait cent deux pieds de longueur sur quarante-six de largeur ; le chœur avait trente pieds de largeur.

"Jusqu'en 1885, c'est cette petite église, du style primitif canadien, que nos ancêtres eurent sous les yeux. Elle était très simple. Sa façade se composait d'un étage et d'un pignon assez aigu, surmonté d'un clocher de deux étages en bois couvert de fer-blanc. La porte centrale était flanquée de deux grandes fenêtres ;

(1) *Québec la douce Province*, p. 11

au-dessus de cette porte une autre fenêtre et un œil-de-bœuf rond ; et tout à fait dans la pointe du pignon, une croix dans la pierre.”

En 1885, parce qu'elle menaçait ruine, on décida de la restaurer : “ Alors commença le gâchis. En 1886 on crépit l'intérieur ; en 1890 le peintre Meloche la décore ; en 1892, il commence le monument qui domine le port... ; en 1894 Mgr Fabre bénissait ce bizarre assemblage de statues, de tours et de chapelles. Au cours de ces *embellissements* on avait aussi touché à la façade principale. Pour la mettre en harmonie avec le *monument*, on ajouta deux clochetons de pierre aux angles, on dessina au centre une tour qui fit disparaître l'œil-de-bœuf et soutint un clocher plus élevé, mais plus massif et banal.

“ Là ne s'arrêtèrent pas les ravages. Au commencement du vingtième siècle sévissait déjà le goût des autels et des placages de marbre. Vers 1908, Bon-Secours eut ses autels, ses revêtements, ses mosaïques de verre. Puis on mit des vitraux de couleurs aux fenêtres ; puis on redécora la voûte.

“ La transformation était complète. Du Bon-Secours d'autrefois, il ne restait plus rien...”

En lisant ces lignes de M. l'abbé O. Maurault, le savant historien des vieilles choses de Montréal, érudit architecte à ses heures, ne lit-on pas la lamentable histoire des “ restaurations ” *subies* par nombre de nos vieilles églises.

Dans le vieux Montréal

Les plus anciennes rues de Montréal sont la rue S.-Paul, tracée en 1672 par l'arpenteur Basset, avec les rues S.-Jean-Baptiste, S.-Pierre, S.-Vincent, S.-Joseph et Notre-Dame. Le manoir de M. de Maisonneuve, construit en 1650 et incendié en 1852, se trouvait sur la rue S.-Paul.

Des vieilles maisons du XVIII^e siècle, il n'en reste plus guère. Ces années dernières, entre les rues S.-Vincent, Notre-Dame et S.-Gabriel, pour faire place à un gros édifice public s'un style classique banal, dépourvu de logique dans sa construction et dont, je ne sais pourquoi, un ministre est allé jusqu'à dire que c'était “ un des plus beaux palais de Justice du monde ”, ce qui n'est pas un compliment pour les habitacles de Thémis, il a été détruit tout un pâté de ces vieilles maisons d'autrefois par ceux-là même qui prônent le plus bruyamment la conservation des vieux logis et le retour nécessaire à ce genre de construction. Ces messieurs ont ainsi donné la mesure de leur logique ou de leur... sincérité.

En fait de fortifications anciennes, ce qui reste, ce sont deux petites tours en maçonneries du Fort de la Montagne bâti en 1677, et situées devant le Grand Séminaire actuel. La butte sur laquelle s'élevait la petite citadelle de la fin du régime français et du commencement du régime anglais, n'existe même plus. Elle est remplacée par l'excavation de la gare Viger.

L'extraordinaire croissance du commerce et de l'industrie n'a pas réussi à effacer les caractères du début. Malgré tout, Montréal reste une des plus grandes villes françaises du monde et un des boulevards du catholicisme dans l'Amérique. Cette ville bruyante, aux deux mille cinq cents usines, aux innombrables magasins et entrepôts, aux nombreux théâtres, est aussi une ville de prière et de charité. Ses cinq cents églises et chapelles, son grand nombre de communautés religieuses qui exercent toutes les formes de l'apostolat et du dévouement, qui se livrent aux différentes œuvres de miséricorde corporelle,

spirituelle ou intellectuelle, la multiplicité de ses sociétés de bienfaisance et de charité, proclament la puissance de la Foi dans la ville.

Centre intellectuel, Montréal a deux grandes universités ; l'une française et catholique, l'Université de Montréal ; l'autre anglaise et protestante, l'Université McGill. Avec leurs collèges affiliés elles comptent : la première onze mille étudiants et l'autre cinq mille.

Dans le nombre des journaux et revues de Montréal signalons simplement *Le Devoir*, dont la rédaction fait l'honneur de notre journalisme canadien-français. Il fait partie de ce groupement de journaux catholiques et indépendants que certains politiciens maudissent, mais dont ils redoutent souverainement l'influence. Nommons aussi, parmi les revues, la courageuse *Action française* et *La Revue trimestrielle*.

Notre-Dame

Parmi les églises, un certain nombre, malgré leur richesse, sont loin, tout comme une foule d'édifices civils et de maisons, de faire honneur à ceux qui en sont les auteurs. Il y en a, cependant, qui sont remarquables à l'un ou à l'autre point de vue. Citons Notre-Dame, commencée en 1824. Elle a deux cent cinquante-cinq pieds de longueur, cent trente-cinq pieds de largeur, près de quatre-vingts pieds de hauteur à l'intérieur. La grande nef a soixante-neuf pieds de largeur et les murs ont cinq pieds d'épaisseur. Avec sa double rangée de tribunes, elle contient quinze mille personnes. Seule, en Amérique, la cathédrale de Mexico peut la dépasser sous ce rapport.

Édifice discutable et discuté, elle n'en a pas moins le mérite de l'originalité, chose qui manque à la plupart de nos églises. Avec l'atmosphère recueillie qui manque à trop de nos constructions religieuses, elle renferme beaucoup de parties intéressantes, des travaux de menuiserie et de boiserie qui ont de la valeur. Sa chapelle absidale, dont le dessin nouveau décèle la culture de son auteur et dont l'exécution est remarquable par l'emploi de matériaux honnêtes honnêtement employés, repose de maintes églises du pays, dont la banalité, les "sculptures" en plâtre, les simili et les "imitages" trahissent le manque de culture et de travail intellectuel, de même que l'esprit de routine de ceux qui les ont conçues.

Les tours de Notre-Dame ont deux cent vingt-sept pieds de hauteur. L'une d'elles contient la plus grosse cloche du continent, cloche du poids de 24,780 livres. C'est le "gros bourdon".

Notre-Dame remplaça la vieille église paroissiale élevée de 1672 à 1678, partie dans l'axe de la rue Notre-Dame et partie sur la place d'Armes. Elle avait 140 pieds de longueur sur 96 de largeur. La tour en avait 144 pieds de hauteur. Cette église passait pour beaucoup plus belle que la cathédrale de Québec. Elle fut démolie en 1830 et la tour rasée en 1843.

Eglises et monuments

Citons encore, parmi les églises, la cathédrale S.-Jacques, vaste édifice de 330 pieds de longueur sur 222 de largeur, commencée en 1870. C'est un pastiche de S.-Pierre de Rome. Faisons mention de Notre-Dame de Lourdes, œuvre de Napoléon Bourassa et qui, par la logique de sa construction, l'honnêteté

dans l'emploi des matériaux, l'originalité et la valeur de sa décoration, fait honneur à son auteur.

Citons aussi, pour leur valeur à différents points de vue, ou pour certaines de leurs parties, S.-Pierre, S.-Pierre-Claver, S.-Viateur, S.-Jacques, Hochelaga, la chapelle du Séminaire, etc., et surtout la cathédrale anglicane. Celle-ci est la pièce d'architecture la plus parfaite de Montréal et d'une grande partie du pays. Elle a été érigée en 1859, sous l'épiscopat de l'évêque Fulford, homme d'un goût très sûr et qui sut choisir, pour le seconder, non un commerçant de plans, mais un architecte de haute valeur, Gilbert Scott, l'auteur de la jolie église de S.-Mathieu, à Québec.

Une cinquantaine de monuments ornent ou enlaidissent, selon leur valeur, les places publiques de Montréal. Comme ailleurs il y en a de bons, de médiocres et aussi plusieurs qui eussent gagné à rester cachés dans l'imagination de leurs auteurs, tout comme la plaie des gratte-ciels qui, avec le mastodonte projeté de la "Sun" surtout, va proclamer une fois de plus le triomphe insolent et grossier de l'or sur la beauté.

Montréal qui, fondée en 1642, avait une population d'une centaine d'âmes en 1653, de cent soixante âmes réparties entre quarante maisons en 1659, de six cent vingt-cinq habitants en 1666, de 1,185 en 1698, de 2,025 en 1706, de 4,000 en 1754, de 5,733 en 1765, de 18,000 en 1790, de 27,000 en 1830, est sautée à 618,000 en 1921 et atteint aujourd'hui bien près du million avec ses banlieues.

Parmi les milliers et les milliers d'élèves qui ont fait leurs études au Collège de Montréal, le deuxième en date des établissements similaires existant dans notre pays, nommons Louis Riel, le chef des Métis de la Rivière-Rouge et du Nord-Ouest, l'homme le plus remarquable de sa race, le martyr des droits des siens, la victime de la haine brutale et du sauvage fanatisme des orangistes, comme la lâcheté des gouvernants auxquels il avait pourtant rendu service.

Sur certains points Montréal monte à l'assaut de sa montagne, masse boisée qui en fait le pittoresque et s'élève à 1,435 pieds au-dessus du fleuve. Avec ses pentes couvertes de chênes, la montagne constitue le plus beau parc qu'on puisse rêver pour une ville. Elle abonde en coins pittoresques, et, du sommet, elle offre des échappées merveilleuses sur un paysage immense et d'une douceur reposante.

En face de la ville, jaillit du fleuve, ainsi qu'une corbeille de verdure, l'île Ste-Hélène, ainsi nommée par Champlain en l'honneur de son épouse, Hélène Boulé. C'est là qu'en septembre 1760, après la capitulation de Montréal, Lévis se retira avec ses troupes et brûla ses drapeaux, pour n'avoir pas à les livrer à un ennemi à qui il manquait l'élévation d'âme et le sens chevaleresque suffisants pour accorder les honneurs de la guerre aux héroïques défenseurs de la Colonie.

Le point de vue social

Avec ses cent huit paroisses, Montréal continue de s'agrandir. Couvrira-t-elle, un jour, toute l'étendue de son île ? Avec la position géographique qu'elle occupe, ce n'est pas du tout impossible. La chose est-elle désirable ? Ça, c'est une autre question. Quand on sait toutes les misères sociales, morales et physiques qui pullulent dans les grandes villes, on voit les choses sous un autre

jour que les brasseurs d'argent, les lanceurs d'affaires et la grosse finance qui ne voient guère que profits à empocher.

Pour combattre les maux grandissants des agglomérations comme pour empêcher les campagnes de se vider, il faut à tout prix que progressent nos œuvres et organisations catholiques au point de vue social et économique.

Pour ne pas contrecarrer ces œuvres et pour les aider, il y a toute une législation sociale et économique à créer et à ne pas laisser moisir dans les statuts, ensuite. Nous sommes grandement arriérés à ce point de vue. Ce sont là des questions auxquelles la plupart des politiciens ne paraissent rien comprendre, leurs préoccupations, pour l'ensemble d'entre eux, se bornant à la conquête ou à la conservation du pouvoir avec ce que cela comporte d'entreprises, à des réalisations industrielles ou financières immédiates, choses qui n'exigent chez eux ni grande culture, ni science, ni solidité de jugement, ni abondance de bon sens, ni étude de l'économie politique et sociale, ni connaissance des enseignements de l'Église et des Papes sur ces graves sujets.

Pour l'exercice des professions on exige, et avec raison, des études longues et difficiles, des examens sérieux, de la compétence. Mais pour faire des lois et assurer l'avenir non pas d'un individu, mais d'une nation, il n'est exigé ni préparation, ni études, ni expérience, ni compétence. N'importe quel cruchon fort en général, mettons fort en voix, pourvu de finance et de whiskey, accepté ou imposé dans un pseudo-congrès d'électeurs, peut devenir législateur.

Ce que j'écris ici ne veut aucunement dire que tel homme du peuple, tel négociant, tel cultivateur ou ouvrier dont le ferme et robuste bon sens se double d'un puissant esprit d'observation, qui a médité sur les problèmes qui se posent, les a étudiés et scrutés, ne soit pas plus apte qu'une foule de professionnels dépourvus de sérieux, à faire de bonnes lois.

En général, d'ailleurs, ni les préoccupations de la masse des politiciens — je ne parle pas ici des hommes politiques, c'est évident — ni leurs fréquentations, ni leurs lectures, ni même leur éducation n'ont concouru à créer en eux le sens social et à les incliner vers des études sociologiques. Aussi faut-il les voir détester et traiter de bolchévistes ceux qui, au fait de ces questions, leur indiquent la marche à suivre et ont ainsi la malencontreuse idée de déranger des calculs à courte vue, de mesquins intérêts personnels, de grosses entreprises de piraterie financière.

Souhaitons que la lumière se fasse en bien des cerveaux de dirigeants. Ça presse.

En passant à Lachine

Si j'ai parlé un peu longuement de Montréal, ce n'est sûrement pas parce que nous y faisons une halte prolongée. Ce serait plutôt parce que nous n'y passons guère qu'une petite heure.

Au déclin du jour, nous nous éloignons de Montréal. Sur l'île, longue de dix lieues et large d'une couple de lieues, nous filons d'abord dans le vaste faubourg industriel de S.-Henri. Nous longeons le canal de Lachine, long de huit milles et demie, large de cent cinquante pieds et profond de quatorze. Commencé par les Sulpiciens au commencement du XVIII^e siècle (1700-14), il fut terminé en 1825, agrandi en 1848 et en 1901. Avec ses cinq écluses il donne une ascension de quarante-cinq pieds et demi.

A notre gauche, sur le rivage du fleuve, s'élève la maison S.-Gabriel, propriété des Dames de la Congrégation. Cet établissement date de 1698. Dans une aile, en pierre comme la maison et bâtie en 1726, il y a une petite chapelle où l'on célèbre la messe depuis que Mgr de Saint-Valier le permit, c'est-à-dire depuis 1726.

Puis, c'est Lachine, localité d'une quinzaine de mille âmes, dont le nom évoque, lui aussi, les temps anciens de la Nouvelle-France. Dès 1666, M. Cavelier de la Salle y élevait, sur la propriété actuelle des PP. Oblats, un établissement en pierre dont il reste encore quelques débris. En 1671, on élevait le petit fort Rémi, ou de l'Église, dont il ne reste plus trace.

C'est de Lachine que l'audacieux découvreur et aventurier partit pour son voyage d'explorations vers l'ouest, en vue de trouver un passage vers la Chine.

De la Salle, pour sa part, avait d'abord donné à l'endroit le nom de S.-Sulpice.

Dans son *Histoire de Montréal* M. Dollier de Casson, qui accompagnait, avec M. de Galinée, l'expédition comme chapelain, dit que ce nom de Lachine fut donné à la localité par dérision, à cause du fait que, lors de ce premier voyage au but si ambitieux, de la Salle rebroussa chemin dès Niagara, le 24 septembre 1669. On peut s'imaginer la risée et les gorges chaudes qui accueillirent le retour des "Chinois".

Lachine a laissé dans notre histoire un souvenir tragique par le fait du massacre qu'y firent mille cinq cents Iroquois, à l'aube du 6 août 1689. Ils y tuèrent plus de cent personnes, en entraînant bon nombre d'autres qu'ils firent périr au poteau de torture. Après avoir tout incendié, ils ravagèrent pendant trois jours la campagne environnante et s'en allèrent sans être inquiétés. Ils s'étaient largement vengés du manque de loyauté du marquis de Denonville qui, au mépris du droit des gens, avait envoyé, enchaînés, en France, leurs parlementaires, comme forçats pour les galères royales.

Malgré les autorités religieuses il s'était fait à Lachine un commerce scandaleux et éhonté de boissons enivrantes avec les sauvages. La massue et la torche des Iroquois réglèrent "d'un coup sec" la question avec les vendeurs d'alcool.

A grande vitesse

Dans la lumière adoucie du soir tombant nous filons, près des rives du Lac S.-Louis, dans un paysage caractéristique du bassin montréalais, d'où la douceur et la sérénité n'excluent pas la largeur de l'horizon. Vergers, jardins, vieux et grands arbres, villas luxueuses, prétentieuses ou coquettes, lieux de villégiature défilent en fuyant. Voici Dorval, endroit qui tient son nom de J.-B. Bouchard dit Dorval, qui, en 1764, acheta des Sulpiciens les trois îles sises près du rivage, dans le lac S.-Louis, et leur légua son nom.

Nous sommes ici aux environs du site du fort de la Présentation, fondé en 1674, et d'une mission sauvage fondée en 1673 par l'abbé François de Salignac de Fénélon, sulpicien, et frère du célèbre archevêque de Cambrai. Après avoir été missionnaire à la Baie de Kenté, sur la rive nord du Lac Ontario, l'abbé de Fénélon s'occupa de missions sur l'île de Montréal et fut nommé curé du Haut de l'Île. Après une retentissante querelle avec le gouverneur Frontenac, il fut forcé de retourner en France.

Un peu plus loin, c'est la Pointe-Claire, paroisse fondée en 1713. Puis voici la Baie d'Urfé, qui porte le nom de l'abbé F.-Saturnin Lascaris D'Urfé, sulpicien, qui desservit le haut de l'île après l'abbé de Fénélon.

Une demi-lieue plus haut, nous sommes à Ste-Anne de Bellevue, au bout de l'île et au confluent de la rivière Ottawa avec le S.-Laurent.

C'est vers 1670, que le bout d'en haut de l'île de Montréal fut ouvert à la colonisation. Deux des premiers concessionnaires, Louis et Gabriel de Berthé, trouvèrent leur concession si belle qu'ils lui donnèrent le nom de Bellevue, nom qui, avec le temps, est passé à toute la paroisse.

En 1677, l'abbé d'Urfé desservait déjà les gens du bout de l'île. Cet endroit faisait partie de la paroisse de Lachine sous le nom de " Mission de S.-Louis du haut de l'île ". Cette mission fut érigée en paroisse en 1685. Ce fut M. de Breslay, Sulpicien, qui, aux premières années du XVIII^e siècle (1714), après un accident dans les bois des environs où il avait pensé mourir, éleva, près de l'endroit où il avait failli périr, une modeste église dédiée à sainte Anne, à la protection de laquelle il attribuait son salut. Construite à la tête du rapide de Ste-Anne, à une demi-lieue de l'ancienne église située à la Baie d'Urfé, elle devint paroisse et le nom de S.-Louis disparut.

Ste-Anne du Bout de l'Île

Bâtie près du point de départ des voyageurs pour les pays d'En haut, Ste-Anne devint comme un lieu de pèlerinage où chacun allait mettre sous la protection de la patronne du Canada ses longues et dangereuses pérégrinations. Parmi les nombreux voyageurs qui sont venus s'y agenouiller avant leur départ pour l'Ouest lointain, signalons l'abbé Provencher. Le 19 mai 1818, au moment de partir pour les missions de la Rivière-Rouge qu'il allait fonder et dont il serait le premier évêque, avant de prendre le canot, et d'entreprendre le dur voyage de 1,400 milles, coupé de soixante-douze portages et d'autant de demi portages, d'une durée de deux mois, qui allait l'amener au théâtre de son apostolat, il venait se mettre sous la protection de la grande thaumaturge.

Rappelons aussi le souvenir d'un sous-diacre oblat de vingt-deux ans qui, le 27 juin 1845, entendait la messe et communiait dans le sanctuaire de la Sainte. Courageusement, bien que le cœur gros — il venait de quitter sa mère qu'il pensait ne plus jamais revoir —, Alexandre-Antonin Taché s'acheminait vers la Rivière-Rouge, lui aussi, pour prendre part aux travaux apostoliques du grand évêque dont, à vingt-sept ans, il serait le coadjuteur et, plus tard, le successeur.

Et que d'autres, missionnaires, voyageurs, trafiquants ou soldats sont venus, avant comme après ces deux-là, prier la grande Sainte de les protéger pendant leur voyage.

Les progrès de la navigation et la construction des voies ferrées, en révolutionnant les moyens de locomotion, ont fait entrer dans l'ombre et désertier le sanctuaire de Sainte-Anne du bout de l'Île. Peu nombreux, sans doute, sont ceux qui, en passant, songent à renouveler le geste de foi de nos anciens. Les voyageurs de la " Liaison française " ne l'oublieront sans doute pas, eux, les pèlerins du souvenir.

La vieille petite église qui vit prier les pèlerins de jadis n'existe plus. Elle a été remplacée, en 1854, par l'église actuelle.

« Le chant des canotiers »

A peu de distance de l'église s'élève la jolie maison de pierre où demeura le célèbre poète Thomas Moore, pendant son séjour au Canada.

Né à Dublin en 1779, mais d'éducation anglaise, ami de lord Byron, il fut une des illustrations poétiques de la période romantique anglaise. De son temps sa popularité égala celle de Byron et de Walter Scott. Et ses œuvres ont exercé une certaine action sur les romantiques français, Lamartine et de Vigny en particulier. Ses *Irish melodies* ont fait de lui un des poètes nationaux de l'Irlande. A partir de 1819, il passa plusieurs années en France.

Vers 1804, en revenant en canot de Kingston à Montréal avec des voyageurs canadiens, il composa le si gracieux *Chant des canotiers canadiens* (*A Canadian boat-song*), dans lequel il immortalisa la vieille église de Ste-Anne. Ces vers, d'une harmonie expressive et séduisante, il les adapta à un vieil air canadien qu'il entendait souvent chanter par les canotiers.

Non seulement ceux qui partaient pour l'Ouest, mais aussi ceux qui en revenaient, de même que les équipages des "cages" et des trains de bois, descendaient sur le rivage implorer l'assistance de sainte Anne, avant de se lancer dans la descente des grands rapides. Et puis, confiants, ils affrontaient en chantant les dangereux remous et les traitres bouillonnements du courant tumultueux et affolé.

C'est ce pieux usage qui inspira au poète sa douce mélodie :

"Faintly as tolls the evening chime,"

De cette chanson Réal Angers, poète d'occasion comme l'auteur du *Canadien errant*, a fait une jolie traduction en vers. Reproduite dans le *Manuel de lecture* de A.-N. Montpetit, il y a une quarantaine d'années, elle a, dans sa fraîcheur, charmé nos imaginations d'enfants.

La cloche tinte au vieux clocher,
Et l'aviron suit la voix du nocher,
Sur le rivage il se fait tard,
Nagez, rameurs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.

Fier Ottawa, les feux du soir
Nous guideront sur ton mirage noir ;
Patronne de ces verts îlots,
Sainte Anne, aide-nous sur les flots.
Soufflez, zéphyr, car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.

Une « belle vue »

Près de Ste-Anne, à quelque distance à gauche, s'élève le collège d'Agriculture MacDonald. C'est une puissante et luxueuse organisation qui a coûté dans les sept millions au bienfaiteur qui lui a légué son nom. Quand verrons-nous des nôtres doter aussi généreusement leurs institutions ?

A Ste-Anne aussi, quelques ruines sont tout ce qui reste du moulin Le Bert, construit en 1677, et du fort de Senneville, bâti en pierre, en 1692, pour mettre les habitants à l'abri des attaques iroquoises. Près des ruines du fort est la tombe de Simon Fraser, explorateur du Nord-Ouest et des Rocheuses. En 1808, Fraser explora, au milieu de dangers inouïs, le cours d'eau qui porte son nom. Comme tous les explorateurs du Nord-Ouest, devant lesquels des générations se sont pâmées, il avait pour guides et canotiers des Canadiens français ou des Métis français.

Aux environs de Ste-Anne, sur l'Île-aux-Tourtes, s'élevait aussi, jadis, un petit poste fortifié élevé par M. de Vaudreuil.

Du remblai élevé sur lequel notre convoi domine tout le village, nous gagnons le pont qui franchit la tête du rapide de l'Ottawa.

Des deux côtés le paysage est remarquable. A droite, des eaux calmes où des îles boisées sont posées comme des corbeilles de verdure, et puis le vaste espace du Lac des Deux-Montagnes avec la lointaine et bleuâtre ligne des hauteurs tout au fond de l'horizon. A gauche, les eaux tumultueuses du rapide formant l'embouchure de l'Ottawa, et puis la vaste et lumineuse perspective du Lac S.-Louis.

"C'est une belle vue", pouvons-nous dire, en empruntant l'expression qui revient plus d'une fois dans la correspondance d'une carmélite, qui, bien que cloîtrée, aimait bien les beaux paysages et s'appelle sainte Thérèse d'Avila.

L'Ottawa

La rivière Ottawa — la rivière des Outaouais, de jadis —, dont nous traversons ici un des bras, est le plus considérable des tributaires du S.-Laurent. Elle a plus deux cents lieues de longueur et reçoit les eaux d'un bassin de plus de 60,000 milles carrés, dont 40,000 milles, c'est-à-dire trent-huit millions d'arpents carrés, dans le Québec, soit près d'un cinquième du territoire de notre province.

Sur une longueur d'environ 400 milles elle forme la frontière entre les provinces de Québec et d'Ontario. Grâce à quelques canaux, elle est navigable sur un parcours d'environ 250 milles. Ses chûtes et ses rapides lui assurent des ressources hydrauliques à peu près incalculables. Ses chutes les plus fortes sont la chute des Chaudières, à Ottawa, et la chute les Chats, à quelques lieues plus haut.

Elle franchit toute la chaîne des Laurentides. C'est dire le pittoresque puisant de ses rives.

Presque innombrables, les lacs qui, par ses affluents, y déversent leurs eaux. En s'élargissant elle forme le plus vaste des lacs du plateau où elle prend ses sources. C'est le lac Témiscamingue, grande nappe d'eau de trente-cinq milles de longueur sur huit à dix de largeur, d'une superficie de 330 milles, d'une altitude de 612 pieds au-dessus du niveau de la mer et d'une grande profondeur. C'est l'un des lacs les plus pittoresques du Canada.

Avant de se jeter dans le S.-Laurent, l'Ottawa s'élargit et forme une belle nappe d'eau de trente-six milles de conférence et d'une profondeur moyenne d'une quinzaine de pieds. C'est le lac des Deux-Montagnes.

Comparable aux grands fleuves du Vieux-Monde, cette rivière est plus abondante que le Nil ; elle égale le Rhin par sa longueur et l'étendue de territoire

Rock City Tobacco Co., Limited

Quebec, Canada

le 14 juin 1927.

Le Président de la ROCK CITY TOBACCO CO., LTD, Monsieur Napoléon Drouin, ex-maire de la Cité de Québec, et le Directeur-Gérant, Monsieur Joseph Picard, Président de la Commission Scolaire Catholique de Québec, me prient d'exprimer aux amis de L'Action Catholique qui font "La Liaison Française 1927", leurs meilleurs souhaits de bon voyage.

Le personnel de notre maison s'associe à eux dans l'expression de ces vœux.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED.

par: *J. Picard*

qu'elle arrose. Et, par ses trois bouches, elle verse dans le S.-Laurent un volume d'eau en moyenne trois fois plus considérable que celui que le fleuve franco-germanique porte à la Mer du Nord.

Dès 1613 le canot de Champlain remontait le cours de l'Outaoua. Le découvreur, cherchant déjà un passage pour atteindre les mers de la Chine ou la Baie d'Hudson, se rendait jusqu'à la grande île des Allumettes, à une couple de cents milles de l'embouchure de la rivière et à environ cent milles plus haut que le site d'Ottawa. Deux ans plus tard, c'étaient les premiers missionnaires récollets et Champlain lui-même qui la remontaient, en route pour le pays des Hurons.

Pendant plus de deux siècles et demi, les explorateurs, les missionnaires, les trafiquants de fourrures et les voyageurs de toutes sortes ont suivi la route de l'Outaoua, des rivières et lacs du Haut-Ontario pour se rendre dans l'Ouest. Ce fut la route par laquelle nos grands martyrs Jésuites se rendirent, à partir de 1626, dans le pays huron, sur le théâtre de leur apostolat, de leurs privations et de leurs sacrifices. Cette route était la plus courte et la plus commode. C'est celles qui suivra le canal de la Baie Georgienne, quand le Canada voudra se payer le luxe d'avoir une route maritime à lui et à l'abri des coups de main de son vorace et malhonnête voisin du sud. C'est la route que suivent, dans l'ensemble, nos grandes voies ferrées.

C'est par les eaux de l'Outaoua, qu'aux derniers jours d'avril 1660 passaient Dollard et ses seize compagnons, pour se rendre, à une dizaine de lieues de Montréal, au pied du rapide du Long-Sault, où leur dévouement héroïque sauva de la manière que l'on sait, le pays de la fureur iroquoise.

Malgré les résistances surnoisées des candidats à la trahison nationale et l'apathie d'un certain nombre d'ignorants ou d'indifférents, le 24 mai devient de plus en plus, chez nous, la fête des héros qui s'en allèrent ainsi, bravement et pieusement, mourir pour Dieu et leur pays.

C'est par la vallée de l'Ottawa aussi que, au mois de mars 1686, le chevalier de Troyes avec d'Iberville, cent hommes et le P. Sylvy, S.J., comme aumônier, passaient en raquettes pour se rendre à la baie James. En trois mois ces formidables marcheurs, portant leurs vivres, armes et munitions, firent à pied puis en canot d'écorce, plus de deux cents lieues et s'emparèrent ensuite des trois forts anglais de la Baie.

C'est par la vallée de l'Ottawa que passait le Père Laverlochère, en 1848, quand il allait à Albany, sur la baie James, près des ruines du vieux fort, fonder les florissantes mais rude missions crises que les Oblats dirigent aujourd'hui dans toute la région.

Le pont de Ste-Anne n'étant guère long, nous sommes rendus déjà assez loin dans l'intérieur de l'île Perrot, si nous avons tant soit peu rappelé les principaux souvenirs historiques attachés aux rives de l'Ottawa.

Sur l'île Perrot

Pour une demi-heure environ nous sommes sous la juridiction de S. G. Mgr Langlois, car nous venons d'entrer dans le diocèse de Valleyfield. Le convoi de la "Liaison française" ne peut manquer de présenter de "rapides" hommages au courageux évêque des ouvriers, que l'Action Sociale Catholique est honorée de compter parmi ses membres actifs.

L'île Perrot, large d'une couple de lieues et enserrée entre deux bras de l'Ottawa, porte ce nom en souvenir de son premier seigneur, François-Marie Perrot, gouverneur de Montréal (1669-74). Les Sulpiciens étant les seigneurs de l'île de Montréal, il dépendait d'eux jusqu'à un certain point et ne pouvait se livrer aussi librement qu'il le voulait à l'immoral et scandaleux trafic de l'alcool avec les sauvages. Il se fit donc concéder l'île Perrot et y établit un poste de traite de fourrures où la boisson coula à flots, à tel point qu'avec un traitement de trois mille livres il trouva moyen, dit cet expert en médisances qu'est La Hontan, d'en gagner cinquante mille. De fil en aiguille ses actes le menèrent d'abord à la prison du Château S.-Louis, à Québec, puis à la Bastille, à Paris, où Louis XIV l'envoya se rafraîchir pendant trois semaines, avant de le laisser repasser en Amérique.

L'île Perrot forme une paroisse sous le vocable de Sainte-Jeanne.

Pendant près d'un siècle, l'île fut desservie par les prêtres de Montréal, qui de temps en temps, venaient faire les offices dans la maison du capitaine de milice.

En 1740, on construisit une chapelle et un presbytère. En 1753 on commença la construction de l'église actuelle. Par suite de la misère engendrée par la guerre, on mit trente-trois ans à la terminer. Elle fut vouée au culte en 1778 et placée sous le patronage de sainte Jeanne de Chantal, canonisée un peu auparavant.

De trois tableaux anciens que renferme l'église, un au moins, celui de sainte Jeanne, vient de la collection de toiles envoyées à Québec par l'abbé Desjardins, grand vicaire de Paris, qui avait passé quelques années au Canada pendant la Révolution française (1793-1802) avec les attributions de vicaire général de Québec. Ces tableaux, enlevés pendant la tourmente révolutionnaire aux monastères et aux églises, avaient été entassés dans un grenier d'où on les tira au commencement de l'Empire pour les vendre en un tas, dans une cour, un peu comme des toiles d'emballage. L'abbé Desjardins les acheta et, après en avoir cédé quelques-unes au cardinal Fesch, archevêque de Lyon et oncle de Napoléon, il envoya presque tout l'achat à son frère, alors chapelain de l'Hôtel-Dieu de Québec. Bon nombre de ces toiles qui, pour la plupart, étaient les œuvres de peintres renommés des écoles italiennes et françaises, sont restées dans les institutions religieuses et églises de Québec ou sont au musée de l'Université Laval. Mais plusieurs fabriques à l'aise, de la campagne, en achetèrent pour remplacer des tableaux de pauvre facture et de nulle valeur, qui n'illustraient guère que la bonne volonté du pinceau qui les avait peinturés. Parmi ces fabriques citons celles de Boucherville, de Verchères, de Varennes, de St-Antoine-de-Tilly, de St-Michel de Bellechasse, de St-Henri de Lévis, de La-Baie-du-Febvre, etc.

L'église de l'île Perrot est, dans l'ensemble, l'expression, comme nos autres églises de nos temps, du plan, à feu près unique dans ses grandes lignes, d'après lequel on élevait nos édifices religieux au XVIII^e siècle et dans la première moitié du dix-neuvième.

Nos vieilles églises

Sur tout le territoire de la Province et, pouvons-nous dire, du Canada tout entier, il ne nous reste pas quarante de nos vieilles églises antérieures à 1800. Avec leurs murs en pierre des champs, leur transept saillant, leur toit pointu,

leur clocher à double lanterne octogone et à la flèche effilée couronnée d'une croix de fer forgée et du coq gaulois qui rappelle nos origines, avec leur intérieur au cintre surbaissé, leur mobilier et leurs boiseries d'un travail généralement délicat, toujours honnête, parfois remarquable et qui fait honneur à nos vieux artisans, elle ne manquent ni de charme ni d'un cachet d'intimité et de douceur qui plaisent. Comme ensemble elles valent beaucoup mieux que ces vaniteuses et prétentieuses constructions que l'ignorance et le mauvais goût ont trop souvent élevées depuis 1850 et où, avec le plâtre employé mal à propos et les pseudo-corniches de tôle, s'étalent tous les similis, tous les truquages d'une ornementation menteuse qui descend parfois jusqu'à un bric-à-brac de coulisses de théâtre et dans lesquelles s'affichent, avec le manque de style et de logique, de souvent scrupuleuses et méticuleuses préoccupations d'ordre purement archéologique. Je n'entends évidemment pas blâmer tout ce qui s'est fait depuis trois quarts de siècle. Nous avons, certes, des édifices qui, dans l'ensemble ou dans certaines parties, font honneur à ceux qui les ont conçus et réalisés.

Cela ne veut pas dire qu'il faille aveuglément revenir au genre d'autrefois comme d'aucuns le soutiennent.

Nos vieilles églises sont vénérables à plus d'un titre ; personne ne le conteste. A cause des souvenirs qu'elles renferment, à cause aussi des boiseries, du mobilier et des sculptures d'une bonne valeur d'exécution qu'un bon nombre d'entre elles contiennent, nous devons les conserver précieusement, au moins dans leurs parties intéressantes. Et c'est une œuvre digne d'éloges que poursuivent ceux qui, par la plume ou autrement, attirent l'attention sur ces reliques d'un autre âge, les font aimer, s'attachent à la tâche d'empêcher leur destruction, d'opposer une digue au zèle mal éclairé et dépourvu de sens artistique de certains restaurateurs, de redresser les bonnes intentions maladroites de tels ou tels "décorateurs" et de mettre un frein à l'appétit financièrement intéressé d'entrepreneurs "d'embellissements" (!), d'autels et de placages en marbre vrai ou faux, de mosaïques de verre, de faux bronze, de vilains vitraux, de faux vitraux, ou même de faux bois, bref, de tous ces faux, de tous ces trucs qui font que certains édifices ne sont guère qu'une collection de mensonges.

Conservons nos vieilles églises. Il s'agit, certes, de celles qui sont véritablement anciennes et non pas de constructions qu'on proclame telles parce qu'on ne les a pas vu bâtir. Ainsi, l'autre jour, j'entendais déplorer la disparition d'une chapelle qu'on faisait remonter à deux cents ans ou plus. Encore un peu et d'aucuns, près des brouettes de débris de moulures et "sculptures" en plâtres qu'enlevaient les démolisseurs, eussent gémì comme les Juifs sur les soubassements du Temple de Jérusalem, alors qu'en réalité, cette chapelle, insignifiante de plan, de détails et d'exécution, comptait environ soixante-quinze ans.

Tout en conservant religieusement nos vieux édifices du passé, n'allons pas nous imaginer qu'ils sont de purs chefs-d'œuvre, que leur contenu égale ou dépasse ce qui s'est fait de mieux ailleurs et qu'il faille, en fait d'architecture religieuse, en revenir tout simplement à ce que nos ancêtres ont réalisé. Sans se rendre compte, peut-être, que les chefs-d'œuvre sont rares, quelques-uns, dépassant le but à atteindre et par suite de connaissances insuffisantes en ce domaine, ne voient que chefs-d'œuvre en nos vieilles églises. Je ne leur ferai pas évidemment l'insulte de mettre à leur côtés les farceurs qui ne se prononcent que par snobisme ou pour des motifs étroits de surenchère politicienne.

Si nous les écoutons, notre "art national" ne devrait plus guère être que du démarquage et du copiage. Thèse singulière pour des gens qui se proclament hommes de progrès ! Sachons donc convenir que cet "art national" n'a pas même créé, dans l'architecture religieuse, un motif ornemental inspiré de notre vie nationale, de notre flore ou de notre faune. Et alors, ne pourrait-on pas, de là, établir une comparaison entre cet art et ce qu'on a appelé nos "vieux cantiques", coniques qui ne sont ni "nôtres" ni "vieux", ainsi que l'a péremptoirement établi le collaborateur musical de *L'Action Catholique*, L.-A. Muzette.

N'oublions pas qu'avec leur physionomie à peu près uniforme partout, qui décèle le même plan d'ensemble ou la même inspiration générale, nos vieilles églises, jusqu'en 1850, trahissent le manque d'imagination créatrice, d'invention et même aussi de culture de nos architectes de jadis, en même temps qu'elles illustrent le talent naturel de nos sculpteurs sur bois. Étant donné l'époque et les circonstances il ne pouvait guère en être autrement, admettons-le. Admettons aussi que le plus grand nombre des successeurs de nos architectes d'autrefois, faute d'étude, de connaissances, de travail persévérant et éclairé, imprégnés de préjugés d'école et remplis de respect pour des catalogues de recettes, ont fait beaucoup moins bien, en dépit de moyens plus considérables mis à leur disposition. Ils ont accentué les défauts d'une époque qui, sauf exceptions, en Europe comme en Amérique, restera classique dans l'histoire de l'art de mal bâtir.

Inutile donc et nuisible de vouloir se cadennasser jalousement et servilement dans les moules et formules du passé. L'architecture et l'archéologie sont deux choses différentes. Le temps, les circonstances, les besoins, les moyens, certains matériaux, les procédés et méthodes de construction ne sont plus les mêmes qu'autrefois.

Ce qui a convenu à une époque, à cause des circonstances, peut, pour d'autres raisons, ne plus être de mise aujourd'hui. Vouloir remplacer, en vertu de préoccupations d'ordre archéologique et fausement sentimental, une église de cent vingt pieds sur quarante-cinq par une semblable, si la paroisse a doublé en population, serait d'un calcul plutôt surprenant, par exemple. Et cependant, l'équivalent de cela s'est vu il n'y a pas longtemps, et pas bien loin d'ici.

Vouloir ligoter l'art et le ratatiner dans des câbles rigides, s'efforcer d'en faire le produit d'un livre de recettes vieilles de quatre siècles et contestables par dessus le marché, sans tenir compte de la logique et des besoins du présent, c'est le condamner au dépérissement, à l'immobilité et donc à la mort.

Cela ne veut pas dire, évidemment, qu'il faille supprimer le passé, le détruire ou l'ignorer, ne tenir aucun compte de ses lumières, de son expérience et de ses œuvres. Seulement, nous devons nous efforcer d'acquérir la capacité de continuer, avec logique et bon sens, dans le sens de notre esprit, de notre vie nationale et des besoins d'aujourd'hui, avec les moyens nouveaux que notre siècle a trouvés, la série des évolutions et des transformations qui ont enrichi le patrimoine des siècles d'autrefois et qui ont caractérisé les époques de progrès.

Je reviendrai ailleurs sur cette question. Nous sommes en voyage et non sur un chantier de construction. Mais en voyage, on cause de tout. Et comme un voyage est, en somme, une série de digressions, on peut s'en permettre ici.

Il était deux petits garçons...

Il y a une soixantaine d'années, aux beaux jours de mai et de juin, autour de la maison et de la grange d'un brave habitant de l'Île Perrot, il était deux petits garçons qui trottaient gaiement et qui, plus tard, seraient Mgr G. Forbes, évêque de Joliette, et Mgr J. Forbes, des Pères Blancs d'Afrique, et coadjuteur de l'Évêque de l'Ouganda.

Combien de nos évêques, de nos hommes d'État sortent ainsi de nos belles familles de cultivateurs. La campagne, la vie rurale, voilà les grands réservoirs de dirigeants. C'est l'agriculture qui est la réserve de vie et de force pour un pays.

L'oublier et favoriser la grosse industrie au détriment de l'agriculture, c'est orienter une nation vers la déchéance. Et les pays où la population campagnarde diminue et va grossir des villes déjà gonflées de population, s'en vont à toutes sortes de maux sociaux et autres, pour le profit, souvent, d'un tas de requins de la finance et de politiciens qui ont une planche, quand ce ne sont pas des chèques, sur les yeux.

Tout en causant, voici que nous avons franchi le bras occidental de l'Ottawa et repris contact avec la terre ferme, à Vaudreuil, "Vâdrouille" comme prononcent tels conducteurs anglais de trains, qui croient au "french canadian patois" et s'en tiennent à la prononciation comme à l'accentuation élégantes et correctes du "parisien french" de Toronto!

Encore un fort joli coin de villégiature dans une vieille "place du temps des Français", que cette tranquille paroisse de campagne, à la bonne terre "planche" et aux beaux grands arbres.

L'endroit porte le nom du premier seigneur, M. le marquis de Vaudreuil, à qui, en 1702, M. de Callières, gouverneur de la Nouvelle-France, concéda cette seigneurie. M. de Vaudreuil était alors gouverneur de Montréal. L'année suivante, il succédait à M. de Callières à Québec.

Le marquis de Vaudreuil laissa sa seigneurie à ses deux fils, le chevalier Rigaud de Vaudreuil, plus tard gouverneur de Montréal (1756-60), et Pierre, marquis de Vaudreuil, dernier gouverneur général du pays sous la domination française (1755-60), le premier et dernier gouverneur canadien-français du Canada, jusqu'à date.

La paroisse ne fut organisée qu'en 1773. Le premier desservant fut l'abbé Pierre Denaut, qui, vingt ans plus tard, devint évêque de Québec. L'église fut construite en 1787. Elle existe encore. Elle a subi plus d'un remaniement. Dans le bras droit du transept, des plaques commémoratives rappellent la mémoire de plusieurs membres de l'illustre famille des Chartier de Lotbinière, à qui échet la seigneurie de Vaudreuil.

À peu de distance de la voie ferrée, à droite, on peut voir les restes d'un poste fortifié élevé du temps des premiers colons.

De Vaudreuil nous filons par Les-Cèdres, vieille et grande paroisse qui remonte à 1752 et dont le premier curé, en 1767, fut le futur évêque de Québec, M. Pierre Denaut. Elle eut, plus tard (1817-27), comme curé, un québécois dans la personne de M. Norbert Blanchet. Cet abbé, originaire de S-Pierre-du-Sud, devint, dans la suite, le premier évêque et archevêque de l'Orégon.

De tour de roues en tour de roues nous atteignons Le-Côteau, paroisse de formation assez récente, et obliques vers le nord-ouest en suivant, quelques milles durant, la rivière Delisle. Nous traversons ensuite S.-Polycarpe, grosse

paroisse fondée en 1819, puis Ste-Justine, dont l'organisation date de 1865 et, avec la nuit, à une couple de milles l'autre côté du village, nous franchissons la frontière d'Ontario. Il est huit heures et demie ; le cliquetis de la vaisselle s'apaise au char-restaurant. Les estomacs étant dûment réjouis et ensoleillés par un bon souper, dont le menu rédigé en français trône encore ça et là sur les tables, c'est l'heure des bonnes causeries à la veillée. Et, comme on est en famille à bord du train de la "Liaison", inutile de dire qu'on y va causer et pas du tout avec la mine de gens qui veillent un mort.

Et puis, voilà que les noirs, en ménagères diligentes et prévenantes, au sourire éclatant de toute la blancheur de leurs dents sur leurs figures couleur de nuit, préparent les lits. C'est l'invitation au sommeil. Les vibrations du convoi n'empêchent pas les lits d'être autrement moelleux et doux que la couche de branches sur la terre nue où dormaient les voyageurs de jadis, en route pour l'Ouest. Tirons les rideaux et dormons. La locomotive ne dormira pas, elle. Toute la nuit, une vestale en pantalons verra à ce que le feu sacré qui l'anime ne s'amortisse pas. Et haletante, soufflante, projetant sur la voie, devant elle, la lueur brillante de son œil unique de cyclope d'acier, arrêtant de temps en temps pour prendre un coup... d'eau, la puissante machine nous entraînera vers l'Ouest.

Et voilà comment se sera passée la PREMIÈRE DEMI-JOURNÉE du voyage de la "Liaison française". Et on en a pour vingt jours à s'intéresser ainsi du matin au soir, à travers la géographie et l'histoire de notre pays, soit à bord du train, soit à terre, soit en auto, soit en bateau. On ne viendra toujours pas dire que \$275.00 pour une tournée comme celle-là, c'est trop cher.

Une chose sûre, c'est que, sur les endroits traversés depuis Québec, il y a à dire beaucoup plus que les quelques notes hâtives que j'ai données. Mais le voyage se faisant en rapide, il faut bien le suivre. Ce serait autre chose, si nous nous en allions à petites étapes à bord d'un train de fret, Juché dans le dôme vitré de la "vanne", outre qu'on surveille le convoi dans sa longueur, on explore facilement de l'œil tous les alentours. C'est une façon de voyager qui a son cachet. Et puis, on a le temps de causer aux stations. Mais ce n'est pas un mode de circulation à conseiller aux gens pressés, à ceux qui aiment le confort et qui craignent les chocs de la locomotive. Vive notre train !

D'aucuns trouveront, peut-être, que pour parler d'un voyage dans l'Ouest, j'ai baguenaudé trop longuement dans l'Est et que je me suis arrêté dans bien des digressions. A cela il y a des explications.

D'abord, un voyage, c'est, si on veut voir quel que chose, une série de digressions des deux côtés de la voie. Et puis, il est bon de connaître son coin de pays avant d'aller visiter les autres. En outre, ces notes remettront en mémoire à maints de leurs lecteurs bien des notions, des dates ou des faits qu'ils avaient oubliés. Elles leur en apprendront, probablement, qu'ils ne connaissaient pas. Elles serviront aussi à faire connaître davantage, au loin, certaines régions de notre province.

Les complices

Peu à peu les conversations se sont éteintes ; les prières du soir, avec des psaumes de bréviaire, se sont égrenés au hasard des compartiments. Sur la recommandation de ceux qui récitent les Complices, les anges vont nous garder sur la route pour que nos pieds, ou, si l'on veut, les roues de notre locomotive ne

heurtent point de pierre sur la voie. Et puis, chacun de gagner son lit. A peine quelques incorrigibles "veilleux" qu'il faudra "lever par les oreilles"; demain matin, soupé en un coin les destinées du pays. Les lampes se sont éteintes. Chacun de goûter le repos dans la liberté du voyage, l'absence de tracas et d'appréhensions. Voici que le sommeil appesantit les paupières, c'est le grand silence du dortoir de collège. . . Et pendant que nos cent voyageurs se refont au pays des "rêves", le convoi devenu tout noir, vibrant sur le double ruban d'acier qui le porte, penchant d'un bord, penchant de l'autre, au gré des courbes, file dans l'obscurité que perce de place en place l'œil rouge ou vert des sémaphores, et il se confie à la prudence comme à la sûreté de vision du mécanicien.

Dans les grandes ombres de la nuit qui, ainsi qu'une mer de ténèbres, épaississent et mêlent champs et forêts, jettent sur la surface des rivières et des lacs une moire sombre et intense sur laquelle, peut-être, l'étoile du berger laisse trembler encore une légère traînée d'or, nous traversons à grande vitesse paroisses, villages, villes et forêts. Nous serpentons au pied de silencieuses montagnes, nous nous fauflons en des vallons sonores dont les échos répercutent le bruit que fait la respiration puissante de notre machine.

Pendant notre sommeil

Déjà sont loin derrière nous, les comtés de Glengarry et de Prescott, où ceux de notre langue et de notre sang sont la majorité, sans, pour cela, recevoir des interprètes attirés et officiels du "fair play" et de la "bonne entente" le traitement auquel ils ont droit.

Nous avons dépassé notre belle capitale fédérale, fière de ses édifices publics et de ses parcs, forte de 135,000 âmes et qui, il y a juste un siècle, n'était qu'un entrepôt sauvage, du nom de Bytown, fondé l'année précédente et aux abords duquel la forêt profonde et mystérieuse commençait pour ne plus s'interrompre jusqu'à la fabuleuse et lointaine région des Prairies. La rivalité entre Québec, Montréal et Toronto lui a valu d'être choisie, en 1857, comme capitale du pays.

Tout auprès de la ville, nous avons laissé s'éloigner la puissante chute des Chaudières, découverte par Champlain en 1613, aujourd'hui harnachée par l'industrie, et dans les environs de laquelle le premier arbre fut abattu en 1799. C'est là, tout près, sur la rive québécoise de la rivière, qu'en 1800, le nommé Philémon Wright arrivait avec sa paire de bœufs, se taillait un établissement et faisait fortune dans l'exploitation des riches pinières de la région. Une ville industrielle de 30,000 âmes, Hull, s'élève aujourd'hui sur le site de la concession de Wright. Après Montréal et Québec, c'est le centre le plus peuplé de notre province. Philémon Wright, émigré de Woburn (États-Unis), en 1797, était né à Hull, en Angleterre. De là le nom qu'il donna, en souvenir de la patrie absente, à l'établissement qu'il fonda.

A trente-cinq milles d'Ottawa, nous avons à la faveur d'un pont franchi la rivière et repris contact avec la terre québécoise à Pontiac.

A trente-cinq milles plus haut, nous avons dépassé le Portage-du-Fort, un village pittoresque, dit-on,—comme il fait noir, que nous dormons, que le "Charriot" indique, à la grande horloge du ciel, qu'il est dans les environs de minuit, nous n'en voyons rien—. En tout cas, retenons d'avance que le Portage-du-Fort est situé au fond d'une baie, à l'entrée du lac des Chats et au

pied d'une série de rapides d'une dizaine de milles de longueur et, en tout, d'une hauteur de cent-un pieds.

Le nom de l'endroit vient de ce que, dès le temps éloigné des "voyageurs" de l'Ouest et des missionnaires, il y eut là un poste où l'on déposait les effets et les marchandises et où on les prenait pour entreprendre le long portage de sept milles par lequel on atteignait la tête des rapides. Ce poste existait, sans doute, déjà au dix-septième siècle. Il a pris de l'importance surtout après l'ouverture des chantiers de l'Outaouais supérieur.

Au Portage-du-Fort nous avons quitté, pour jusqu'à notre retour, le sol de notre Province ; nous avons coupé la presqu'île formée par le détour de l'Ottawa, passé, ensuite, le long du bras ouest de la rivière, qui longe l'île des Allumettes, ainsi nommée dès les premiers temps de la Colonie, à cause des roseaux qui y croissaient et dont on se servait en guide d'allumettes.

Bientôt nous sommes passés à Pembroke, ville d'une huitaine de mille âmes, qui fut, au milieu du siècle dernier, un centre important d'exploitation forestière et qui, maintenant, se tourne de plus en plus vers l'industrie. Érigée en paroisse en 1856, Pembroke est le siège d'un évêché depuis 1882. Mgr Lorrain en a été le premier évêque. Son successeur est Mgr Ryan. Dans la ville comme dans la région la situation des nôtres, au point de vue de la langue française, peut se juger par le fait de l'existence de l'école Jeanne-d'Arc, école libre que les nôtres, ont dû, envers et contre tous, ouvrir et soutenir de leur argent, pour faire enseigner la langue maternelle à leurs enfants.

A Pembroke le train a laissé la vallée de l'Ottawa pour se faufiler dans les hauteurs du parc Algonquin.

Après avoir tourné le dos à l'Ottawa et à l'Île des Allumettes, celle-ci longue de six milles, large et quatre et qui marque la limite du voyage de Champlain en 1613, nous filons vers l'Ouest par la vallée de la rivière Indienne. Nous allons traverser l'Ontario sur sa longueur. Quelques notes sur la géographie et l'histoire de cette province ne nuiront pas.

Notre voisine

D'une superficie de 407,262, milles carrés, c'est-à-dire d'une longueur de 1,075 milles de l'est à l'ouest, sur une largeur d'environ 1,000 milles, cette province est bornée au nord par la baie d'Hudson, à l'est par la baie James et la province de Québec, au sud par le S.-Laurent et les Grands Lacs et, à l'ouest par le Manitoba. Huit fois plus grande que l'État de New-York, elle a presque deux fois l'étendue de la France et de l'Allemagne.

L'Ontario comprend, au point de vue géographique et historique, deux divisions principales : le "Vieil Ontario", bien peuplé, avec de riches cultures, et une foule d'établissements industriels, s'étendant le long du S.-Laurent, des lacs Ontario, Érié et sur la partie inférieure du bassin du Lac Huron ; et le "Nouvel Ontario", qui comprend le nord de la Province, c'est-à-dire, une immense étendue de terres d'une superficie de 330,000 milles carrés, plus des trois quarts du territoire ontarien par conséquent. Encore peu peuplé, il est riche d'avenir au point de vue agricole, industriel et minier.

Le vieil Ontario constitue une des plus fertiles contrées du monde. D'un climat très doux, surtout dans le sud-ouest, il est bien approprié à la culture mixte, à l'industrie laitière et à la culture des fruits. Avec la Nouvelle-Écosse, quelques coins de notre Province et le sud de la Colombie Britannique, c'est le

verger de notre pays. La péninsule sise entre les lacs Ontario, Érié et Huron, est une des meilleures régions de l'empire britannique pour la culture fruitière. Les pêches, les poires, les pommes, les prunes, les cerises y viennent en abondance. La terre y est généralement bonne.

Le "Nouvel Ontario", que nous traversons, tant à l'aller qu'au retour, sur deux voies différentes et par des régions de physionomie dissemblable, s'étend, de l'est à l'ouest, sur une longueur de 350 milles. La partie méridionale, accidentée, riche en rivières pittoresques, en beaux lacs dont certains assez vastes, continue vers l'ouest et jusqu'au nord-ouest du Lac Supérieur le massif des Laurentides. La section septentrionale, immense plaine boisée, au moins pour les 300 premiers milles, offre peu de lacs d'une certaine étendue, sauf le lac Abitibi; mais, drainée vers le nord et le nord-est, elle est coupée de nombreux cours d'eau, qui ont, en moyenne, de 100 à 350 milles ou plus de longueur et dont l'un, l'Albany, est un fleuve.

Le Transcontinental traverse cette partie du pays.

Le "Nouvel Ontario" possède seize millions d'acres de terre argileuse d'une grande fertilité, meilleure encore que celle de l'Abitibi québécois, exception faite des cantons voisins de la frontière ontarienne. Les rivières de cette partie de la province peuvent fournir pour des centaines et des centaines de mille chevaux-vapeur d'énergie électrique.

Couverte d'essences forestières propres à la fabrication de la pulpe et du papier, cette région, grâce à ses pouvoirs hydrauliques, se développe rapidement au point de vue industriel, en même temps que la colonisation y taille, sans grand bruit, d'assez importantes enclaves, grâce à l'activité du courageux évêque colonisateur de l'Ontario-Nord, S. G. Mgr Hallé.

Le sol de l'Ontario-Nord, composé d'une alluvion argileuse reposant sur fond de glaise, produit de riches moissons de blé, d'orge, d'avoine, de pois, de légumes et légumineuses. Mil et trèfle y viennent en abondance ainsi que certaines variétés de fruits.

Le climat n'y est plus celui du bassin de l'Atlantique. Il ressemble plutôt à celui du Manitoba. L'hiver est long et rude, mais sec. Il se supporte mieux que nos froids humides et souvent chargés de brouillards de la vallée du S.-Laurent. La température de cette région est très salubre. La belle saison y est moins longue qu'ailleurs, mais la longueur des jours y compense pour la brièveté de l'été et hâte la croissance et la maturité de la végétation.

Malgré sa richesse en industrie, en mines et en forêts, l'Ontario sait rester surtout un pays agricole. Possédant un bon sol et un climat favorable à toutes sortes de cultures, elle a vu, depuis un siècle et demi, et, pour la partie du sud-ouest, depuis plus de deux siècles et demi, l'agriculture s'y développer continuellement. En 1925 la valeur des produits agricoles dépassait les quatre cent soixante-quinze millions, l'industrie laitière, à elle seule, rapportant plus de quatre-vingts millions.

Un immense avantage pour l'industrie, c'est de se procurer, grâce à l'Hydro-Électrique, propriété du gouvernement de Toronto, la lumière, la chaleur et la force motrice au prix coûtant, alors que dans Québec nous sommes rongés par les trusts dont les exigences mettent nos industries dans un état de grave infériorité en face de la concurrence ontarienne. La chose est-elle voulue?

Les différentes usines de l'Hydro ontarienne produisent environ 1,750,000 chevaux-vapeur, dont 550,000 fournis par les chutes de Niagara. On calcule

que les forces hydrauliques de la Province lui permettront d'atteindre une production de six millions neuf cent mille chevaux.

Autre avantage et non des moindres, c'est que l'industriel trouve dans sa province la matière première en abondance et que, par eau ou par de nombreuses voies ferrées, il peut facilement faire transporter sa production. En lacs ou en rivières l'Ontario a une étendue d'eau de 41,400 milles carrés, et elle peut se glorifier d'une douzaine de mille milles de voies ferrées. Aussi n'est-il pas surprenant qu'elle soit la grande province industrielle du Canada et que ses manufactures fabriquent pour un milliard et demi de marchandises par année.

La population de l'Ontario dépasse les trois millions, en immense majorité de langue anglaise. Mais le pourcentage de l'élément français va toujours croissant. Et les nôtres sont, là-bas, au nombre d'environ 250,000 sur les 575,000 catholiques de la province. Ils sont groupés surtout dans les comtés de Prescott et de Glengarry, dans la région d'Ottawa et de Pembroke, dans le sud-ouest de la province où leur groupement remonte à 1701, et enfin dans le Nouvel-Ontario où, colons par excellence pour les pays boisés, ils progressent rapidement.

Au point de vue de la colonisation, le gouvernement de l'Ontario dispose encore d'immenses étendues de bonnes terres, dans les différentes régions du Nouvel-Ontario, soit dans l'Ontario-Nord, soit dans l'Algoma, soit dans le bassin du lac Nipissing, la région de la baie du Tonnerre ou de la rivière à la Pluie.

On peut obtenir du gouvernement, à des conditions faciles, des terres boisées, c'est-à-dire non dévastées par les marchands de bois, et favorables à la culture. Chaque applicant, chef de famille ou garçon de dix-huit ans ou plus, peut obtenir un quart de section, c'est-à-dire 160 acres, au prix de cinquante sous l'acre. Le prix est payable: un quart en argent comptant et la balance en trois ans avec intérêt à six pour cent.

Le colon doit prendre possession de son terrain dans les six mois qui suivent l'achat. Il doit s'y bâtir une maison d'au moins vingt pieds sur seize, défricher et mettre en culture au moins dix pour cent de son lot dans les trois premières années et y faire sa résidence. Le gouvernement est autorisé à prêter aux colons un montant qui n'est pas supérieur à cinq cents piastres, soit vingt-cinq piastres pour chaque acre de défrichement, jusqu'à épuisement de la somme allouée.

Dans plusieurs parties du Nouvel-Ontario, particulièrement dans l'Ontario-Nord, la grande majorité de la population est de langue française. Le colon parti de la province de Québec est sûr d'y trouver de "son monde" avec des prêtres de son sang et de sa langue. Il trouve un lot qu'on n'aura pas laissé dévaster par le marchand de bois, à sa sortie du domaine forestier, comme j'ai eu connaissance que cela s'est fait par ici, au cours de cette année, encore. En outre, avec le bois coupé dans son défrichement, il peut gagner honnêtement la subsistance de sa famille; il n'est pas obligé de travailler en ne tirant aucun profit de son défrichement, en vivant d'emprunts ou à crédit, sur un terrain dévasté par le marchand de bois avec la perspective de voir le tout saisi et vendu au bénéfice des créanciers, comme la chose se voit dans certains endroits de colonisation dans notre province.

C'est donc là une bonne région pour les familles nombreuses qui n'ont que peu ou point de ressources en argent devant elles. Et les missionnaires-coloni-

sateurs, sous le patronage desquels s'accomplit le voyage de la "Liaison française", sont les hommes les mieux qualifiés pour les renseigner avec exactitude et les diriger dans leur choix. Qu'au lieu d'aller s'enfouir dans les villes, y engloutir le peu qui leur reste, y ruiner leur santé dans l'air vicié des usines et dans l'air malsain de logements étroits, sombres, insalubres et puants ; qu'au lieu d'aller se vouer à l'esclavage, sans même la liberté de respecter la loi divine de l'observance du dimanche, dans des fiefs exemptés du droit commun et que des complaisances coupables ont laissé se créer au profit de la finance des métèques ; qu'au lieu même d'aller s'engouffrer dans les villes américaines de la Nouvelle-Angleterre, où ils sont perdus pour nous et où s'approche la décadence industrielle et économique avec ses ruines, nos familles ou nos jeunes gens de la campagne, qui, pour une raison ou une autre, ne peuvent plus ou ne veulent plus rester dans leur paroisse, se dirigent donc vers les belles terres du Nouvel-Ontario ou du Nord-Ouest. Ils y vivront chez eux, indépendants, s'y créeront un bel avenir pour eux et leurs enfants et y conserveront ou rétabliront, dans le bon air pur et la belle lumière du bon Dieu, sur la terre saine et féconde en belles récoltes, leur santé physique et morale ainsi que celle des leurs.

Notre Province a absolument besoin de ces groupes français établis dans les autres provinces. Et il faut, dans son intérêt, qu'ils progressent et grandissent. C'est par eux, c'est par leurs députés de langue française au parlement fédéral, qu'elle pourra garder, que l'élément français pourra conserver une influence qui compte dans la Confédération. C'est là un fait que notre égoïsme provincial a trop oublié et oublie encore trop.

Les débuts

Ce qui forme la province d'Ontario ne fut, sous la domination française, qu'une extension de ce qui constitue maintenant la province de Québec. Pendant un siècle et demi l'Ontario fut terre française et fit partie du territoire de la Nouvelle-France.

En 1613, Champlain avait remonté la rivière Ottawa jusqu'à l'Île des Allumettes. Deux ans plus tard (1615), au cours de l'été, un fils de saint François, le P. Le Caron, récollet de la province de Paris, se rendait au pays des Hurons en passant par l'Ottawa, la vallée du lac Nipissing où nous allons défilier, la rivière des Français et les rives du Lac Huron, pour y accomplir les travaux préliminaires à la fondation d'une chrétienté. Quelques jours plus tard, après avoir fait le même trajet de trois cents lieues de longueur, Champlain, qui allait se joindre à ses alliés pour porter la guerre au pays des Iroquois et que hantait l'idée de découvrir la mer de l'Ouest, rejoignait le P. Le Caron dans la bourgade huronne d'Otauqua et visita les principaux villages de la nation, dans la région du sud-est du lac Huron et du lac Simcoe, alors appelé lac Ouentaron.

L'expédition infructueuse au pays des Iroquois, d'où Champlain rapporta deux blessures, lui donna l'avantage de parcourir la région par la vallée de la Trent, et de traverser le lac Ontario. Il passa ensuite l'hiver au pays des Hurons et en profita pour explorer, avec le P. Le Caron, le pays de la Nation du Petun et celui des Outaouais. Il avait découvert les lacs Huron, Ontario, Ouentaron, plus tard appelé Simcoe, en souvenir du premier gouverneur anglais du Haut-

Canada. Il avait visité le pays des Iroquois et parcouru dans sa longueur la partie orientale de l'Ontario d'aujourd'hui.

En 1616, les Récollets abandonnaient leur mission huronne pour la reprendre en 1623 avec le P. Viel et le Frère Sagard, le premier de nos historiens. Bientôt, d'ailleurs, ils demandent et obtiennent l'aide des Jésuites. Ceux-ci, arrivés en 1625 à Québec, se préparent à gagner le pays des Hurons. Et en 1626, le Bienheureux Père de Brébœuf, le géant des missions huronnes et le Père de Noue, vont reprendre, avec le Père de la Roche d'Aillon, récollet, l'évangélisation des Hurons.

Revenus en 1628, les missionnaires sont enveloppés, l'année suivante, dans la ruine de la Colonie.

En 1632, le Canada étant restitué à la France, seuls les Jésuites revinrent. Pour des raisons restées jusqu'ici obscures, les Récollets furent écartés. Ils ne purent revenir au Canada qu'en 1670, grâce aux efforts de l'intendant Talon.

En juillet 1634, après avoir assisté à la fondation des Trois-Rivières, les PP. de Brébœuf et Daniel partaient pour le pays des Hurons. Ils étaient accompagnés par Jean Nicolet, interprète aussi probe qu'audacieux, qui, au cours de ses voyages à partir de 1615, sillonna l'Ontario actuel, atteignit le lac Michigan, la rivière Wisconsin, et peut-être le Mississipi.

La fureur Iroquoise

Une vingtaine d'années plus tard, les vertus, les sacrifices et les travaux apostoliques des Jésuites avaient enfin réussi à faire pénétrer le christianisme parmi les Hurons, et les conversions se multipliaient. En nombre de près de vingt, ils dirigeaient une quinzaine de bourgades à peu près complètement chrétiennes et situées dans la presque île sise entre la Baie Georgienne, la rivière Severn et le lac Simcoe.

De beaux jours brillaient enfin pour le catholicisme sur cette terre ; mais les massacres iroquois de 1648 et de 1649 détruisirent tout. Cinq missionnaires, les Bienheureux de Brébœuf, Lalemant, Garnier, Daniel et Chabanel, firent pour nous, de cette région, la terre des martyrs. Et ce fut la dispersion éperdue des Hurons. En 1650, une partie de la nation, avec soixante Français, missionnaires, soldats et marchands descendaient à Québec. Le triomphe des Iroquois était complet. Et c'était, pour longtemps, l'annéantissement de l'influence française et de la pénétration chrétienne dans les pays d'En haut. Pour être plus sûrs de garder l'avantage, les Iroquois, en fins diplomates, demandèrent qu'on leur envoyât des missionnaires avec même une escorte armée pour les protéger. Le projet fut accepté à Québec, et se rendirent en plein cœur du pays des Iroquois, à Gennentaha (aujourd'hui Liverpool, N. Y.), cinquante Français dont quatre jésuites, qui devenaient autant d'otages dans leurs mains. Alors leur audace n'eut plus de bornes, tandis que Québec, par crainte du massacre de cette poignée de Français isolés au milieu des ennemis, n'osait plus rien contre la perfidie des Cinq-Cantons. Le 20 mars 1658, le groupe de la mission otage put s'évader et atteindre Montréal après une fuite de plusieurs jours.

De 1634 à 1648, les missionnaires du pays des Hurons, au hasard de leurs courses apostoliques, avaient exploré plusieurs parties du centre, du sud et du sud-ouest de l'Ontario.

Après que, par ce sublime dévouement que les "gens pratiques" ou "d'affaires" traiteraient de folie, Dollard et ses compagnons eurent sauvé la Colonie de la fureur iroquoise, l'arrogance des Cinq-Cantons diminua. La victorieuse expédition de M. de Tracy, en 1666, outre qu'elle les affaiblit et les humilia, restitua à la Nouvelle-France le prestige qu'elle avait perdu. Et bientôt, ce fut la reprise de l'expansion et de l'influence dont l'idée n'avait jamais été abandonnée, car, en 1660, en pleine guerre iroquoise, le P. Ménard, S.J., se rendit sur le lac Supérieur. En 1665, le célèbre P. Allouez, S.J., reprenait l'œuvre de Brébœuf et il se rendait jusqu'à Chagouamigon, presque à la tête du lac Supérieur, fonder une mission pour les Hurons et les Algonquins. Il se rendit ensuite au lac Nipigon, au nord du lac Supérieur. En 1668, il fut appelé au rapide situé entre les lacs Huron et Supérieur et où les PP. Dablon et Marquette venaient de fonder une troisième mission, le Sault-Sainte-Marie, qui fut, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, le centre de toutes les missions de l'Ouest.

La pénétration

En même temps que les missionnaires, les coureurs de bois, dont les principaux, à cette époque, sont Perrot et du Luth, s'enfoncent dans les forêts et sillonnent un peu en tout sens le territoire actuel de l'Ontario. Ils vont d'ailleurs plus loin, car, en 1668, on trouve Perrot sur le site de Chicago et, à sa mort, en 1701, il a parcouru en tous sens l'état du Wisconsin. Du Luth, lui, se fixait parmi les Sioux des sources du Mississipi.

En 1669, dans le cours de l'été, Cavalier de la Salle rôde dans la région du Lac Ontario, accompagné des Sulpiciens Dollier de Casson et Galinée et de vingt-cinq hommes. Ils se rendent jusqu'à la tête du lac Ontario et prennent possession, au nom de la France, du bassin du Lac Érié, sur les bords duquel ils rencontrent Louis Joliet revenant du lac Supérieur.

En 1671, au Sault-Sainte-Marie, en présence des nations indiennes accourues à l'appel des missionnaires et des coureurs de bois pour se mettre sous la protection du Roi de France, M. Saint-Lusson, envoyé par Talon, prenait officiellement possession de toutes ces régions déjà visitées par les Français. Et, la même année, les Hurons s'établissaient à Mikillimakinae, qui devenait le gros poste militaire et commercial de la région des Lacs.

En 1673, Frontenac veut établir un poste permanent à la sortie du lac Ontario et le fort Cataracoui (auj. Kingston) est fondé.

Le 11 décembre 1678, le P. Hennepin, récollet, aumônier d'une expédition de Cavalier de la Salle, découvre les Chutes de Niagara. Au printemps de 1679, de la Salle lançait le "Griffon", le premier navire qui ait vogué sur les eaux du lac Érié.

Au printemps de 1686, le chevalier de Troyes avec cent hommes et le célèbre d'Iberville remontaient l'Ottawa et le lac Témiscamingue et descendaient par le lac et la rivière Abitibi jusqu'à la Baie James, où les Anglais étaient installés depuis 1670. Le 20 juin, de Troyes prenait le fort Moose. Peu après, à quarante lieues plus à l'est, sur le territoire québécois d'aujourd'hui, il capturait le fort Rupert, après que d'Iberville, avec quelques hommes et un canot d'écorce, se fût emparé d'un vaisseau anglais. Et puis, d'Iberville alla prendre le fort Albany, situé à deux lieues en haut de l'embouchure de la rivière de ce nom. C'est là que se trouvaient les principaux entrepôts de la Compagnie de la Baie

d'Hudson. Les cinquante canons du fort n'empêchèrent pas d'Iberville d'en venir vite à bout.

Lors du grand traité de paix, chef-d'œuvre de la diplomatie de Callières, des missionnaires et des coureurs de bois, signé à Montréal en 1701, les routes d'eau du Haut-Canada virent passer 180 canots portant des prisonniers libérés et les députés de plus de vingt nations de l'Ouest pacifiées par le P. Enjalran, S.J., et le célèbre coureur de bois Courtemanche. Celui-ci, pour sa part, avait fait, dans ce but, en raquettes et sac au dos, une tournée de quatre cents lieues, l'hiver précédent.

La colonisation

En 1701 aussi, à la tête de plus de cent hommes, artisans, colons et soldats qu'accompagnaient les PP. de Lahle, récollet, et Vaillant du Gueslis, S.J., le sieur de Lamothe-Cadillac suivait la route de l'Ottawa, du lac Nipissing, de la rivière des Français et du lac Huron, pour aller fonder Détroit. La colonisation se fit d'abord du côté ouest de la rivière Sainte-Claire, sur un territoire aujourd'hui étendu sous le drapeau des États-Unis, grâce à l'apathie, à la négligence et à l'esprit de lâchage qui caractérisent la diplomatie anglaise, quand il s'agit des intérêts de notre pays menacés par la voracité de notre voisin du sud.

Peu à peu, les colons traversèrent la rivière et se taillèrent des domaines dans les belles terres de la rive aujourd'hui ontarienne du cours d'eau.

En 1747, les PP. Potier et de la Richardie, S.J., fondaient, en face de Détroit, un village pour les Hurons catholiques. Ceux-ci dépassaient le nombre de six cents. Leur village forma longtemps le centre de missions le plus considérable de tout l'Ouest. La chapelle qu'ils élevèrent alors existait encore au commencement du dix-neuvième siècle.

Le P. Potier resta à son poste (1746-1781) jusqu'à sa mort, huit ans après la suppression de son Ordre. Esprit méthodique, observateur, travailleur appliqué, homme pratique, il a beaucoup écrit. Il a laissé nombre de travaux en langue huronne, une liste de locutions populaires canadiennes, qui, de loin, préluait aux savants travaux de la Société du Parler Français, de Québec. Il a laissé aussi des notes sur toutes sortes de sujets, le tout d'une écriture fine, régulière, soignée, bien lisible.

En 1749, M. de Longueuil élevait, au fond d'une belle baie tranquille du lac Ontario, un petit poste de traite auquel fut donné le nom de fort Rouillé. L'établissement disparut dans la tourmente de 1760 ; et il n'en restait plus que de vagues ruines, lorsque, en 1796, le gouverneur Simcoe, en quête d'un site de capitale pour le Haut-Canada, vint, sur son emplacement, fonder Toronto.

Le traité d'Utrecht, en 1713, avait commencé à rogner le domaine colonial français du côté du nord-ouest. Grâce à lui, la baie d'Hudson et la baie James devenaient anglaises officiellement, et, donc, une lisière du territoire de l'Ontario d'aujourd'hui.

A partir de 1731, c'est la route du Nouvel-Ontario, du Lac Huron et du Lac Supérieur, qui vit passer les différentes expéditions du grand découvreur de l'Ouest, le capitaine Pierre Gaultier de Varennes, sieur de La Vérendrye, et de ses quatre fils. La même route, par la voie du Lac Michigan en sortant du lac Huron, depuis qu'en 1773 le P. Marquette, S.J., avec Joliet avaient découvert le Mississipi, voyait passer de nombreux convois qui gagnaient les Illinois ou la Louisiane ou en revenaient.

Dans les dernières années de la domination française, grâce aux mesures intelligentes de La Galissonnière et de Jonquière, la colonisation progressa rondement dans la vallée de Détroit, des deux côtés de la rivière. La guerre des Sept-Ans et la Conquête ne décimèrent ni ne ruinèrent les habitants comme nos ancêtres de la vallée du S.-Laurent. En 1757, au moment où la misère étreint le pays, Bougainville, dans un mémoire, écrit que Détroit est "l'entrepôt des forts du sud. Les terres, dit-il, y sont fertiles, aisées à défricher le ciel y est beau et serein, le climat magnifique. Il y a très peu de neige ; les animaux hivernent dans les champs. Il y a deux cents habitations pleines de vivres et de bestiaux, qui fournissent des farines à différents pays d'En haut."

L'écrivain signale le fait qu'on y a récolté 2,500 minots de blé, sans compter l'avoine et le blé-d'Inde.

Ah ! s'il y avait eu plus de centres agricoles de cette sorte et moins de postes de traite en ce temps-là ; si l'esprit agricole l'eût emporté sur l'esprit de lucre et " d'affaires " ; si les environs de tous les forts fussent devenus, comme ceux de Détroit, de belles paroisses agricoles, au lieu de rester sauvages, boisés, systématiquement fermés au défrichement et à l'agriculture comme cela se passa dans les régions pourtant si belles du fort Frontenac et du fort Niagara, l'avenir de la Colonie eut été tout autre. Contre et malgré les trafiquants et les commerçants qui se faisaient du bien aux dépens de l'intérêt du pays et à qui l'opulente majesté de leur tas d'écus faisait, sans doute, donner le nom d'hommes pratiques, c'est Champlain, c'est Talon, c'est de la Galissonnière qui avaient raison et qui voyaient loin et juste. C'est l'agriculture qui fait l'avenir et la force d'un pays. Et tout ce que les héritiers de l'esprit des trafiquants de jadis font pour ennuyer l'agriculture tout en la célébrant à l'occasion, pour restreindre la colonisation tout en la vantant dans de ronronnants discours où ils vident sur une assemblée le tonneau des lieux-communs oratoires, font œuvre de progrès à reculons, œuvre d'arriérés au point de vue de la prospérité, non pas, sans doute, du groupe de financiers, dont ils sont ou qu'ils servent, mais du pays tout entier.

Sous le régime anglais

Les années 1759 et 1760 virent la chute des postes et des forts de l'Ontario français aux mains des Anglais. Cataracoui était tombé aux mains de Bradstreet le 27 août 1758. Niagara, la forteresse et la clef des pays d'En haut, avait dû capituler le 25 juillet 1759, après un siège héroïquement soutenu par le capitaine Pouchot. En novembre 1760, M. François-Marie de Belestre, commandant de Détroit, remettait son fort et la région au major Rogers, délégué par Amherst pour prendre possession des postes de l'Ouest, selon les stipulations de la capitulation de Montréal.

En 1760, la population canadienne-française de la région de Détroit s'élevait à 1,500 âmes. De ce nombre quelques centaines d'habitants vivaient sur la rive ontarienne de la rivière Sainte-Claire. A cette époque, les terres en culture s'étendent jusqu'à trois lieues au nord de Détroit et à deux lieues et demie au sud. Comme sur les côtes du S.-Laurent les terres y sont longues ; elles ont trois arpents de largeur et les habitations s'élèvent à proximité du chemin du Roi, tracé au bord de l'eau.

A l'arrivée des Anglais, les Canadiens français furent désarmés. Et on imposa aux familles le logement des soldats. Ces militaires, malappris, dépourvus

MORISSET & FRERE

315 RUE ST JOSEPH

DODGE BROTHERS
MOTOR VEHICLESGRAHAM BROTHERS
TRUCKS

QUEBEC CANADA, le 27 Juin, 1927

La maison DODGE BROTHERS présente justement au public le résultat d'études et d'efforts longs et appliqués pour lui assurer tout à la fois une voiture à six cylindres et d'un prix raisonnable.

Cette voiture devra dominer le marché comme le DODGE à quatre cylindres l'a fait depuis treize ans et devenir la voiture du connaisseur.

Quant au quatre cylindres DODGE, il demeure la voiture automobile par excellence. Il convient aux professionnels, aux curés dont la résidence est éloignée des chemins de fer, aux marchands, aux hommes d'affaires.

Il porte bien; il roule sans vibration ni bruit; il est agréable à conduire; il dure et coûte peu d'entretien.

Ces voitures DODGE sont vendues à Québec par la maison MORISSET & FRERE, heureuse de souhaiter bon voyage aux membres de la LIAISON FRANÇAISE, 1927.

d'éducation, grossiers, bourrés de sot orgueil et de mépris pour les vaincus, prenant pour de la bassesse d'âme et un indice de race inférieure la politesse aimable et hospitalière qui caractérisait nos ancêtres, se conduisirent en arrogants mécréants, en méprisants butors et illustrèrent par des actes répugnants leur pratique du "fair play".

Plus tard, les historiens américains ont pieusement ramassé les ragots de ces troupiers bornés et vicieux, et ils ont été fiers de les consigner, contre une population catholique et française, dans le recueil de leurs calomnies anticanadiennes. L'historien Parkman, dont des nôtres ont célébré si "poliment" le centenaire il y a deux ans, à Montréal, a été de ceux-là.

La morgue, l'arrogance, la brutalité et le manque complet de psychologie des Anglais amenèrent le soulèvement des Indiens de l'Ouest (1763) sous la direction de Pontiac. La guerre dura deux ans et coûta aux nouveaux maîtres du pays la vie de deux cents trafiquants et de sept à huit cents soldats réguliers, la fuite ou la captivité de milliers de colons anglais, la destruction de forts, d'habitations et de propriétés. La tranquillité s'établit enfin, en 1765, pour une assez longue période de temps dans le territoire du Haut-Canada.

Les Canadiens français atteignant le chiffre de quelques centaines d'âmes dans la région de Détroit, les autorités anglaises, qui travaillaient à molester nos ancêtres dans la vallée du S.-Laurent, ne s'occupèrent pas fort du petit groupe des nôtres, brusquement séparé de Québec et isolé au fond des forêts ontariennes à quatre cents lieues dans l'intérieur du continent. Et nos compatriotes se multiplièrent, s'étendirent dans la belle et fertile presqu'île du sud-ouest et conservèrent leur autonomie.

Ce que ces notes fort sommaires sur l'Ontario d'avant 1760 tendent à montrer, c'est que, sur cette terre, nous avons été, et de longtemps, les premiers occupants. Nous sommes donc là chez nous, comme ailleurs dans notre pays, et nous avons le droit d'y être traités autrement que comme des étrangers au point de vue de notre langue.

Les flots de l'immigration

Après la révolution américaine, Haldimand dirigea sur le territoire du Lac Ontario une douzaine de mille loyalistes. En 1791, ils étaient déjà trente à trente-cinq mille dans cette région. Pour eux et pour eux seuls le gouvernement multiplia son aide en argent, en vivres et en vêtements, en terres, en instruments aratoires, en matériaux de construction, etc. Et même, pour subvenir aux besoins des veuves et des orphelins de l'émigration anglophone, le gouvernement britannique alloua cinquante mille louis.

A partir de 1790, l'afflux des immigrants britanniques fut encore plus considérable, tant à cause de la fertilité du sol qu'à cause de la protection intelligente que leur accordait le gouvernement. Il en vint des Provinces Maritimes, il en vint d'Angleterre et d'Écosse. Il en vint d'Irlande.

En 1791, le Haut-Canada était érigé en province séparée, pour mettre la minorité anglaise du pays hors du contrôle d'une majorité encore française. Le siège du nouveau gouvernement, d'abord établi en face du fort Niagara, fut, en 1794, transporté à Toronto, où seuls, sur la grève silencieuse, s'élevaient deux wigwams sauvages, près des vagues ruines du poste élevé en 1749 par M. de Longueuil.

Toronto, simple village tout d'abord, manqua longtemps d'édifices publics. Le gouvernement n'avait pas trouvé là, comme à Québec, d'édifices tout faits dont il n'y avait qu'à s'emparer.

La population, qui était d'une trentaine de mille âmes en 1791, atteignait déjà 129,000 en 1821. Par suite d'une émigration intense, la population s'élevait à 465,000 âmes en 1841 et à 1,620,000 en 1871. De 1820 à 1835 le chiffre des émigrants au Canada varie de 15,000 à 50,000 par année. Les armateurs en faisaient un véritable commerce, tout comme aujourd'hui, sans s'occuper plus qu'à présent de la valeur physique ou morale du troupeau qu'ils jetaient sur nos rives.

En dix ans seulement, de 1839 à 1849, il y eut environ 428,000 Irlandais qui, chassés de leur pays par la force, la misère et la fidélité à leur foi catholique, vinrent chercher refuge au Canada. Tandis que, dans la Nouvelle-Écosse, à Terre-Neuve, au Massachussets et au Connecticut, ils se heurtaient à des lois persécutrices qui restreignaient de toutes manières leurs libertés civiles et politiques, ils se voyaient accueillis comme des frères par les Canadiens français et par leurs prêtres. On sait quelle reconnaissance, leurs descendants, dans l'ensemble, ont gardée à la race sœur dans la foi et parfois dans la souffrance, et comment ils l'ont aidée !

Vie catholique et française

En 1806-07, sur une population totale de 70,000 âmes, il y avait 10,000 catholiques dans l'Ontario.

La rapide expansion de l'élément catholique écossais et irlandais dans le Haut-Canada amena la création du diocèse de Kingston en 1819, du diocèse de Toronto en 1841, tandis que dans le sud-ouest, où les Canadiens français formaient une population de quelques milliers d'âmes, on fondait le diocèse de London (1855), dont le premier évêque serait Mgr Pinsonneault, chanoine de Montréal.

En 1861, alors qu'il y avait 258,000 catholiques en Ontario, l'élément canadien-français y comptait pour 33,287 âmes.

Pendant que l'Église s'organisait dans cette province, Québec commençait à déverser sa population dans les comtés voisins de l'Ottawa.

Au grand effroi des assimilateurs, la vieille province française, que toutes les influences avaient voulu resserrer et étouffer sur les rives du S.-Laurent, commençait à envahir le pays découvert par Champlain et si longtemps sillonné en tout sens par les nôtres. L'immigration canadienne-française pénétra d'abord dans les comtés de Glengary, de Prescott, de Russell et de Carleton. A Bytown, elle s'empara de la basse ville, et continua à monter du côté du nord-ouest de l'Ottawa et jusqu'aux rives du lac Nipissing. Deux collèges classiques, celui d'Ottawa et celui de Rigaud, allaient former les chefs de l'avenir pour cette immigration. En cinquante ans (1825-1875), trois groupes de langue française s'étaient ajoutés au noyau primitif de Détroit, celui de la région d'Alexandria, celui de la région d'Ottawa et celui du Nouvel-Ontario. On fit semblant d'ignorer cet élément français croissant qui, déjà, atteignait 75,000 âmes en 1871; mais le recensement de 1901 vint montrer brusquement qu'il allait falloir compter sérieusement avec lui, car il formait un total de 161,000 âmes, total qui, en vingt-cinq ans, a atteint les 250,000 âmes.

Dans la tourmente

Le grand danger pour ces groupes canadiens-français, c'est la privation d'écoles primaires bilingues où l'enfant puisse continuer l'enseignement donné dans la famille; et l'anglification provoque la glissade des nôtres vers le protestantisme.

Le deuxième évêque de Toronto, Mgr de Charbonnel, avait, en 1863, conquis la liberté de l'enseignement. Puis se présenta la question du français à l'école primaire. On obtint des concessions partielles; mais, sauf dans certains quartiers, l'assimilation faisait sûrement son chemin. Le Congrès d'éducation des Canadiens français de l'Ontario, en 1910 donna l'alarme et sonna le rappel. Et la résistance s'organisa, fortement activée, renforcée et vivifiée par l'hostilité sourde ou bruyante qu'on lui manifesta dans les sphères anglophones et par la persécution dont certains chefs furent malheureusement des coreligionnaires et non des moins en vue. En 1915, fut édicté, à Toronto, l'inique règlement XVII, qui limitait rigoureusement l'enseignement du français dans les écoles où on l'enseignait déjà, qui l'interdisait dans toute école nouvelle ou dans toute école où il n'était pas encore enseigné, et dont le but était de chasser le français de l'enseignement et, peu à peu, de faire des Anglais avec les petits Canadiens français.

L'application de cet instrument de persécution donna lieu aux épisodes et aux luttes homériques que l'on connaît, luttes où les nôtres résistèrent aux brimades, à l'amende et même aux condamnations à la prison. La résistance, qui mit en vedette la belle figure du sénateur Landry, d'un grand évêque comme Mgr Latulippe, d'un jovial combattant comme M. S. Genest, eut son contre-coup chez nous. La grosse finance et le gros commerce de Toronto s'en ressentirent, frappés au cœur c'est-à-dire à la poche, et s'en émurent. Et alors furent instituées les tournées commerciales dites de "Bonne entente", qui ne réussirent, heureusement, en dépit de nos professionnels du lâchage, ni à faire cesser la résistance à la loi inique là-bas, ni à diminuer les encouragements à la résistance partis du Québec. Et déjà l'on voit poindre l'heureux résultat de la lutte, grâce aux efforts constants des "casseurs de vitres", de ceux qu'ont traités d'exagérés les "gens bien", les "autruches de la modération" et les feuilles qui ont gravement déclaré que nos compatriotes de l'Ontario n'avaient "pas à proprement parler de griefs sérieux".

Les persécutions ont fait surgir les résistances. Elles ont, indirectement, sauvé l'avenir pour les nôtres. A plus d'un personnage, persécuteur du français et de notre race, nos compatriotes de l'Ontario, de l'Ouest, ou encore de la Nouvelle-Angleterre, réveillés par ses coups, pourront, plus tard, élever des monuments avec l'inscription :

A.....
BIENFAITEUR INSIGNE ET... INVOLONTAIRE
DE LA RACE ET DE LA LANGUE FRANÇAISE
EN AMÉRIQUE

Au soleil levant

Mettons un point à ces souvenirs d'histoire de l'Ontario et à ces quelques considérations sur la situation des nôtres en cette province, car voici que l'aube a blanchi le ciel sur l'horizon nocturne du merveilleux parc Algonquin,

entre les hauteurs et sur les rives des lacs duquel notre train, depuis plusieurs heures, a bercé de son roulement monotone le sommeil de nos voyageurs. L'aurore a doré la cime des monts et bientôt le soleil va déverser lumière et vie dans les vallées comme sur les eaux et révéler les beautés de cette région de 2,700 milles carrés, parée de 1,500 lacs et qui, vue du haut des airs, ressemble à une mer parsemée d'un fouillis d'îles, de presqu'îles et d'îlots recouverts d'une belle verdure que couronnent çà et là des massifs de granit.

Voici bientôt briller les eaux du beau lac Nipissing, grande nappe d'une trentaine de milles de longueur sur une largeur qui atteint vingt milles, criblée d'îles vers l'ouest et juchée à 630 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le P. Le Caron le découvrit en 1615 et ce fut la route par excellence que suivaient jadis missionnaires et "voyageurs" en route pour l'Ouest. Et nous voici en plein chez-nous, car sous la hache des nôtres la forêt recule et nos curés colonisateurs accomplissent dans ce bassin l'œuvre que leurs confrères poursuivent dans Québec ou dans l'Ouest.

Réveillez-vous, tous et chacun ; ouvrez la fenêtre et, la tête ébouriffée, aspirez goulument l'air vivant et tonifiant de ces hauteurs forestières. Emplissez-vous les yeux de la lumière que n'obscurcissent ni la fumée ni le brouillard malsains des villes. Vous avez laissé vos tracasseries loin derrière vous. Plus d'appréhensions ; il n'y a qu'à se laisser mener. D'ailleurs, pourquoi être inquiet sur ce qui peut arriver ? On ne peut plus rien pour empêcher les choses. Et le cœur insouciant, le nez au vent, retrouvons la joie sans mélange d'être libres que connaît le petit écolier au premier matin des vacances.

Mais voici North-Bay, à l'angle nord-est du lac Nipissing. C'est une ville industrielle de 11,000 âmes, entourée d'un bon district agricole, porte d'entrée du territoire minier du Nord de l'Ontario et gros centre de voies ferrées. Le Canadien National y passe par deux embranchements avec le Pacifique et le Chemin de fer du Témiscamingue.

North-Bay compte plus de quatre cents familles canadiennes-françaises, qui ont leur paroisse pourvue d'une bonne église et d'un presbytère, l'une et l'autre en granit gris. Ils ont aussi une excellente école dirigée par les Sœurs de l'Assomption de Nicolet. C'est dire que les nôtres peuvent y faire apprendre le français à leurs enfants.

L'église de Ste-Marie-du-Lac sert de pro-cathédrale à Mgr Scollard, évêque du Sault-Ste-Marie, qui réside à North-Bay.

Organisé en 1904, le diocèse du Sault-Ste-Marie renferme 50,000 catholiques, dont 30,000 de langue française, 40 paroisses et 72 missions. Sur les 75 prêtres du clergé séculier et régulier que renferme le diocèse, il y en a environ 55 de langue française.

À la sortie de North-Bay nous filons sur le bord du lac, que nous avons à notre gauche et sur lequel nous avons de belles échappées.

Le "Barrage"

Encore un beau grand lac qu'on aurait bien envie d'écluser, probablement, pour hausser les rapides de la rivière des Français, si... ! Il ne faudrait pas trop s'étonner de la chose car, un peu partout, l'industrie tend ses barrages et, de ses réservoirs, noie les terres cultivables ou cultivées s'il y en a, comme elle va le faire d'une partie des plus beaux terrains de la vallée de la S.-Jean, en haut du Grand-Sault, au Nouveau-Brunswick. Ces terrains, qui équivalent aux

fonds de la rivière Chaudière, à S.-Joseph ou à Sainte-Marie, sont propriétés acadiennes. C'est curieux comme ce sont toujours des nôtres qui écopent dans ces affaires-là.

Les mêmes tendances en certaines régions européennes provoquent, là-bas, les mêmes inquiétudes, les mêmes résultats désastreux au point de vue de la population rurale, et les mêmes réactions qu'ici. Le *Barrage*, d'Henry Bordeaux, une des œuvres les plus puissantes du célèbre romancier, jette une lumière crue sur ce problème en le ramassant avec ses conséquences et ses aboutissants dans une histoire de disparition de terres et d'un village rural sacrifiés à l'inondation qu'une puissante coalition financière a étendue derrière l'écluse d'une usine électrique. L'ouvrage évoque, pour nous, le souvenir de la noyade de S.-Cyriac et celui des inondations du Lac S.-Jean et d'ailleurs. Et comme il y a toujours des binettes de politiciens intéressés dans la préparation et l'exécution de ces entreprises-là, le *Barrage* nous en présente des types achevés, auxquels les fidèles électeurs de Vallon-le-Vieux ont eu la naïveté de vouloir confier la défense de leur domaine.

Les démarches, les paroles et les actes de ces messieurs nous les montrent sous leurs quatre faces. En passant par le crible d'un observateur sagace et d'un psychologue averti comme Bordeaux, ils ne sont pas de nature à les rehausser dans l'estime de ceux qui pensent. Si Bordeaux avait écrit son livre de ce côté-ci de l'Atlantique, il passerait pour un suppôt du bolchévisme chez les serviteurs rentés de la grosse finance.

Comme jadis

A cinq lieues à l'ouest de North-Bay nous nous éloignons du lac Nipissing, dans la région où sur les rives duquel se sont développées les florissantes paroisses canadiennes-françaises de la Châte-à-l'Éturgeon, dont Mgr Lécuyer, V.G., P.D., est le curé, de S.-Jean-Baptiste de Verner, de Lavigne, de Warren, de S.-Charles, de Noëlville, etc. Encore un bond de vingt-cinq lieues et nous sommes à Sudbury. Ça et là, nous traversons quelques régions de colonisation.

Dans les "abatis" et les "déserts" que nous apercevons, tout comme dans la forêt de l'Ontario-Nord, c'est encore un "raccourci de notre histoire" que colons, missionnaires et curés sont en train d'écrire. Ils renouvellent en ces terres forestières, comme dans l'Abitibi, dans la Matapédia ou la Gaspésie, comme dans certaines régions de la Saskatchewan, du Manitoba ou de l'Alberta, ce qui, jadis, s'est accompli sur les côtes de Beauport, de Béauprê et de l'île d'Orléans. Malgré l'hostilité de certains pouvoirs et de certaines administrations, malgré le refus d'encouragements qu'on prodigue aux étrangers et aux déchets physiques et autres de la vieille Europe, jusqu'à garder pour eux les bonnes terres qu'on refuse aux nôtres juste au moment où on nous demande de fêter l'anniversaire de la Confédération qui fut profitable surtout à nos ennemis, le travail de colonisation s'accomplit.

Comme dans le passé, et c'est peut-être une des raisons de sa solidité, "rien de rapide, ni d'artificiel dans nos agrandissements. Ce sont les petits labeurs des petits paysans qui ont conquis le sol pied à pied, qui ont bâti la Nouvelle-France pièce par pièce. Une croissance qui est d'une progression lente, mais autonome, sans forte poussée de l'extérieur ; une croissance qui est le résultat de petits efforts accumulés, souvent traversés d'obstacles : telles sont les lois

WILFRID LA CROIX

A. A. P. Q.

ARCHITECTE AUPRÈS DE LA COMMISSION
DES MONUMENTS HISTORIQUES DE
LA PROVINCE DE QUÉBEC.

TÉLÉP: 2-5797
5287

132, RUE ST-PIERRE,
QUÉBEC.

M. La Croix a fait les plans des constructions suivantes.

EGLISES

L'église de Saint - Hilarion
L'église de St-Joseph de Lévis (reconstruction)

EDIFICES A L'EPREUVE DU FEU

L'Hotel Victoria, rue St-Jean, Québec
L'édifice du "SOLÉIL"
Les bureaux et entrepôts de la Commission des Liqueurs.
Le musée projeté des Beaux-Arts, à Québec

L'hôtel-de-Ville de Thetford-les-Mines
Les édifices de la Banque Nationale à La Malbaie, Thetford, etc...
Deux gares pour le compte du Quebec Power Co.
Résidence pour le compte de L'hon. G.-E. Amyot
De nombreux bureaux, résidences, garages, entrepôts, usines, etc...
Surveillance de nombreux travaux, etc, etc...

de notre développement".(1) La colonisation à coups de millions et de gros effectifs de n'importe quoi peut en imposer dans le présent, peut créer des barrières ; mais elle n'a pas toujours les promesses de l'avenir. La lente poussée des nôtres en a brisé de ces barrières dans nos cantons de l'Est, dans l'Ontario, dans le Manitoba. Elle en enfonce encore.

Quoi que fassent les francophobes arriérés et étroits, dont le nombre diminue, quoi que glapissent et quelque ratatouille que cuisinent les loges de la tribu des Orangistes, héritière naturelle du fanatisme et de la haine des Iroquois de jadis contre le français et le catholicisme, les Canadiens français sont dans la Confédération pour y rester avec leur foi, leur langue et leurs droits. Et ils y resteront. On peut leur refuser des terres. Ils les achèteront, au besoin, des étrangers qui les auront reçues avec de gros subsides et qui, après avoir gaspillé leur part des générosités gouvernementales, fileront dans les villes, comme cela s'est fait à Kapuskasing en ces dernière années, après l'équipée colonisatrice qui avait coûté, là seulement, plus d'un million au gouvernement de Toronto. Et l'heure est passée où, sous la poussée orangiste, on tenterait, comme en 1870 à la Rivière-Rouge, de leur voler leurs terres et de renouveler le geste élégant des voleurs de 1755, de 1760 et de 1780 en Nouvelle-Écosse, sur l'Île du Prince-Édouard et au Nouveau-Brunswick. Il n'y a plus guère que l'eau des grosses compagnies pour en venir à bout.

De Sudbury en continuant

Maintenant, avec notre arrivée à Sudbury, commence pour vingt jours la série des visites chez nos gens, des rapides "fricots" de famille, des causeries intimes, instructives, des discours qui nous renseigneront grandement.

A partir de la région du Nipissing nous irons donc par les régions montagneuses du lac Nipigon et du lac Supérieur, par les beaux territoires de colonisation de la baie du Tonnerre et du lac des Bois, pour déboucher ensuite dans les vastes plaines de l'Ouest par la vallée de la Rivière-Rouge, la terre historique par excellence, pour nous là-bas.

Comme ailleurs en Amérique, le missionnaire y a accompagné le découvreur. Et, comme ailleurs, c'est l'Église qui, la première, y a répandu la civilisation avec l'instruction et aussi une bonne dose de progrès matériel. La sauvagerie régnait maîtresse jusqu'au Pacifique que déjà, à St-Boniface, centre d'un groupement d'institutions religieuses, la cathédrale aux deux clochers de Mgr Provencher dominait la plaine immense de ses flèches brillantes au soleil et, dans le silence du matin ou sur la brise du soir, envoyait au loin le son mélodieux du chant de ses cloches.

Les cloches de Saint-Boniface

Merveille de l'Ouest en son temps, cette cathédrale, élevée de 1833 à 1837 et ressemblant à nos églises québécoises de la même époque, fut détruite par le feu en 1869. Elle fut célébrée par le poète anglais Whittier, surpris et émerveillé, au cours d'un voyage dans la sauvagerie de l'Ouest, d'entendre au soir tombant chanter sur la plaine la voix mélodieuse des cloches de St-Boniface.

(1) L'abbé L. GROULX : *La naissance d'une race.*

Il faut avoir, comme Whittier, passé des semaines ou des mois loin de tout, pour sentir et goûter l'intense poésie qui se dégage de la musique des cloches d'église, et pour comprendre la douceur attendrie qu'elles ont, aux rives de la Rivière-Rouge, versé dans l'âme et les vers du poète.

.....
 The voyageur smiles as he listens
 To the sound that grows apace,
 Well he knows the vesper ringing
 Of the bells of Saint Boniface,

The bells of the Roman mission
 That call from their turrets twain
 To the boatman on the river,
 To the hunter on the plain.

Ces beaux vers ont inspiré au R. P. A. Chossegros, S.J., une pièce de noble facture, au souffle large comme la brise des prairies. Citons-en ces deux quatrains :

C'est un son argentin qui sème dans l'espace
 L'adieu mélodieux de la cloche du soir,
 Le voyageur écoute ; il sourit à l'espoir :
 Il reconnaît vos voix, tours de Saint-Boniface.

Les voix des deux tours sœurs, divines voix du ciel,
 Réjouissant le cœur du métis intrépide,
 De l'Indien harassé, des voyageurs sans guide
 Perdus et s'avancant dans un ennui mortel.

Vers les rives du Pacifique

Du pied des tours de S.-Boniface, de la capitale du catholicisme et du souvenir français dans l'Ouest, où un grand archevêque continue la tâche de ses illustres prédécesseurs, nous filerons ensuite vers la Saskatchewan aux blés d'or, où, comme au vieux Manitoba, les nôtres se sont ancrés pour rester. Ils y grandissent sous la direction de NN. SS. Mathieu et Prud'homme.

Cette province parcourue et visitée en zigzags, selon la situation des groupements des nôtres qui nous reçoivent, nous traversons l'Alberta ensoleillée, dont les ondulations annoncent la fin de la grande plaine et les hauteurs prochaines. Voici Calgary, ville de 70,000 âmes. Elle s'élève sur le site du vieux fort La Jonquière établi par un canadien français, M. Boucher de Niverville, en 1752, détruit à la Conquête, relevé en 1876 sous le nom actuel. Nous nous rendons à Morinville, un des centres albertains où les nôtres défendent leur autonomie contre les attaques parties même de milieux dont ils sont en droit d'attendre un autre traitement, puis à Edmonton où, comme à Gravelbourg, s'élève un collège qui est une des forteresses de notre race. Ville de 66,000 âmes, Edmonton est l'ancien fort des Prairies, établi en 1808. L'abbé Thibault s'y était rendu dès 1842 et l'avait même dépassé pour aller fonder la mission de Sainte-Anne, à quarante-cinq milles plus à l'ouest. Capitale de l'Alberta, Edmonton renferme un solide et actif noyau des nôtres. A quelques milles de

distance, c'est le paisible village de St-Albert, où, dans la cathédrale, repose la dépouille du saint Mgr Grandin, le premier évêque de ces régions.

Et puis, d'Edmonton, où nous sommes à quatre mois de voyage de Québec, pour le cas où nous retomberions un siècle en arrière, nous filons vers les Montagnes Rocheuses, dont le chevalier de La Vérendrye, fils du grand découvreur de l'Ouest, atteignait la base le 12 janvier 1743. Et à Entrance nous franchissons l'entrée des Montagnes où se succèdent les paysages d'une grandeur et d'une puissance uniques, pendant que le train se faufile en soufflant bruyamment par les vallées et les défilés.

Une journée de trajet dans cette accumulation de merveilles et nous atteignons le territoire de la Colombie britannique, le pays des fleurs. Et le 7 juillet au soir, nous sommes à Vancouver, sur les rives du Pacifique, au bord de la "Mer de l'Ouest".

La Colombie, avec ses paysages et ses panoramas qui égalent ou surpassent en beauté ce que la Suisse a de plus merveilleux, avec le pittoresque et le grandiose qui y dépassent ce que l'Europe peut nous montrer de mieux, avec la physionomie spéciale de ses campagnes, la puissance et la richesse de sa végétation, la douceur de son climat, la tiédeur de son atmosphère, ce n'est déjà plus guère le Canada : c'est quelque chose de l'Orient.

Le retour

Une tournée à Victoria, la gentille capitale sise dans l'île de Vancouver, deux jours dans un décor d'été aux rives du Pacifique et nous reprenons la route de l'Est, autant que possible et le plus souvent par une voie autre que celle par laquelle nous sommes venus, ou passant de jour aux endroits que nous avions traversés de nuit à l'aller.

Nous multiplions encore les zigzags pour aller saluer les nôtres ; puis, traversant la vaste plaine boisée de l'Ontario-Nord, où nos compatriotes, sous la direction de leur courageux évêque, sont à jeter, la hache du colonisateur à la main, un pont entre Québec et S.-Boniface, nous traverserons les paroisses, déjà prospères pour quelques-unes, de notre Abitibi. Et après avoir franchi nos Laurentides par les défilés du puissant Saint-Maurice, traversé les belles et riches campagnes de Champlain et de Portneuf, nous reverrons, le 16 juillet, les rives du S.-Laurent et notre vieux Québec.

Notre voyage sera accompli. En même temps qu'intéressant et instructif, il aura constitué un acte patriotique. Nous y aurons mieux connu l'Ouest ; nous aurons mieux apprécié les avantages qu'il offre à nos fils de cultivateurs décidés de quitter la vieille province. Et nous pourrons mieux les arracher au servage des usines, pour les diriger vers la bonne terre où, libres, indépendants, maîtres chez eux, ils resteront fidèles à leur foi et à leur langue, rendant service à leur race et même à leur vieille province. Et puis nous aurons encouragé ceux de là-bas, qui, ainsi que l'écrit Mgr Hallé aux promoteurs du Voyage, "font une œuvre surhumaine, nationale et catholique". En outre, nous nous serons convaincus davantage que, au simple point de vue québécois, nous devons travailler à fortifier et multiplier hors de notre province les groupes homogènes des nôtres, pour empêcher l'influence de notre vieille province d'être noyée à Ottawa. Enfin, tous, nous aurons rapporté de là bas quelques bonnes leçons

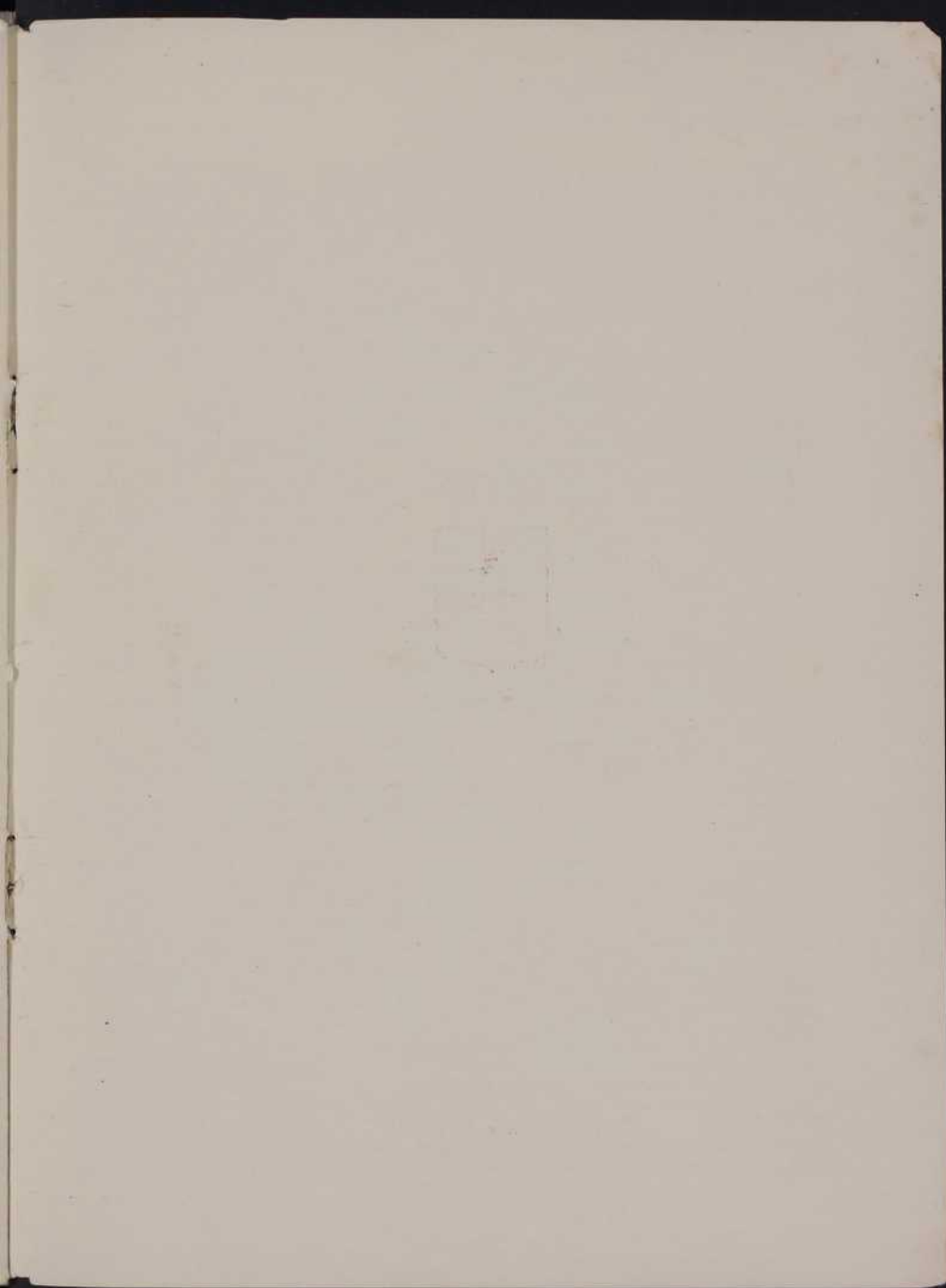
de fierté nationale. Et nous nous séparerons avec le ferme propos d'être du prochain voyage de la " Liaison française ".

Jean-Th. NADEAU, ptre.

Saint-Éleuthère, mars-juin 1927.

OUVRAGES CONSULTÉS

F.-X. GARNEAU, *Histoire du Canada*.— L'abbé J.-B. FERLAND, *Histoire du Canada*.— *Les Relations des Jésuites*.— R. P. LEJEUNE, O.M.I., *Tableaux synoptiques de l'Histoire du Canada*.— *Annuaire du Canada*.— *Le Canada ecclésiastique* (1915 et 1927).— *Annuaire statistique de la Province de Québec* (1916-1923).— *La « Revue trimestrielle »*.— *Le « Bulletin des Recherches historiques »*.— *Annuaire de S.-Hyacinthe*.— *L'Apôtre*.— *L'Action Catholique*.— *L'Almanach de l'Action Sociale catholique*.— *Le « Bulletin de la Société de géographie de Québec »*.— P.-G. ROY, *Les vieilles églises de la Province de Québec*, *Les petites choses de notre histoire*, *Les monuments commémoratifs de la Province de Québec*.— J.-Edm. ROY, *Histoire de la Seigneurie de Lauzon*.— L'abbé Adolphe GARNEAU, *Cours de géographie*.— G.-M. GRANT, *Picturesque Canada*.— BAEDER, *Canada*.— Mgr TANGUAY, *Répertoire du Clergé canadien*.— L'abbé J.-B.-A. ALLAIRE, *Dictionnaire biographique du Clergé canadien-français*.— L'abbé L. GROULX, *La naissance d'une race*.— Émile SALONÉ, *La Colonisation de la Nouvelle-France*.— L'abbé Ivanhoe CARON, *La Colonisation du Canada sous la Domination française*.— Benjamin SULTE, *Histoire des Canadiens français*, *Mélanges historiques*.— DESROSIERS et BERTRAND, *Histoire du Canada*.— E. LECLAIRE, *Le Saint-Laurent historique, légendaire et topographique*.— E. ROUILLARD, *Dictionnaire des rivières et des lacs de la Province de Québec*.— Mgr L. LINDSAY, *Notre-Dame de Lorette en la Nouvelle-France*.— T. R. P. ALEXIS, O.M.C., *L'Eglise catholique au Canada*.— Le chanoine A. SCOTT, *Notre-Dame de Sainte-Foy*.— Le R. P. A.-G. MORICE, O.M.I., *Dictionnaire historique des Canadiens et Métis français de l'Ouest*, *Histoire de l'Ouest canadien*, *Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien*.— L'abbé H. SIMARD, *Propos scientifiques*.— DOM BENOÎT, *Mgr Taché*.— ARTHUR BUIES, *L'Outaouais supérieur*.— A. GIRARD, *La Province de Québec*.— LeBLOND de BRUMATH, *Histoire de Montréal*.— Fr. MARIE-VICTORIN, des É. C., *Croquis laurentiens*.— LES CHEMINS DE FER NATIONAUX, *Québec la douce Province*, *Le Canada, Canada: Atlantic to Pacific, Vers la Côte du Pacifique*.— L'abbé G. DUGAS, *Mgr Provencher*.— L'abbé Benj. DEMERS, *La paroisse de S.-Romuald*.— J.-M. LEMOINE, *Histoire des fortifications et des rues de Québec*.— R. P. DELA ROCHEMONTAIX, S.J., *Les Jésuites et la Nouvelle-France*.— R. P. Ed. LECOMPTE, S.J., *Les Jésuites du Canada au XIX^e siècle*.— Les abbés DESROSIERS et FOURNET, *La Race française en Amérique*.— R. P. P.-V. CHARLAND, O.P., *Madame Sainte-Anne*.— L'abbé P.-M. ROUSSEL, *Guide du colon du Nouvel-Ontario*.— E. LAREAU, *Histoire de la Littérature canadienne*.— F.-X. TOUSSAINT, *Abrégé d'Histoire du Canada*.— H. THOMPSON, *The Student's english Literature*.— LEGOUIS et CAZAMIAN, *Histoire de la Littérature anglaise*.— Henry BORDEAUX, *Le Barrage*.— J.-C. BRACQ, *The evolution of french Canada*.



BNQ



000 523 475

L'ACTION CATHOLIQUE



QUEBEC—L'ACTION SOCIALE LTEE









